



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Mol. 18.76.2



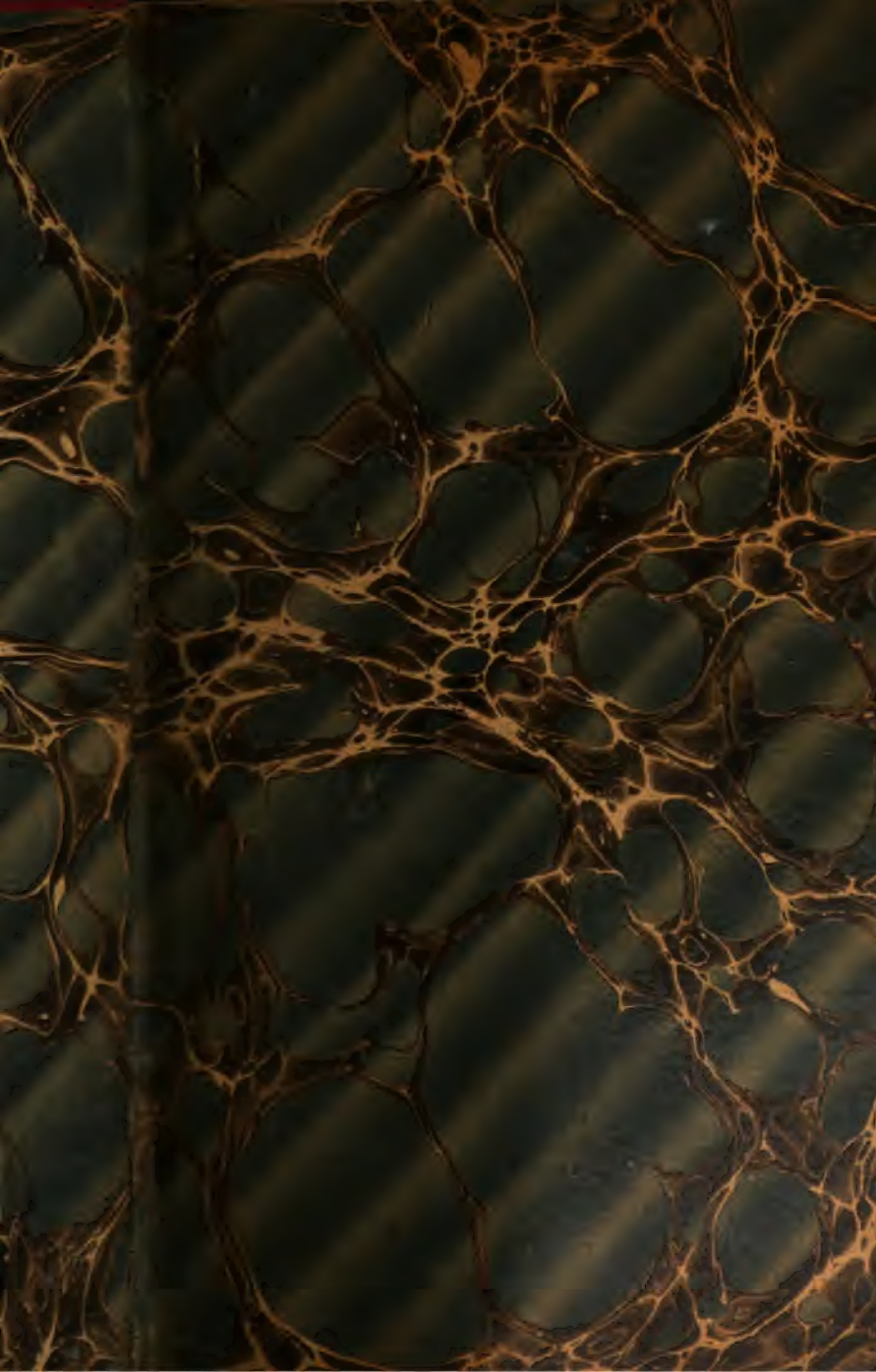
Harvard College Library

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

(Class of 1828).

Received 26 April, 1895.







LES OEUVRES
de
J.-B. P. Molière

*Accompagnées d'une Vie de Molière, de Variantes,
d'un Commentaire et d'un Glossaire,*

par
ANATOLE FRANCE

Tome Cinquième



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M. DCCC. XCIV

~~9514.12~~

7762.18.76.2

Abriot fund.
(Y.)

L'AVARE,

COMEDIE.

Par I. B. P. MOLIERE.



A PARIS,

Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis-à-vis
la Porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle,
à l'Image S. Louis.

M. DC. LXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

~~9514.12~~

Nov. 18. 76. 2

Barriot fund.
(V.)

L'AVARE,

COMEDIE.

Par I. B. P. MOLIERE.



A PARIS,

Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis-à-vis
la Porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle,
à l'Image S. Louis.

M. DC. LXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

ACTEURS.

HARPAGON, Pere de Cleante & d'Elise, & Amoureux de Mariane.

CLEANTE, Fils d'Harpagon, Amant de Mariane.

ELISE, Fille d'Harpagon, Amante de Valere.

VALERE, Fils d'Anselme, & Amant d'Elise.

MARIANE, Amante de Cleante, & aimée d'Harpagon.

ANSELME, Pere de Valere, & de Mariane.

FROSINE, Femme d'Intrigue.

MAISTRE SIMON, Courtier.

MAISTRE IACQUES, Cuisinier & Cocher d'Harpagon.

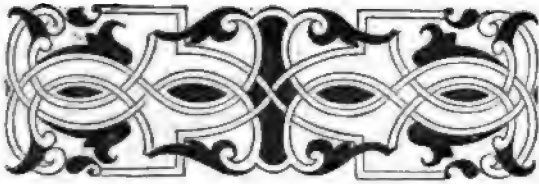
LA FLECHE, Valet de Cleante.

DAME CLAVDE, Servante d'Harpagon.

BRINDAVOINE,
LA MERLUCHE, } Laquais d'Harpagon.

LE COMMISSAIRE, & SON CLERC.

La Scene est à Paris.



L'AVARE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Valere, Elise.

VALERE.



Ê quoy, charmante Elise, vous deuenez mélancolique, apres les obligeantes assurances que vous auez eu la bonté de me donner de vostre foy ? Le vous voy soupirer, hélas, au milieu de ma joye ! Est-ce du regret, dites-moy, de m'auoir fait heureux ? & vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pû vous contraindre ?

ELISE.

Non, Valere, ie ne puis pas me repentir de tout ce que ie fais pour vous. Le m'y sens entraîner par vne trop douce puissance, & ie n'ay pas mesme la force de

souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vray, le succès me donne de l'inquietude; & ie crains fort de vous aimer vn peu plus que ie ne deurois.

VALERE.

Hé que pouuez-vous craindre, Elise, dans les bontez que vous auez pour moy?

ELISE.

Helas ! cent choses à la fois : L'emportement d'vn Pere; les reproches d'vne Famille; les censures du monde; mais plus que tout, Valere, le changement de vostre cœur; & cette froideur criminelle dont ceux de vostre Sexe payent le plus souuent les témoignages trop ardens d'vne innocente amour.

VALERE.

Ah ! ne me faites pas ce tort, de juger de moy par les autres. Soupçonnez-moy de tout, Elise, plustost que de manquer à ce que ie vous doy. Je vous aime trop pour cela; & mon amour pour vous, durera autant que ma vie.

ELISE.

Ah ! Valere, chacun tient les mesmes discours. Tous les Hommes sont semblables par les paroles; & ce n'est que les actions, qui les découvrent differens.

VALERE.

Puis que les seules actions font connoistre ce que nous sommes, attendez donc au moins à juger de mon cœur par elles, & ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'vne fâcheuse préuoyance. Ne

m'affaînez point, ie vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux; & donnez-moy le temps de vous conuaincre, par mille & mille preuues, de l'honnesteté de mes feux.

ELISE.

Helas ! qu'auec facilité on se laisse persuader par les Personnes que l'on aime ! Oüy, Valere, ie tiens vostre cœur incapable de m'abuser. Ie croy que vous m'aimez d'un veritable amour, & que vous me ferez fidelle; ie n'en veux point du tout douter, & ie retranche mon chagrin aux apprehensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALERE.

Mais pourquoy cette inquietude ?

ELISE.

Ie n'aurois rien à craindre, si tout le monde vous voyoit des yeux dont ie vous voy; & ie trouue en vostre Personne dequoy auoir raison aux choses que ie fais pour vous. Mon cœur, pour sa defense, a tout vostre merite, appuyé du secours d'une reconnoissance où le Ciel m'engage enuers vous. Ie me represente à toute heure ce péril étonnant, qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre; cette generosité surprenante, qui vous fit risquer vostre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes; ces soins pleins de tendresse, que vous me fistes éclater apres m'auoir tirée de l'eau; & les hommages assidus de cet ardent amour, que ny le temps, ny les difficultez, n'ont rebuté, & qui vous faisant negliger & Parens & Patrie, arreste vos pas en ces lieux, y tient en ma faueur vostre fortune déguisée, & vous a réduit, pour me voir, à vous reuestir

de l'employ de Domestique de mon Pere. Tout cela fait chez moy sans doute vn merueilleux effet; & c'en est assez à mes yeux, pour me justifier l'engagement où i'ay pû consentir : mais ce n'est pas assez, peut-estre, pour le justifier aux autres; & ie ne suis pas seure qu'on entre dans mes sentimens.

VALERE.

De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que ie pretens aupres de vous meriter quelque chose; & quant aux scrupules que vous avez, vostre Pere, luy-mesme, ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde; & l'excès de son avarice, & la maniere austere dont il vit avec ses Enfans, pourroient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moy, charmante Elise, si i'en parle ainsi deuant vous. Vous sçavez que sur ce chapitre on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si ie puis, comme ie l'espère, retrouver mes Parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre fauorable. I'en attens des nouvelles avec impatience, & i'en iray chercher moy-mesme, si elles tardent à venir.

ELISE.

Ah! Valere, ne bougez d'icy, ie vous prie; & songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon Pere.

VALERE.

Vous voyez comme ie m'y prens, & les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en vsage, pour m'introduire à son seruice; sous quel masque de sympathie, & de rapports de sentimens, ie me déguise, pour

luy plaire; & quel personnage ie jouë tous les jours avec luy, afin d'acquérir sa tendresse. I'y fais des progrès admirables; & i'éprouue que pour gagner les Hommes, il n'est point de meilleure voye, que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations; que de donner dans leurs maximes, encenser leurs defauts, & applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'auoir peur de trop charger la complaisance; & la maniere dont on les jouë, a beau estre visible, les plus fins toûjours sont de grandes dupes du costé de la flaterie; & il n'y a rien de si impertinent, & de si ridicule, qu'on ne fasse aualer, lors qu'on l'affaïsonne en louange. La sincerité souffre vn peu au mestier que ie fais: mais quand on a besoin des Hommes, il faut bien s'ajuster à eux; & puis qu'on ne sçauroit les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flatent, mais de ceux qui veulent estre flatés.

ELISE.

Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appuy de mon Frere, en cas que la Seruante s'auisast de reueler nostre secret?

VALERE.

On ne peut pas ménager l'vn & l'autre; & l'esprit du Pere, & celuy du Fils, sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de vostre part, agissez aupres de vostre Frere, & seruez-vous de l'amitié qui est entre vous deux, pour le jeter dans nos interets. Il vient. Il me retire. Prenez ce temps pour luy parler; & ne luy découurez de nostre affaire, que ce que vous jugerez à propos.

ELISE.

Je ne sçay si i'auray la force de luy faire cette confidence.

SCENE II.

Cleante, Elise.

CLEANTE.

Je suis bien aise de vous trouver seule, ma Sœur ; & ie brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ELISE.

Me voilà prête à vous ouïr, mon Frere. Qu'avez-vous à me dire ?

CLEANTE.

Bien des choses, ma Sœur, envelopées dans un mot. J'aime.

ELISE.

Vous aimez ?

CLEANTE.

Oüy, j'aime. Mais avant que d'aller plus loin, ie sçay que ie dépens d'un Pere, & que le nom de Fils me soumet à ses volontez ; que nous ne devons point engager nostre foy, sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour ; que le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, & qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite ; que n'estans prévenus d'aucune fole ardeur, ils sont en estat de se tromper bien moins que nous, & de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre ;

qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence, que l'aveuglement de notre passion ; & que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma Sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire : car enfin, mon amour ne veut rien écouter, & je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous estes-vous engagé, mon Frere, avec celle que vous aimez ?

CLEANTE.

Non ; mais i'y suis résolu ; & je vous conjure encore une fois, de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ELISE.

Suis-je, mon Frere, une si étrange personne ?

CLEANTE.

Non, ma Sœur, mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs ; & j'apprehende votre sagesse.

ELISE.

Hélas ! mon Frere, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque du moins une fois en sa vie ; & si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLEANTE.

Ah ! plutôt au Ciel que votre âme comme la mienne...

ELISE.

Finissons auparavant vostre affaire, & me dites qui est celle que vous aimez.

CLEANTE.

Vne jeune Personne qui loge depuis peu en ces quartiers, & qui semble estre faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voyent. La Nature, ma Sœur, n'a rien formé de plus aimable; & ie me sentis transporté, dès le moment que ie la vis. Elle se nomme Mariane, & vit sous la conduite d'une bonne Femme de Mere, qui est presque toujours malade, & pour qui cette aimable Fille a des sentimens d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, & la console avec une tendresse qui vous toucheroit l'ame. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait, & l'on voit briller mille graces en toutes ses actions; une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah! ma Sœur, ie voudrois que vous l'eussiez veüe.

ELISE.

J'en voy beaucoup, mon Frere, dans les choses que vous me dites; & pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimiez.

CLEANTE.

J'ay découuert sous main, qu'elles ne sont pas fort accommodées, & que leur discrete conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent auoir. Figurez-vous, ma Sœur, quelle joye ce peut estre, que de releuer la fortune d'une Personne

que l'on aime; que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes necessitez d'une vertueuse Famille; & conceuez quel déplaisir ce m'est, de voir que par l'avarice d'un Pere, ie sois dans l'impuissance de gouter cette joye, & de faire éclater à cette Belle aucun témoignage de mon amour.

ELISE.

Oüy, ie conçois assez, mon Frere, quel doit estre vostre chagrin.

CLÉANTE.

Ah! ma Sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car enfin, peut-on rien voir de plus cruel, que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous? que cette sechereffe étrange où l'on nous fait languir? Et que nous seruirà d'auoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir? & si pour m'entretenir mesme, il faut que maintenant ie m'engage de tous costez; si ie suis reduit avec vous à chercher tous les jours le secours des Marchands, pour auoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin i'ay voulu vous parler, pour m'aider à fonder mon Pere sur les sentimens où ie suis; & si ie l'y trouue contraire, i'ay resolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable Personne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Ie fais chercher par tout pour ce dessein, de l'argent à emprunter; & si vos affaires, ma Sœur, sont semblables aux miennes, & qu'il faille que nostre Pere s'oppose à nos desirs, nous le quitterons là tous deux, & nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

ELISE.

Il est bien vray que tous les jours il nous donne, de plus en plus, sujet de regretter la mort de nostre Mere, & que...

CLEANTE.

L'entens fa voix. Eloignons-nous vn peu, pour nous acheuer nostre confidence; & nous joindrons apres nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

SCENE III.

Harpagon, La Fleche.

HARPAGON.

Hors d'icy tout à l'heure, & qu'on ne replique pas. Allons, que l'on détale de chez moy, maistre Iuré Filou; vray gibier de potence.

LA FLECHE.

Je n'ay iamais rien veu de si méchant que ce maudit Vieillard; & ie pense, sauf correction, qu'il a le Diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents.

LA FLECHE.

Pourquoy me chassez-vous ?

HARPAGON.

C'est bien à toy, pendart, à me demander des raisons : Sors vifte, que ie ne t'affomme.

LA FLECHE.

Qu'est-ce que ie vous ay fait?

HARPAGON.

Tu m'as fait, que ie veux que tu sortes.

LA FLECHE.

Mon Maistre, vostre Fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t'en l'attendre dans la Ruë, & ne fois point dans ma Maison planté tout droit comme vn piquet, à obseruer ce qui se passe, & faire ton profit de tout. Ie ne veux point auoir sans cesse deuant moy vn espion de mes affaires; vn traistre, dont les yeux maudits assiegent toutes mes actions, deuorent ce que ie possède, & furettent de tous costez pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLECHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Estes-vous vn Homme volable, quand vous renfermez toutes choses, & faites sentinelle jour & nuit?

HARPAGON.

Ie veux renfermer ce que bon me semble, & faire sentinelle comme il me plaist. Ne voila pas de mes mouchars, qui prennent garde à ce qu'on fait? Ie tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. Ne serois-tu point Homme à aller faire courir le bruit que i'ay chez moy de l'argent caché?

LA FLECHE.

Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.

Non, coquin, ie ne dis pas cela. *A part.* l'enrage. Ie demande si malicieusement tu n'irois point faire courir le bruit que i'en ay.

LA FLECHE.

Hé que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la mesme chose?

HARPAGON.

Tu fais le raisonneur, ie te bailleray de ce raisonnement-cy par les oreilles. *Il lene la main pour luy donner un soufflet.* Sors d'icy encor vne fois.

LA FLECHE.

Hé bien, ie fors.

HARPAGON.

Atten. Ne m'emportes-tu rien?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je?

HARPAGON.

Vien-ça, que ie voye. Montre-moy tes mains.

LA FLECHE.

Les voila.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres ?

HARPAGON.

Oüy.

LA FLECHE.

Les voila.

HARPAGON.

N'as-tu rien mis icy dedans ?

LA FLECHE.

Voyez vous-mesme.

HARPAGON. *Il teste le bas de ses chausses.*

Ces grands haut-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe; & ie voudrois qu'on en eust fait pendre quelqu'un.

LA FLECHE.

Ah! qu'un Homme comme cela, meriteroit bien ce qu'il craint! & que j'aurois de joye à le voler!

HARPAGON.

Euh ?

LA FLECHE.

Quoy ?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler ?

LA FLECHE.

Je dis que vous fouillez bien par tout, pour voir si ie vous ay volé.

HARPAGON.

C'est ce que ie veux faire.

Il fouille dans les poches de la Fleche.

LA FLECHE.

La peste soit de l'avarice, & des avaricieux.

HARPAGON.

Comment ? que dis-tu ?

LA FLECHE.

Ce que ie dy ?

HARPAGON.

Oüy. Qu'est-ce que tu dis d'avarice, & d'avaricieux.

LA FLECHE.

Ie dis que la peste soit de l'avarice, & des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler ?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui sont-ils ces avaricieux ?

LA FLECHE.

Des vilains, & des ladres.

HARPAGON.

Mais qui est-ce que tu entens par là ?

LA FLECHE.

Dequoy vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Est-ce que vous croyez que ie veux parler de vous?

HARPAGON.

Je croy ce que ie croy; mais ie veux que tu me difes à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Je parle... Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moy, ie pourrois bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empescherez-vous de maudire les auaricieux?

HARPAGON.

Non; mais ie t'empeschera de jafer, & d'estre insolent. Tay-toy.

LA FLECHE.

Je ne nomme personne.

HARPAGON.

Je te rosseray, si tu parles.

LA FLECHE.

Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu ?

LA FLECHE.

Oüy, malgré moy.

HARPAGON.

Ha, ha.

LA FLECHE *luy montrant une des poches de son justaucorps.*

Tenez, voila encor vne poche. Estes-vous satisfait ?

HARPAGON.

Allons, rens-le moy sans te fouïller.

LA FLECHE.

Quoy ?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLECHE.

Je ne vous ay rien pris du tout.

HARPAGON.

Affurément ?

LA FLECHE.

Affurément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t'en à tous es Diables.

LA FLECHE.

Me voila fort bien congedié.

HARPAGON.

Je te le mets sur ta conscience au moins. Voila un

pendant de Valet qui m'incommode fort; & ie ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là.

SCENE IV.

Elise, Cleante, Harpagon.

HARPAGON.

Certes, ce n'est pas vne petite peine que de garder chez soy vne grande somme d'argent; & bienheureux qui a tout son fait bien placé, & ne conserue seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inuenter dans toute vne Maison vne cache fidelle : car pour moy les Coffres forts me sont suspects, & ie ne veux iamais m'y fier. Je les tiens justement vne franche amorce à Voleurs, & c'est toujours la premiere chose que l'on va attaquer. Cependant ie ne sçay si i'auray bien fait, d'auoir enterré dans mon Iardin dix mille escus qu'on me rendit hier. Dix mille escus en or chez soy, est vne somme assez... *Icy le Frere & la Sœur paroissent s'entretenant bas.* O Ciel ! ie me seray trahy moy-mesme. La chaleur m'aura emporté; & ie croy que j'ay parlé haut en raisonnant tout seul. Qu'est-ce ?

CLEANTE.

Rien, mon Pere.

HARPAGON.

Y a-t-il longtemps que vous estes là ?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriuer.

HARPAGON.

Vous avez entendu...

CLEANTE.

Quoy? mon Pere.

HARPAGON.

Là...

ELISE.

Quoy?

HARPAGON.

Ce que ie viens de dire.

CLEANTE.

Non.

HARPAGON.

Si-fait, si-fait.

ELISE.

Pardonnez-moy.

HARPAGON.

Je voy bien que vous en avez oüy quelques mots. C'est que ie m'entretenois en moy-mesme de la peine qu'il y a aujourd'huy à trouuer de l'argent; & ie disois, qu'il est bienheureux qui peut auoir dix mille escus chez soy.

CLEANTE.

Nous feignons à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de trauers, & vous

imaginer que ie dise que c'est moy qui ay dix mille escus.

CLEANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût à Dieu que ie les eusse dix mille escus!

CLEANTE.

Ie ne croy pas...

HARPAGON.

Ce seroit une bonne affaire pour moy.

ELISE.

Ce sont des choses...

HARPAGON.

I'en aurois bon besoin.

CLEANTE.

Ie pense que...

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ELISE.

Vous estes...

HARPAGON.

Et ie ne me plaindrois pas, comme ie fais, que le temps est miserable.

CLEANTE.

Mon Dieu, mon Pere, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; & l'on sçait que vous avez assez de bien.

HARPAGON.

Comment ? i'ay assez de bien. Ceux qui le disent, en ont menty. Il n'y a rien de plus faux ; & ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ELISE.

Ne vous mettez point en colere.

HARPAGON.

Cela est étrange ! que mes propres Enfans me trahissent, & deuiennent mes ennemis !

CLEANTE.

Est-ce estre vostre ennemy, que de dire que vous auez du bien ?

HARPAGON.

Oüy, de pareils discours, & les dépenses que vous faites, seront cause qu'un de ces jours on me viendra chez moy couper la gorge, dans la pensée que ie suis tout coufu de pistoles.

CLEANTE.

Quelle grande dépense est-ce que ie fais ?

HARPAGON.

Quelle ? Est-il rien de plus scandaleux, que ce somptueux équipage que vous promenez par la Ville ? le querellois hier vostre Sœur, mais c'est encore pis. Voila qui crie vangeance au Ciel ; & à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la teste, il y auroit là dequoy faire vne bonne constitution. Je vous l'ay dit vingt fois, mon Fils, toutes vos manieres me déplaisent fort ; vous

donnez furieusement dans le Marquis; & pour aller ainsi vestu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLEANTE.

Hé comment vous dérober?

HARPAGON.

Que sçay-je? Où pouuez-vous donc prendre dequoy entretenir l'estat que vous portez?

CLEANTE.

Moi? mon Pere : c'est que ie jouë; & comme ie suis fort heureux, ie mets sur moy tout l'argent que ie gagne.

HARPAGON.

C'est fort mal fait. Si vous estes heureux au jeu, vous en deuriez profiter, & mettre à honneste interest l'argent que vous gagnez, afin de le trouuer vn jour... Je voudrois bien sçauoir, sans parler du reste, à quoy seruent tous ces rubans dont vous voila lardé depuis les pieds jusqu'à la teste; & si vne demy-douzaine d'éguilletes ne suffit pas pour attacher vn haut-de-chausses? Il est bien necessaire d'employer de l'argent à des perruques, lors que l'on peut porter des cheveux de son crû, qui ne coustent rien. Je vais gager qu'en perruques & rubans, il y a du moins vingt pistoles; & vingt pistoles rapportent par année dix-huit liures six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLEANTE.

Vous auez raison.

HARPAGON.

Laiſſons cela, & parlons d'autre affaire. Euh ? Je croy qu'ils ſe ſont ſigné l'un à l'autre, de me voler ma bourſe. Que veulent dire ces geſtes-là ?

ELISE.

Nous marchandons, mon Frere & moy, à qui parlera le premier ; & nous auons tous deux quelque choſe à vous dire.

HARPAGON.

Et moy, j'ay quelque choſe auſſi à vous dire à tous deux.

CLEANTE.

C'eſt de mariage, mon Pere, que nous deſirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'eſt de mariage auſſi que ie veux vous entretenir.

ELISE.

Ah ! mon Pere.

HARPAGON.

Pourquoy ce cry ? Eſt-ce le mot, ma Fille, ou la choſe, qui vous fait peur ?

CLEANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouuez l'entendre ; & nous craignons que nos ſentimens ne ſoient pas d'accord avec voſtre choix.

HARPAGON.

Vn peu de patience. Ne vous alarmez point. Je ſçay

ce qu'il faut à tous deux; & vous n'aurez ny l'un, ny l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que ie prétens faire. Et pour commencer par vn bout; Auez-vous veu, dites-moy, vne jeune Perfonne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'icy ?

CLEANTE.

Oüy, mon Pere.

HARPAGON.

Et vous ?

ELISE.

I'en ay oüy parler.

HARPAGON.

Comment, mon Fils, trouuez-vous cette Fille ?

CLEANTE.

Vne fort charmante Perfonne.

HARPAGON.

Sa phifionomie ?

CLEANTE.

Toute honnefte, & pleine d'esprit.

HARPAGON.

Son air, & fa maniere ?

CLEANTE.

Admirables, fans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas, qu'une Fille comme cela, meritoit assez que l'on songeast à elle ?

CLEANTE.

Oüy, mon Pere.

HARPAGON.

Que ce feroit vn Party fouhaitable ?

CLEANTE.

Tres-souhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire vn bon ménage ?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un Mary auroit satisfaction avec elle ?

CLEANTE.

Affurément.

HARPAGON.

Il y a vne petite difficulté ; c'est que j'ay peur qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourroit pretendre.

CLEANTE.

Ah ! mon Pere, le bien n'est pas considerable, lors qu'il est question d'épouser vne honneste Personne.

HARPAGON.

Pardonnez-moy, pardonnez-moy. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que si l'on n'y trouue pas tout le bien qu'on fouhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLEANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin ie suis bien aise de vous voir dans mes sentimens : car son maintien honneste, & sa douceur, m'ont gagné l'ame ; & ie suis resolu de l'épouser, pourueu que i'y trouue quelque bien.

CLEANTE

Euh ?

HARPAGON.

Comment ?

CLEANTE.

Vous estes resolu, dites-vous...

HARPAGON.

D'épouser Mariane.

CLEANTE.

Qui vous ? vous ?

HARPAGON.

Oüy, moy, moy ; moy. Que veut dire cela ?

CLEANTE.

Il m'a pris tout à coup vn éblouissement, & ie me retire d'icy.

HARPAGON.

Cela ne sera rien. Allez viste boire dans la Cuisine vn grand verre d'eau claire. Voila de mes Damoiseaux flouëts, qui n'ont non plus de vigueur que des Poules. C'est là, ma Fille, ce que i'ay resolu pour moy. Quant à ton Frere, ie luy destine vne certaine Veuue dont ce matin on m'est venu parler ; & pour toy, ie te donne au Seigneur Anselme.

ELISE.

Au Seigneur Anselme ?

HARPAGON.

Oüy. Vn Homme meur, prudent & sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, & dont on vante les grands biens.

ELISE. *Elle fait une reverence.*

Je ne veux point me marier, mon Pere, s'il vous plaist.

HARPAGON. *Il contrefait sa reverence.*

Et moy, ma petite Fille ma mie, ie veux que vous vous mariez, s'il vous plaist.

ELISE.

Je vous demande pardon, mon Pere.

HARPAGON.

Je vous demande pardon, ma Fille.

ELISE.

Je suis tres-humble seruante au Seigneur Anselme ; mais, avec vostre permission, ie ne l'épouseray point.

HARPAGON.

Je suis vostre tres-humble valet ; mais, avec vostre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ELISE.

Dés ce soir ?

HARPAGON.

Dés ce soir.

ELISE.

Cela ne fera pas, mon Pere.

HARPAGON.

Cela fera, ma Fille.

ELISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ELISE.

Non, vous dy-je.

HARPAGON.

Si, vous dy-je.

ELISE.

C'est vne chose où vous ne me reduirez point.

HARPAGON.

C'est vne chose où ie te reduiray.

ELISE.

Ie me tuëray plutoft, que d'épouser vn tel Mary.

HARPAGON.

Tu ne te tuëras point, & tu l'épouferas. Mais voyez quelle audace ! A-t-on iamais veu vne Fille parler de la sorte à son Pere ?

ELISE.

Mais a-t-on iamais veu vn Pere marier sa Fille de la sorte ?

HARPAGON.

C'est vn Party où il n'y a rien à redire ; & ie gage que tout le monde approuuera mon choix.

ELISE.

Et moy, ie gage qu'il ne sçauroit estre approuué d'aucune Personne raisonnable.

HARPAGON.

Voila Valere; veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions Iuge de cette affaire?

ELISE.

I'y consens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à son jugement?

ELISE.

Oüy. I'en passeray par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voila qui est fait.

SCENE V.

Valere, Harpagon, Elise.

HARPAGON.

Icy, Valere. Nous t'auons élu pour nous dire qui a raison, de ma Fille, ou de moy.

VALERE.

C'est vous, Monsieur, sans contredit.

HARPAGON.

Sçais-tu bien dequoy nous parlons?

VALERE.

Non. Mais vous ne sçauriez auoir tort, & vous estes toute raison.

HARPAGON.

Je veux ce soir luy donner pour Epous vn Homme aussi riche que sage; & la coquine me dit au nez, qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VALERE.

Ce que i'en dy?

HARPAGON.

Oüy.

VALERE.

Eh, eh.

HARPAGON.

Quoy?

VALERE.

Je dis que dans le fond ie suis de vostre sentiment; & vous ne pouuez pas que vous n'ayez raison. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, &...

HARPAGON.

Comment? Le Seigneur Anselme est vn Party considerable; c'est vn Gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage, & fort accommodé, & auquel il ne reste aucun Enfant de son premier mariage. Sçauroit-elle mieux rencontrer?

VALERE.

Cela est vray. Mais elle pourroit vous dire que c'est vn peu precipiter les choses, & qu'il faudroit au moins quelque temps pour voir si son inclination pourra s'accommoder avec...

HARPAGON.

C'est vne occasion qu'il faut prendre viste aux cheueux. Il trouue icy vn auantage, qu'ailleurs ie ne trouuerois pas; & il s'engage à la prendre sans dot.

VALERE.

Sans dot?

HARPAGON.

Oüy.

VALERE.

Ah! ie ne dy plus rien. Voyez-vous, voila vne raison tout à fait conuaincante; il se faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'est pour moy vne épargne confiderable.

VALERE.

Assurément, cela ne reçoit point de contradiction. Il est vray que vostre Fille vous peut représenter que le mariage est vne plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'estre heureux, ou malheureux, toute sa vie; & qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort, ne se doit iamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Vous avez raison. Voila qui décide tout, cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une Fille est vne chose sans doute où l'on doit auoir de l'égard; & que cette

grande inégalité d'âge, d'humeur, & de sentimens, rend vn mariage sujet à des accidens tres-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Ah ! il n'y a pas de replique à cela. On le sçait bien. Qui diantre peut aller là contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de Peres qui aimeroient mieux ménager la satisfaction de leurs Filles, que l'argent qu'ils pourroient donner ; qui ne les voudroient point sacrifier à l'intereft, & chercheroient plus que toute autre chose, à mettre dans vn mariage cette douce conformité qui fans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité, & la joye ; & que...

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Il est vray. Cela ferme la bouche à tout, *Sans dot*. Le moyen de resister à vne raison comme celle-là ?

HARPAGON. *Il regarde vers le Jardin.*

Oùais. Il me semble que i'entens vn Chien qu'aboye. N'est-ce point qu'on en voudroit à mon argent ? Ne bougez, ie reuiens tout à l'heure.

ELISE.

Vous moquez-vous, Valere, de luy parler comme vous faites ?

VALERE.

C'est pour ne point l'aigrir, & pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentimens, est le moyen de

tout gâster ; & il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant ; des tempéramens ennemis de toute résistance ; des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, & qu'on ne mene qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, &...

ELISE.

Mais ce mariage, Valere ?

VALERE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ELISE.

Mais quelle inuention trouuer, s'il se doit conclure ce soir ?

VALERE.

Il faut demander vn delay, & feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des Medecins.

VALERE.

Vous moquez-vous ? y connoissent-ils quelque chose ? Allez, allez, vous pourrez avec eux auoir quel mal il vous plaira, ils vous trouueront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

HARPAGON.

Ce n'est rien, Dieu mercy.

VALERE.

Enfin nostre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couuert de tout; & si vostre amour, belle Elise, est capable d'une fermeté... *Il apperçoit Harpagon.* Oüy, il faut qu'une Fille obeïsse à son Pere. Il ne faut point qu'elle regarde comme un Mary est fait; & lors que la grande raison de *Sans dos* s'y rencontre, elle doit estre presté à prendre tout ce qu'on luy donne.

HARPAGON.

Bon. Voila bien parlé cela.

VALERE.

Monfieur, ie vous demande pardon, si ie m'emporte un peu, & prens la hardiesse de luy parler comme ie fais.

HARPAGON.

Comment? i'en suis rauy, & ie veux que tu prennes sur elle un pouuoir absolu. Oüy, tu as beau fuir. Ie luy donne l'autorité que le Ciel me donne sur toy, & i'entens que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALERE.

Après cela, résistez à mes remontrances. Monfieur, ie vais la fuiure, pour luy continuer les leçons que ie luy faisois.

HARPAGON.

Oüy, tu m'obligeras. Certes...

VALERE.

Il est bon de luy tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela est vray. Il faut...

VALERE.

Ne vous mettez pas en peine, ie croy que i'en viendray à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire vn petit tour en Ville, & ie reuiens tout à l'heure.

VALERE.

Oüy, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde; & vous deuez rendre graces au Ciel, de l'honneste homme de Pere qu'il vous a donné. Il sçait ce que c'est que de viure. Lors qu'on s'offre de prendre vne Fille sans dot, on ne doit point regarder plus auant. Tout est renfermé là-dedans, & *Sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse, & de probité.

HARPAGON.

Ah le braue Garçon! Voila parlé comme vn Oracle. Heureux, qui peut auoir vn Domestique de la sorte.

Fin du Premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Cleante, La Fleche.

CLEANTE.



H! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'auois-je pas donné ordre...

LA FLECHE.

Oüy, Monsieur, & ie m'estois rendu icy pour vous attendre de pied ferme; mais Monsieur vostre Pere, le plus mal-gracieux des Hommes, m'a chassé dehors malgré moy, & i'ay couru risque d'estre battu.

CLEANTE.

Comment va nostre affaire? Les choses pressent plus que iamais; & depuis que ie ne t'ay veu, i'ay découuert que mon Pere est mon Riual.

LA FLECHE.

Vostre Pere amoureux?

CLEANTE.

Oüy; & i'ay eu toutes les peines du monde à luy cacher le trouble où cette nouuelle m'a mis.

LA FLECHE.

Luy se mesler d'aimer ! Dequoy diable s'aïse-t-il ? se moque-t-il du monde ? & l'amour a-t-il esté fait pour des gens bastis comme luy ?

CLEANTE.

Il a falu, pour mes pechez, que cette passion luy soit venuë en teste.

LA FLECHE.

Mais par quelle raison luy faire vn mystere de vostre amour ?

CLEANTE.

Pour luy donner moins de soupçon, & me conseruer au besoin des ouuertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite ?

LA FLECHE.

Ma foy, Monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux ; & il faut essuyer d'étranges choses, lors qu'on en est réduit à passer, comme vous, par les mains des Fesse-mathieux !

CLEANTE.

L'affaire ne se fera point ?

LA FLECHE.

Pardonnez-moy. Nostre Maistre Simon, le Courtier qu'on nous a donné, Homme agissant, & plein de zele, dit qu'il a fait rage pour vous ; & il assure, que vostre seule phisionomie luy a gagné le cœur.

CLEANTE.

J'auray les quinze mille francs que ie demande ?

LA FLECHE.

Oüy ; mais à quelques petites conditions, qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLEANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

LA FLECHE.

Ah ! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous, & ce sont des mysteres bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, & l'on doit aujourd'huy l'aboucher avec vous dans vne Maison empruntée, pour estre instruit, par vostre bouche, de vostre bien, & de vostre Famille ; & ie ne doute point que le seul nom de vostre Pere ne rende les choses faciles.

CLEANTE.

Et principalement nostre Mere estant morte, dont on ne peut m'oster le bien.

LA FLECHE.

Voicy quelques Articles qu'il a distez luy-mesme à nostre Entremetteur, pour vous estre montrez, auant que de rien faire.

Suposé que le Presteur voye toutes ses seuretez, & que l'Emprunteur soit majeur, & d'une Famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair, & net de tout embarras ; on fera vne bonne & exacte Obligation pardeuant vn

CLÉANTE.

Que veut-il que ie fasse de cela ?

LA FLECHE.

Attendez.

Plus, vne Tenture de Tapiserie, des Amours de Gombaut, & de Macé.

Plus, vne grande Table de bois de Noyer, à douze colonnes, ou piliers tournez, qui se tire par les deux bouts, & garnie par le dessous de ses fix Escabelles.

CLÉANTE.

Qu'ay-je affaire, morbleu...

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

Plus, trois gros Mousquets tout garnis de nacre de perles, avec les trois Fourchettes assortissantes.

Plus, vn Fourneau de brique, avec deux Cornuës, & trois Recipients, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiler.

CLÉANTE.

l'enrage.

LA FLECHE.

Doucement.

Plus, vn Lut de Bologne, garny de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

Plus, vn Trou-Madame, & vn Damier, avec vn Ieu de l'Oye renouellé des Grecs, fort propres à passer le temps lors que l'on n'a que faire.

Plus, vne Peau d'un Léopard, de trois pieds & demy, remplie de foin; curiosité agreable, pour pendre au plancher d'une Chambre.

Le tout, cy-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cens liures, & rabaisé à la valeur de mille escus, par la discretion du Presteur.

CLEANTE.

Que la peste l'étouffe avec sa discretion, le traistre, le bourreau qu'il est. A-t-on iamais parlé d'une usure semblable ? & n'est-il pas content du furieux interest qu'il exige, sans vouloir encor m'obliger à prendre, pour trois mille liures, les vieux rogatons qu'il ramasse ? Je n'auray pas deux cens escus de tout cela ; & cependant il faut bien me refoudre à consentir à ce qu'il veut ; car il est en estat de me faire tout accepter, & il me tient, le scelerat, le poignard sur la gorge.

LA FLECHE.

Je vous voy, Monsieur, ne vous en déplaîse, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, & mangeant son bled en herbe.

CLEANTE.

Que veux-tu que j'y fasse ? Voila où les jeunes gens sont reduits par la maudite avarice des Peres ; & on s'étonne apres cela que les Fils souhaitent qu'ils meurent.

LA FLECHE.

Il faut avouer que le vostre animeroit contre sa vilanie, le plus posé Homme du monde. Je n'ay pas, Dieu mercy, les inclinations fort patibulaires ; & parmy mes Confreres, que ie voy se meller de beaucoup de petits commerces, ie sçay tirer adroitement mon épingle du

jeu, & me démeller prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle : mais, à vous dire vray, il me donneroit, par ses procedez, des tentations de le voler ; & ie croirois, en le volant, faire vne action meritoire.

CLEANTE.

Donne-moy vn peu ce Memoire, que ie le voye encor.

SCENE II.

*Maistre Simon, Harpagon, Cleante,
La Fleche.*

MAISTRE SIMON.

Ouy, Monsieur, c'est vn jeune Homme qui a besoin d'argent. Ses affaires le pressent d'en trouuer, & il en passera par tout ce que vous en prescrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, Maistre Simon, qu'il n'y ait rien à pericliter ? & sçauiez-vous le nom, les biens, & la Famille de celui pour qui vous parlez ?

MAISTRE SIMON.

Non, ie ne puis pas bien vous en instruire à fond, & ce n'est que par auanture que l'on m'a adressé à luy ; mais vous ferez de toutes choses éclaircy par luy-mesme ; & son Homme m'a assuré, que vous ferez content, quand vous le connoistrez. Tout ce que ie sçauois vous dire, c'est que sa Famille est fort riche,

qu'il n'a plus de Mere déjà; & qu'il s'obligera, si vous voulez, que son Pere mourra auant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que cela. La charité, Maistre Simon, nous oblige à faire plaisir aux Personnes, lors que nous le pouuons.

MAISTRE SIMON.

Cela s'entend.

LA FLECHE.

Que veut dire cecy? Nostre Maistre Simon qui parle à vostre Pere.

CLEANTE.

Luy auroit-on appris qui ie suis? & ferois-tu pour nous trahir?

MAISTRE SIMON.

Ah, ah, vous estes bien pressez! Qui vous a dit que c'estoit ceans? Ce n'est pas moy, Monsieur, au moins, qui leur ay découuert vostre nom, & vostre logis : mais, à mon auis, il n'y a pas grand mal à cela. Ce sont des Personnes discrettes; & vous pouuez icy vous expliquer ensemble.

HARPAGON.

Comment?

MAISTRE SIMON.

Monsieur est la Personne qui veut vous emprunter les quinze mille liures dont ie vous ay parlé.

HARPAGON.

Comment, pendart, c'est toy qui t'abandonnes à ces coupables extremitez ?

CLEANTE.

Comment, mon Pere, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions ?

HARPAGON.

C'est toy qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables ?

CLEANTE.

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des vfures si criminelles ?

HARPAGON.

Oses-tu bien, apres cela, paroistre deuant moy ?

CLEANTE.

Ofez-vous bien, apres cela, vous presenter aux yeux du monde ?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dy-moy, d'en venir à ces débauches-là ? de te precipiter dans des dépenses effroyables ? & de faire vne honteuse dissipation du bien que tes Parens t'ont amassé avec tant de sueurs ?

CLEANTE.

Ne rougissez-vous point, de def-honorer vostre condition, par les commerces que vous faites ? de sacrifier gloire & reputation, au desir infatiable d'entasser escu sur escu ? & de rencherir, en fait d'interests,

sur les plus infames subtilitez qu'ayent iamais inuentées
les plus celebres Vfuriers?

HARPAGON.

Oste-toy de mes yeux, coquin, oste-toy de mes
yeux.

CLÉANTE.

Qui est plus criminel, à vostre auis, ou celui qui
achete vn argent dont il a besoin, ou bien celui qui
vole vn argent dont il n'a que faire.

HARPAGON.

Retire-toy, te dy-je, & ne m'échauffe pas les oreilles.
Je ne suis pas fâché de cette auanture; & ce m'est vn
aui de tenir l'œil, plus que iamais, sur toutes ses
actions.

SCENE III.

Frosine, Harpagon.

FROSINE.

Monsieur...

HARPAGON.

Attendez vn moment. Je vais reuenir vous parler. Il
est à propos que ie fasse vn petit tour à mon argent.

SCENE IV.

La Fleche, Frofine.

LA FLECHE.

L'auanture est tout à fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part vn ample magasin de hardes; car nous n'auons rien reconnu au Memoire que nous auons.

FROSINE.

Hé c'est toy, mon pauvre la Fleche! D'où vient cette rencontre?

LA FLECHE.

Ah, ah, c'est toy, Frofine, que viens-tu faire icy?

FROSINE.

Ce que ie fais par tout ailleurs; m'entremettre d'affaires, me rendre seruiable aux gens, & profiter du mieux qu'il m'est possible des petits talens que ie puis auoir. Tu sçais que dans ce Monde il faut viure d'adresse, & qu'aux Personnes comme moy le Ciel n'a donné d'autres rentes, que l'intrigue, & que l'industrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque negoce avec le Patron du logis?

FROSINE.

Oüy, ie traite pour luy quelque petite affaire, dont i'espère vne récompense.

LA FLECHE.

De luy? Ah, ma foy, tu feras bien fine, si tu en tires quelque chose; & ie te donne auis que l'argent ceans est fort cher.

FROSINE.

Il y a de certains seruices qui touchent merueilleusement.

LA FLECHE.

Ie suis vostre valet; & tu ne connois pas encor le Seigneur Harpagon. Le Seigneur Harpagon est de tous les humains, l'humain le moins humain; le mortel de tous les mortels, le plus dur, & le plus ferré. Il n'est point de seruite qui pousse sa reconnoissance jusqu'à luy faire ouurir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienueillance en paroles, & de l'amitié tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec & de plus aride, que ses bonnes graces, & ses caresses; & *donner* est vn mot pour qui il a tant d'aueurion, qu'il ne dit iamais *ie vous donne*, mais *ie vous preste le bon jour*.

FROSINE.

Mon Dieu, ie sçay l'art de traire les Hommes. I'ay le secret de m'ouurir leur tendresse, de chatoüiller leurs cœurs, de trouuer les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLECHE.

Bagatelles icy. Ie te défie d'attendrir, du costé de l'argent, l'Homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une Turquerie à desesperer tout le monde; & l'on pourroit creuer, qu'il n'en branleroit

pas. En vn mot, il aime l'argent, plus que reputation, qu'honneur, & que vertu; & la veuë d'un demandeur luy donne des convulsions. C'est le fraper par son endroit mortel, c'est luy percer le cœur, c'est luy arracher les entrailles; & si... Mais il reuient; ie me retire.

SCENE V.

Harpagon, Frosine.

HARPAGON.

Tout va comme il faut. Hé bien, qu'est-ce, Frosine?

FROSINE.

Ah, mon Dieu! que vous vous portez bien! & que vous auez là vn vray visage de santé!

HARPAGON.

Qui moy?

FROSINE.

Iamais ie ne vous vis vn teint si frais, & si gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Comment? vous n'aez de vostre vie esté si jeune que vous estes; & ie vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Cependant, Frosine, i'en ay soixante bien comptez.

FROSINE.

Hé bien, qu'est-ce que cela, soixante ans? Voila bien, dequoy! C'est la fleur de l'âge cela; & vous entrez maintenant dans la belle saison de l'Homme.

HARPAGON.

Il est vray; mais vingt années de moins pourtant ne me feroient point de mal, que ie croy.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous n'avez pas besoin de cela; & vous estes d'une paste à viure jusques à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Affurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous vn peu. O que voila bien là entre vos deux yeux vn signe de longue vie!

HARPAGON.

Tu te connois à cela?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moy vostre main. Ah mon Dieu! quelle ligne de vie!

HARPAGON.

Comment?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là?

HARPAGON.

Hé bien, qu'est-ce que cela veut dire ?

FROSINE.

Par ma foy, ie disois cent ans, mais vous passerez les six-vingts.

HARPAGON.

Est-il possible ?

FROSINE.

Il faudra vous assommer, vous dy-je ; & vous mettrez en terre, & vos Enfans, & les Enfans de vos Enfans.

HARPAGON.

Tant-mieux. Comment va nostre affaire ?

FROSINE.

Faut-il le demander ? & me voit-on meller de rien, dont ie ne vienne à bout ? l'ay, sur tout, pour les mariages, vn talent merueilleux. Il n'est point de Partis au monde, que ie ne trouue en peu de temps le moyen d'accoupler ; & ie croy, si ie me l'estois mis en teste, que ie mariërois le Grand Turc avec la Republique de Venise. Il n'y auoit pas sans doute de si grandes difficultez à cette affaire-cy. Comme i'ay commerce chez elles, ie les ay à fond l'une & l'autre entretenues de vous, & i'ay dit à la Mere le dessein que vous auiez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue, & prendre l'air à sa fenestre.

HARPAGON.

Qui a fait réponse...

FROSINE.

Elle a reçu la proposition avec joye ; & quand ie luy ay témoigné que vous souhaitez fort que sa Fille assistast ce soir au Contract de mariage qui se doit faire de la vostre, elle y a consenty sans peine, & me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'est que ie suis obligé, Frosine, de donner à souper au Seigneur Anselme ; & ie seray bien aise qu'elle soit du régal.

FROSINE.

Vous avez raison. Elle doit apres dîné rendre visite à vostre Fille, d'où elle fait son conte d'aller faire vn tour à la Foire, pour venir en suite au soupé.

HARPAGON.

Hé bien, elles iront ensemble dans mon Carrosse, que ie leur prêteray.

FROSINE.

Voila justement son affaire.

HARPAGON.

Mais, Frosine, as-tu entretenu la Mere touchant le bien qu'elle peut donner à sa Fille ? Luy as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidast vn peu, qu'elle fist quelque effort, qu'elle se fignast pour vne occasion comme celle-cy ? Car encor n'épouse-t-on point vne Fille, sans qu'elle apporte quelque chose.

FROSINE.

Comment ? c'est vne Fille qui vous apportera douze mille liures de rente.

HARPAGON.

Douze mille liures de rente !

FROSINE.

Oüy. Premièrement, elle est nourrie & élevée dans vne grande épargne de bouche. C'est vne Fille accoutumée à viure de salade, de lait, de fromage, & de pommes, & à laquelle par conséquent il ne faudra ny table bien servie, ny consommez exquis, ny orges-mondez perpetuels, ny les autres délicatesses qu'il faudroit pour vne autre Femme ; & cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, & n'aime point les superbes habits, ny les riches bijoux, ny les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur ; & cet article-là vaut plus de quatre mille liures par an. De plus, elle a vne auersion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux Femmes d'aujourd'huy ; & i'en scay vne de nos quartiers, qui a perdu à trente & quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, & quatre mille francs en habits & bijoux, cela fait neuf mille liures ; & mille escus que nous mettons pour la nourriture, ne voila-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptez ?

HARPAGON.

Oüy, cela n'est pas mal ; mais ce compte là n'est rien de réel.

FROSINE.

Pardonnez-moy. N'est-ce pas quelque chose de réel,

que de vous apporter en mariage vne grande sobriété;
l'heritage d'un grand amour de simplicité de parure, &
l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

HARPAGON.

C'est vne raillerie, que de vouloir me constituer son
dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'i-
ray pas donner quittance de ce que ie ne reçois pas ; &
il faut bien que ie touche quelque chose.

FROSINE.

Mon Dieu, vous toucherez assez ; & elles m'ont parlé
d'un certain Pais, où elles ont du bien, dont vous ferez
le maître.

HARPAGON.

Il faut voir cela. Mais, Frosine, il y a encor vne
chose qui m'inquiete. La Fille est jeune, comme tu vois ;
& les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs fem-
blables, & ne cherchent que leur compagnie. J'ay peur
qu'un Homme de mon âge ne soit pas de son goust ; &
que cela ne vienne à produire chez moy certains petits
desordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah que vous la connoissez mal ! C'est encor vne par-
ticularité que j'auois à vous dire. Elle a vne auersion
épouvantable pour tous les jeunes gens, & n'a de l'a-
mour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle ?

FROSINE.

Oüy, elle. Je voudrois que vous l'eussiez entendu

parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la veuë d'un jeune Homme ; mais elle n'est point plus rauie, dit-elle, que lors qu'elle peut voir un beau Vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmans, & ie vous auertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous estes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagenaire ; & il n'y a pas quatre mois encor, qu'estant prestee d'estre mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son Amant fit voir qu'il n'auoit que cinquante-six ans, & qu'il ne prit point de lunettes pour signer le Contract.

HARPAGON.

Sur cela seulement ?

FROSINE.

Oüy. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans ; & sur tout, elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On luy voit dans sa Chambre quelques Tableaux, & quelques Estampes ; mais que pensez-vous que ce soit ? Des Adonis ? des Cephales ? des Pâris ? & des Apollons ? Non. De beaux portraits de Saturne, du Roy Priam, du vieux Nestor, & du bon Pere Anchise sur les épaules de son Fils.

HARPAGON.

Cela est admirable ! Voila ce que ie n'aurois iamais

pensé; & ie suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si i'auois esté Femme, ie n'aurois point aimé les jeunes Hommes.

FROSINE.

Ie le croy bien. Voila de belles drogues que des jeunes gens pour les aimer! Ce sont de beaux morueux, de beaux godelureaux, pour donner enuie de leur peau; & ie voudrois bien sçauoir quel ragoust il y a à eux?

HARPAGON.

Pour moy, ie n'y en comprends point; & ie ne sçais pas comment il y a des Femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut estre fole fieffée. Trouuer la jeunesse aimable! Est-ce auoir le sens commun? Sont-ce des Hommes que de jeunes blondins? & peut-on s'attacher à ces animaux-là?

HARPAGON.

C'est ce que ie dis tous les jours, avec leur ton de Poule laitée, & leurs trois petits brins de barbe releuez en barbe de Chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tout tombans, & leurs estomacs débraillez.

FROSINE.

Eh! cela est bien basty aupres d'une Personne comme vous. Voila vn Homme cela. Il y a là dequoy satisfaire à la veüe; & c'est ainsi qu'il faut estre fait, & vestu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouues bien?

FROSINE.

Comment? vous estes à raur, & vostre figure est à peindre. Tournez-vous vn peu, s'il vous plaist. Il ne se peut pas mieux. Que ie vous voye marcher. Voila vn corps taillé, libre, & dégagé comme il faut, & qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ay pas de grandes, Dieu mercy. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de temps en temps.

FROSINE.

Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, & vous avez grace à tousser.

HARPAGON.

Dy-moy vn peu. Mariane ne m'a-t-elle point encor veu? n'a-t-elle point pris garde à moy en passant?

FROSINE.

Non. Mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je luy ay fait vn portrait de vostre Personne; & ie n'ay pas manqué de luy vanter vostre merite, & l'auantage que ce luy seroit, d'auoir vn Mary comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait; & ie t'en remercie.

FROSINE.

L'aurois, Monsieur, vne petite priere à vous faire. *Il prend vn air fieurs.* L'ay vn Procès que ie suis sur le point de perdre, faute d'vn peu d'argent; & vous pourriez

facilement me procurer le gain de ce Procès, si vous auiez quelque bonté pour moy. Vous ne sçauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. *Il reprend un air gay.* Ah ! que vous luy plairez ! & que vostre fraise à l'antique fera sur son esprit vn effet admirable ! Mais, sur tout, elle sera charmée de vostre haut-de-chauffes, attaché au pourpoint avec des éguillettes. C'est pour la rendre fole de vous ; & vn Amant éguilleté sera pour elle vn ragoust merueilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis, de me dire cela.

FROSINE.

En verité, Monsieur, ce Procès m'est d'une consequence tout à fait grande. *Il reprend son visage sérieux.* Je suis ruinée, si ie le pers ; & quelque petite assistance me rétablirait mes affaires. Je voudrois que vous eussiez veu le rauissement où elle estoit, à m'entendre parler de vous. *Il reprend un air gay.* La joye éclatoit dans ses yeux, au recit de vos qualitez ; & ie l'ay mise enfin dans vne impatience extrême, de voir ce mariage entierement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine ; & ie t'en ay, ie te l'auouë, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, Monsieur, de me donner le petit secours que ie vous demande. *Il reprend son sérieux.* Cela me remettra sur pied ; & ie vous en feray eternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais acheuer mes dépêches.

FROSINE.

Je vous assure, Monsieur, que vous ne sçauriez jamais me soulager dans vn plus grand besoin.

HARPAGON.

Je mettray ordre que mon Carosse soit tout prest, pour vous mener à la Foire.

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas, si ie ne m'y voyois forcée par la necessité.

HARPAGON.

Et i'auray soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refusez pas la grace dont ie vous sollicite. Vous ne sçauriez croire, Monsieur, le plaisir que...

HARPAGON.

Je m'en vais. Voila qu'on m'appelle. Iusqu'à tantost.

FROSINE.

Que la fieure te ferre, chien de vilain à tous les Diables. Le ladre a esté ferme à toutes mes attaques : mais il ne me faut pas pourtant quitter la negociation ; & i'ay l'autre costé, en tout cas, d'où ie suis assurée de tirer bonne récompense.

Fin du Second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

*Harpagon, Cleante, Elise, Valere,
Dame Claude, Maître Jacques, Brindauoine,
La Merlyche.*

HARPAGON.



ALLONS. Venez-ça tous, que ie vous distribuë mes ordres pour tantost, & regle à chacun son employ. Approchez, Dame Claude. Commençons par vous. *Elle tient un Balet.* Bon, vous voila les armes à la main. Ie vous commets au soin de nettoyer par tout; & sur tout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les vser. Outre cela, ie vous constituë, pendant le soupé, au gouuernement des bouteilles; & s'il s'en écarte quelqu'une, & qu'il se casse quelque chose, ie m'en prendray à vous, & le rabatray sur vos gages.

MAISTRE JACQUES.

Chastiment politique.

HARPAGON.

Allez. Vous, Brindauoine, & vous, La Merluche, ie

vous établis dans la charge de rincer les verres, & de donner à boire; mais seulement lors que l'on aura soif, & non pas selon la coûtume de certains impertinens de Laquais qui viennent prouoquer les gens, & les faire auiser de boire, lors qu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, & vous reffouuez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAISTRE IACQUES.

Oüy; le vin pur monte à la teste.

LA MERLVCHE.

Quitterons-nous nos fiquenilles, Monsieur ?

HARPAGON.

Oüy, quand vous verrez venir les Personnes; & gardez-bien de gaster vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous sçavez bien, Monsieur, qu'un des deuant de mon pourpoint est couuert d'une grande tache de l'huile de la Lampe.

LA MERLVCHE.

Et moy, Monsieur, que j'ay mon haut-de-chauffes tout troué par derriere, & qu'on me voit, reuerence parler...

HARPAGON.

Paix. Rangez cela adroitement du costé de la muraille, & presentez toujours le deuant au monde. *Harpagon met son chapeau au deuant de son pourpoint, pour montrer à Brindavoine comment il doit faire pour cacher la tache d'huile.* Et vous, tenez toujours vostre chapeau ainsi, lors que vous servirez.

Pour vous, ma Fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, & prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun degast. Cela sied bien aux Filles. Mais cependant preparez-vous à bien recevoir ma Maîtresse qui vous doit venir visiter, & vous mener avec elle à la Foire. Entendez-vous ce que ie vous dis ?

ELISE.

Oüy, mon Pere.

HARPAGON.

Et vous, mon Fils le Damoiseau, à qui i'ay la bonté de pardonner l'histoire de tantost, ne vous allez pas auser non plus de luy faire mauuais visage.

CLEANTE.

Moy, mon Pere, mauuais visage ; & par quelle raison ?

HARPAGON.

Mon Dieu, nous sçauons le train des Enfans dont les Peres se remariënt, & de quel œil ils ont coûtume de regarder ce qu'on appelle Belle-Mere. Mais si vous souhaitiez que ie perde le souuenir de vostre derniere fredeine, ie vous recommande, sur tout, de regaler d'un bon visage cette Personne-là, & de luy faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous fera possible.

CLEANTE.

A vous dire le vray, mon Pere, ie ne puis pas vous promettre d'estre bien aise qu'elle deuienne ma Belle-Mere. Je mentirois, si ie vous le disois : mais pour ce qui est de la bien recevoir, & de luy faire bon visage, ie vous promets de vous obeir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLEANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez fagement. Valere, aide-moy à cecy. Ho-ça, Maistre Iacques, approchez-vous, ie vous ay gardé pour le dernier.

MAISTRE IACQUES.

Est-ce à vostre Cocher, Monsieur, ou bien à vostre Cuifinier, que vous voulez parler; car ie suis l'un & l'autre ?

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

MAISTRE IACQUES.

Mais à qui des deux le premier ?

HARPAGON.

Au Cuifinier.

MAISTRE IACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaist.

Il este sa Casaque de Cocher, & paroist vestu en Cuifinier.

HARPAGON.

Quelle diantre de ceremonie est-ce là ?

MAISTRE IACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me suis engagé, Maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAISTRE JACQUES.

Grande merueille!

HARPAGON.

Dy-moy vn peu, nous feras-tu bonne chere?

MAISTRE JACQUES.

Oüy, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'ayent autre chose à dire, de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent. Toujours parler d'argent. Voila leur épée de cheuet, de l'argent.

VALERE.

Je n'ay iamais veu de réponse plus impertinente que celle-là. Voila vne belle merueille, que de faire bonne chere avec bien de l'argent. C'est vne chose la plus aisée du monde, & il n'y a si pauvre esprit qui n'en fist bien autant : mais pour agir en habile Homme, il faut parler de faire bonne chere avec peu d'argent.

MAISTRE JACQUES.

Bonne chere avec peu d'argent!

VALERE.

Oüy.

MAISTRE IACQUES.

Par ma foy, Monsieur l'Intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, & de prendre mon office de Cuisinier : aussi-bien vous mellez-vous ceans d'estre le Façoton.

HARPAGON.

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

MAISTRE IACQUES.

Voila Monsieur vostre Intendant, qui vous fera bonne chere pour peu d'argent.

HARPAGON.

Haye. Je veux que tu me répondes.

MAISTRE IACQUES.

Combien serez-vous de gens à table ?

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALERE.

Cela s'entend.

MAISTRE IACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages, & cinq assiettes. Potages... Entrées...

HARPAGON.

Que diable, voila pour traiter toute vne Ville entiere.

MAISTRE IACQUES.

Rost...

HARPAGON *en lui mettant la main sur la bouche.*

Ah traître, tu manges tout mon bien.

MAISTRE IACQUES.

Entremets...

HARPAGON.

Encor ?

VALERE.

Est-ce que vous avez enuie de faire creuer tout le monde ? & Monsieur a-t-il inuité des gens pour les affaîner à force de mangeaille ? Allez-vous-en lire vn peu les preceptes de la fanté, & demander aux Medecins s'il n'y a rien de plus préjudiciable à l'Homme, que de manger avec excés.

HARPAGON.

Il a raison.

VALERE.

Apprenez, Maistre Iacques, vous, & vos pareils, que c'est vn coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes ; que pour se bien montrer amy de ceux que l'on inuite, il faut que la frugalité regne dans les repas qu'on donne ; & que suiuant le dire d'un Ancien, *Il faut manger pour viure, & non pas viure pour manger.*

HARPAGON.

Ah que cela est bien dit ! Approche, que ie t'embrasse pour ce mot. Voila la plus belle Sentence que i'aye entendu de ma vie. *Il faut viure pour manger, & non pas manger pour vi...* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

VALERE.

Qu'il faut manger pour viure, & non pas viure pour manger.

HARPAGON.

Oüy. Entens-tu ? Qui est le grand Homme qui a dit cela ?

VALERE.

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON.

Souviens-toy de m'écrire ces mots. Je les veux faire grauer en lettres d'or sur la cheminée de ma Salle.

VALERE.

Je n'y manqueray pas. Et pour vostre soupé, vous n'avez qu'à me laisser faire. Je regleray tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

MAISTRE IACQUES.

Tant mieux, i'en auray moins de peine.

HARPAGON.

Il faudra de ces choses, dont on ne mange gueres, & qui rassassent d'abord ; quelque bon Haricot bien gras, avec quelque Paté-en-pot bien garny de marons.

VALERE.

Reposez-vous sur moy.

HARPAGON.

Maintenant, Maître Jacques, il faut nettoyer mon Carosse.

MAISTRE IACQUES.

Attendez. Cecy s'adresse au Cocher. *Il remet sa Casaque.*
Vous dites...

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon Carosse, & tenir mes Che-
uaux tous prefts pour conduire à la Foire...

MAISTRE IACQUES.

Vos Cheuaux, Monsieur ? Ma foy, ils ne font point
du tout en estat de marcher : Je ne vous diray point
qu'ils font sur la litiere, les pauvres bestes n'en ont
point, & ce seroit fort mal parler : mais vous leur faites
obseruer des jeufnes si austeres, que ce ne font plus rien
que des idées ou des fantômes ; des façons de Cheuaux.

HARPAGON.

Les voila bien malades, ils ne font rien.

MAISTRE IACQUES.

Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut
rien manger ? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres
animaux, de trauailler beaucoup, de manger de mesme.
Cela me fend le cœur, de les voir ainsi extenuiez : car
enfin i'ay vne tendresse pour mes Cheuaux, qu'il me
semble que c'est moy-mesme, quand ie les voy pâtir ; ie
m'oste tous les jours pour eux les choses de la bouche ;
& c'est estre, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de
n'auoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le trauail ne fera pas grand, d'aller jusqu'à la Foire.

MAISTRE IACQUES.

Non, Monsieur, ie n'ay pas le courage de les mener, & ie ferois conscience de leur donner des coups de fouët en l'estat où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînaissent vn Carosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mesmes?

VALERE.

Monsieur, i'obligeray le voisin le Picard, à se charger de les conduire : aussi bien nous fera-t-il icy besoin pour apprester le soupé.

MAISTRE IACQUES.

Soit. L'aime mieux encor qu'ils meurent sous la main d'un autre, que sous la mienne.

VALERE.

Maistre Jacques fait bien le raisonnable.

MAISTRE IACQUES.

Monsieur l'Intendant fait bien le necessaire.

HARPAGON.

Paix.

MAISTRE IACQUES.

Monsieur, ie ne scaurois souffrir les flatteurs; & ie voy que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpetuels sur le pain & le vin, le bois, le sel, & la chandelle, ne font rien que pour vous gratter, & vous faire sa cour. L'enrage de cela, & ie suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous : car enfin ie me sens pour vous de la tendresse en dépit que i'en aye; & apres mes Cheaux, vous estes la Personne que i'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je sçavoir de vous, Maistre Iacques, ce que l'on dit de moy?

MAISTRE IACQUES.

Oüy, Monsieur, si i'estois assuré que cela ne vous fâchast point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

MAISTRE IACQUES.

Pardonnez-moy; ie sçay fort bien que ie vous mettrois en colere.

HARPAGON.

Point du tout; au contraire, c'est me faire plaisir, & ie suis bien aise d'apprendre comme on parle de moy.

MAISTRE IACQUES.

Monsieur, puis que vous le voulez, ie vous diray franchement qu'on se moque par tout de vous; qu'on nous jette de tous costez cent brocards à vostre sujet; & que l'on n'est point plus rauy, que de vous tenir au cul & aux chausses, & de faire sans cesse des contes de vostre lezine. L'un dit que vous faites imprimer des Almanacs particuliers, où vous faites doubler les Quatre-Tems, & les Vigiles, afin de profiter des jeufnes, où vous obligez vostre monde. L'autre, que vous auez toujours vne querelle toute preste à faire à vos Valets dans le temps des Estrennes, ou de leur sortie d'auec vous, pour vous trouuer vne raison de ne leur donner rien. Celuy-là conte qu'une fois vous fistes assigner le

Chat d'un de vos Voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de Mouton. Celui-cy, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos Chevaux; & que votre Cocher, qui estoit celui d'avant moy, vous donna dans l'obscurité ie ne sçay combien de coups de baston dont vous ne voulustes rien dire. Enfin voulez-vous que ie vous dise, on ne sçauroit aller nulle-part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pieces. Vous estes la fable & la risée de tout le monde, & iamaïs on ne parle de vous, que sous les noms d'auare, de ladre, de vilain, & de fesse-mathieu.

HARPAGON *en le batant.*

Vous estes un sot, un maraut, un coquin, & un impudent.

MAISTRE IACQUES.

Hé bien, ne l'auois-je pas deuiné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous l'auois bien dit que ie vous fâcherois de vous dire la verité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

SCENE II.

Maître Jacques, Valere.

VALERE.

A ce que ie puis voir, Maître Jacques, on paye mal votre franchise.

MAISTRE IACQUES.

Morbleu, Monsieur le nouveau venu, qui faites l'Homme d'importance, ce n'est pas vostre affaire. Riez de vos coups de baston quand on vous en donnera, & ne venez point rire des miens.

VALERE.

Ah, Monsieur Maistre Iacques, ne vous fâchez pas, ie vous prie.

MAISTRE IACQUES.

Il file doux. Je veux faire le braue, & s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. Sçauz-vous bien, Monsieur le rieur, que ie ne ris pas, moy ; & que si vous m'échaufez la teste, ie vous feray rire d'une autre sorte ?

Maistre Iacques pousse Valere jusques au bout du Theatre, en le menaçant.

VALERE.

Eh doucement.

MAISTRE IACQUES.

Comment, doucement ? Il ne me plaist pas, moy.

VALERE.

De grace.

MAISTRE IACQUES.

Vous estes vn impertinent.

VALERE.

Monsieur Maistre Iacques.

MAISTRE IACQUES.

Il n'y a point de Monsieur Maistre Iacques pour vn

double. Si ie prens vn baston, ie vous roffèray d'importance.

VALERE.

Comment, vn baston ?

Valere le fait reculer autant qu'il l'a fait.

MAISTRE IACQUES.

Eh ie ne parle pas de cela.

VALERE.

Sçavez-vous bien, Monsieur le fat, que ie suis Homme à vous roffèr vous-mesme ?

MAISTRE IACQUES.

Ie n'en doute pas.

VALERE.

Que vous n'estes, pour tout potage, qu'un faquin de Cuifinier ?

MAISTRE IACQUES.

Ie le sçay bien.

VALERE.

Et que vous ne me connoissez pas encore ?

MAISTRE IACQUES.

Pardonnez-moy.

VALERE.

Vous me roffèrez, dites-vous ?

MAISTRE IACQUES.

Ie le disois en raillant.

VALERE.

Et moy, ie ne prens point de gouft à vostre raillerie.

Il luy donne des coups de baston. Apprenez que vous estes vn mauuais railleur.

MAISTRE IACQUES.

Peste soit la sincerité, c'est vn mauuais mestier. De-formais i'y renonce, & ie ne veux plus dire vray. Passe encor pour mon Maistre, il a quelque droict de me battre : mais pour ce Monsieur l'Intendant, ie m'en vangeray si ie puis.

SCENE III.

Frosine, Mariane, Maistre Iacques.

FROSINE.

Sçauiez-vous, Maistre Iacques, si vostre Maistre est au logis?

MAISTRE IACQUES.

Oùy vrayment il y est, ie ne le sçay que trop.

FROSINE.

Dites-luy, ie vous prie, que nous sommes icy.

SCENE IV.

Mariane, Frosine.

MARIANE.

Ah! que ie suis, Frosine, dans vn étrange état!
& s'il faut dire ce que ie sens, que i'apprehende cette veuë!

FROSINE.

Mais pourquoy, & quelle est vostre inquietude ?

MARIANE.

Helas ! me le demandez-vous ? & ne vous figurez-vous point les alarmes d'une Personne toute prestée à voir le suplice où l'on veut l'attacher ?

FROSINE.

Je voy bien que pour mourir agreablement, Harpagon n'est pas le suplice que vous voudriez embrasser ; & ie connois à vostre mine, que le jeune Blondin dont vous m'avez parlé, vous reuient vn peu dans l'esprit.

MARIANE.

Oüy, c'est vne chose, Frosine, dont ie ne veux pas me defendre ; & les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous, ont fait, ie vous l'auouë, quelque effet dans mon ame.

FROSINE.

Mais avez-vous sçeu quel il est ?

MARIANE.

Non, ie ne sçay point quel il est ; mais ie sçay qu'il est fait d'un air à se faire aimer ; Que si l'on pouuoit mettre les choses à mon choix, ie le prendrois plutost qu'un autre ; & qu'il ne contribuë pas peu à me faire trouuer vn tourment effroyable, dans l'Epous qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu, tous ces Blondins sont agreables, & de-

bitent fort bien leur fait ; mais la plupart sont gueux comme des Rats ; & il vaut mieux pour vous, de prendre vn vieux Mary, qui vous donne beaucoup de bien. Je vous auouë que les sens ne trouuent pas si bien leur conte du costé que ie dis, & qu'il y a quelques petits dégoufts à effuyer avec vn tel Epous ; mais cela n'est pas pour durer ; & sa mort, croyez-moy, vous mettra bientoft en estat d'en prendre vn plus aimable, qui reparera toutes choses.

MARIANE.

Mon Dieu, Frosine, c'est vne étrange affaire, lors que pour estre heureuse, il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un, & la mort ne fuit pas tous les projets que nous faisons.

FROSINE.

Vous moquez-vous ? vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientoft ; & ce doit estre là vn des articles du Contract. Il seroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois ! Le voicy en propre personne.

MARIANE.

Ah Frosine, quelle figure !

SCENE V.

Harpagon, Frosine, Mariane.

HARPAGON.

Ne vous offenez pas, ma Belle, si ie viens à vous avec des lunettes. Je sçay que vos appas frappent assez

les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, & qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les appercevoir : mais enfin c'est avec des lunettes qu'on observe les Astres, & ie maintiens & garantis que vous estes vn Astre, mais vn Astre, le plus bel Astre qui soit dans le País des Astres. Frofine, elle ne répond mot, & ne témoigne, ce me semble, aucune joye de me voir.

FROSINE.

C'est qu'elle est encor toute surprise; & puis les Filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

HARPAGON.

Tu as raison. Voila, belle mignonne, ma Fille, qui vient vous saluer.

SCENE VI.

Elise, Harpagon, Mariane, Frofine.

MARIANE.

Ie m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

ELISE.

Vous avez fait, Madame, ce que ie devois faire, & c'estoit à moy de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle est grande; mais mauuaise herbe croist toujours.

MARIANE *bas à Frofine.*

O l'Homme déplaisant!

HARPAGON.

Que dit la Belle ?

FROSINE.

Qu'elle vous trouue admirable.

HARPAGON.

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE *à part.*

Quel animal !

HARPAGON.

Je vous suis trop obligé de ces sentimens.

MARIANE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

HARPAGON.

Voicy mon Fils aussi, qui vous vient faire la reuerence.

MARIANE *à part à Frosine.*

Ah ! Frosine, quelle rencontre ! c'est justement celui dont ie t'ay parlé.

FROSINE *à Mariane.*

L'avanture est merueilleuse.

HARPAGON.

Je voy que vous vous étonnez de me voir de si grands Enfans ; mais ie feray bientôt défaire & de l'un, & de l'autre.

SCENE VII.

*Cleante, Harpagon, Elise, Mariane,
Frofine.*

CLEANTE.

Madame, à vous dire le vray, c'est icy vne auanture où sans doute ie ne m'attendois pas; & mon Pere ne m'a pas peu surpris, lors qu'il m'a dit tantost le dessein qu'il auoit formé.

MARIANE.

Ie puis dire la mesme chose. C'est vne rencontre impréueüe qui m'a surpris autant que vous; & ie n'estois point preparée à vne pareille auanture.

CLEANTE.

Il est vray que mon Pere, Madame, ne peut pas faire vn plus beau choix, & que ce m'est vne sensible joye, que l'honneur de vous voir : Mais avec tout cela, ie ne vous assureray point que ie me rejoüis du dessein où vous pourriez estre de deuenir ma Belle-Mere. Le compliment, ie vous l'auouë, est trop difficile pour moy; & c'est vn titre, s'il vous plaist, que ie ne vous souhaite point. Ce discours paroistra brutal aux yeux de quelques-vns; mais ie suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra. Que c'est vn mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que ie dois auoir de la repugnance; que vous n'ignorez pas, sçachant ce que ie suis, comme il choque mes interests; & que vous voulez bien enfin que ie vous dise, avec la per-

mission de mon Pere, que si les choses dépendoient de moy, cet hymen ne se feroit point.

HARPAGON.

Voila vn compliment bien impertinent. Quelle belle confession à luy faire !

MARIANE.

Et moy, pour vous répondre, i'ay à vous dire que les choses sont fort égales ; & que si vous auriez de la repugnance à me voir vostre Belle-Mere, ie n'en aurois pas moins sans doute à vous voir mon Beau-Fils. Ne croyez pas, ie vous prie, que ce soit moy qui cherche à vous donner cette inquietude. Je serois fort fâchée de vous causer du déplaisir ; & si ie ne m'y vois forcée par vne Puissance absoluë, ie vous donne ma parole, que ie ne consentiray point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raison. A sot compliment, il faut vne réponse de mesme. Je vous demande pardon, ma Belle, de l'impertinence de mon Fils. C'est vn jeune sot, qui ne sçait pas encore la consequence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée ; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses veritables sentimens. L'aime de luy vn aueu de la forte ; & s'il auoit parlé d'autre façon, ie l'en estimerois bien moins.

HARPAGON.

C'est beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainsi ex-

cufer ses fautes. Le temps le rendra plus fage, & vous verrez qu'il changera de sentimens.

CLEANTE.

Non, mon Pere, ie ne fuis point capable d'en changer; & ie prie inflamment Madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extrauagance! il continuë encor plus fort.

CLEANTE.

Voulez-vous que ie trahiffe mon cœur?

HARPAGON.

Encor! Auez-vous enuie de changer de difcours?

CLEANTE.

Hé bien, puis que vous voulez que ie parle d'autre façon; fouffrez, Madame, que ie me mette icy à la place de mon Pere; & que ie vous auouë, que ie n'ay rien veu dans le monde de fi charmant que vous; que ie ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire; & que le titre de vofre Epous eft vne gloire, vne felicité, que ie prefererois aux destinées des plus grands Princes de la Terre. Oüy, Madame, le bonheur de vous poffeder eft à mes regards la plus belle de toutes les fortunes; c'eft où i'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que ie ne fois capable de faire pour vne conquête fi precieufe; & les obtacles les plus puiffans...

HARPAGON.

Doucement, mon Fils, s'il vous plaift.

CLEANTE.

C'est vn compliment que ie fais pour vous à Madame.

HARPAGON.

Mon Dieu, i'ay vne langue pour m'expliquer moy-mesme, & ie n'ay pas besoin d'un Procureur comme vous. Allons, donnez des sieges.

FROSINE.

Non, il vaut mieux que de ce pas nous allions à la Foire, afin d'en reuenir plutost, & d'auoir tout le temps en suite de vous entretenir.

HARPAGON.

Qu'on mette donc les Cheuaux au Carosse. Je vous prie de m'excuser, ma Belle, si ie n'ay pas songé à vous donner vn peu de colation auant que de partir.

CLEANTE.

I'y ay pourueu, mon Pere, & i'ay fait apporter icy quelques bassins d'Oranges de la Chine, de Citrons doux, & de Confitures, que i'ay enuoyé querir de vostre part.

HARPAGON *bas à Valere.*

Valere !

VALERE *à Harpagon.*

Il a perdu le sens.

CLEANTE.

Est-ce que vous trouuez, mon Pere, que ce ne soit pas assez ? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il luy plaist.

MARIANE.

C'est vne chose qui n'estoit pas necessaire.

CLEANTE.

Avez-vous iamais veu, Madame, vn Diamant plus vif que celui que vous voyez que mon Pere a au doigt?

MARIANE.

Il est vray qu'il brille beaucoup.

CLEANTE. *Il l'oste du doigt de son Pere, & le donne à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de pres.

MARIANE.

Il est fort beau, sans doute, & jette quantité de feux.

CLEANTE. *Il se met au deuant de Mariane, qui le veut rendre.*

Nenny, Madame, il est en de trop belles mains. C'est vn present que mon Pere vous a fait.

HARPAGON.

Moy?

CLEANTE.

N'est-il pas vray, mon Pere, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON *à part à son Fils.*

Comment?

CLEANTE.

Belle demande. Il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point...

CLEANTE.

Vous moquez-vous ? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON *à part.*

l'enrage !

MARIANE.

Ce feroit...

CLEANTE *en empêchant toujours Mariane de rendre la Bague.*

Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE.

De grace...

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON *à part.*

Peste soit...

CLEANTE.

Le voila qui se scandalise de vostre refus.

HARPAGON *bas à son Fils.*

Ah, traître !

CLEANTE.

Vous voyez qu'il se desespere.

HARPAGON *bas à son Fils, en le menaçant.*

Bourreau que tu es !

CLEANTE.

Mon Pere, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que ie puis pour l'obliger à la garder, mais elle est obstinée.

HARPAGON *bas à son Fils, avec emportement.*

Pendart !

CLEANTE.

Vous estes cause, Madame, que mon Pere me querelle.

HARPAGON *bas à son Fils, avec les memes grimaces.*

Le coquin !

CLEANTE.

Vous le ferez tomber malade. De grace, Madame, ne resistez point dauantage.

FROSINE.

Mon Dieu, que de façons ! Gardez la Bague, puis que Monsieur le veut.

MARIANE.

Pour ne vous point mettre en colere, ie la garde maintenant ; & ie prendray vn autre temps pour vous la rendre.

SCENE VIII.

*Harpagon, Mariane, Frosine, Cleante,
Brindauoine, Elise.*

BRINDA VOINE.

Monsieur, il y a là vn Homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Dy-luy que ie suis empesché, & qu'il reuienne vne autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON.

Je vous demande pardon. Je reviens tout à l'heure.

SCÈNE IX.

*Harpagon, Mariane, Cleante, Elise,
Frofine, La Merluche.*

LA MERLUCHE.

Il vient en courant, & fait tomber Harpagon.

Monsieur...

HARPAGON.

Ah, je suis mort !

CLEANTE.

Qu'est-ce, mon Père ? vous êtes-vous fait mal ?

HARPAGON.

Le traître assurément a reçu de l'argent de mes
Débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALÈRE.

Cela ne fera rien.

LA MERLUCHE.

Monsieur, je vous demande pardon, je croyois bien
faire d'acourir vite.

HARPAGON.

Que viens-tu faire icy, Bourreau ?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux Cheuaux sont déferrez.

HARPAGON.

Qu'on les meine promptement chez le Marefchal.

CLEANTE.

En attendant qu'ils soient ferrez, ie vais faire pour vous, mon Pere, les honneurs de vofre Logis, & conduire Madame dans le Iardin, où ie feray porter la colation.

HARPAGON.

Valere, aye vn peu l'œil à tout cela ; & pren foin, ie te prie, de m'en fauuer le plus que tu pourras, pour le renuoyer au Marchand.

VALERE.

C'est affez.

HARPAGON.

O Fils impertinent, as-tu enuie de me ruiner !

Fin du Troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Cleante, Mariane, Elise, Frosine.

CLEANTE.



ENTRONS icy, nous serons beaucoup mieux.
Il n'y a plus autour de nous personne
de suspect, & nous pouons parler libre-
ment.

ELISE.

Oüy, Madame, mon Frere m'a fait confidence de la
passion qu'il a pour vous. Je sçay les chagrins & les
déplaisirs que sont capables de causer de pareilles tra-
uerfes; & c'est, ie vous assure, avec vne tendresse ex-
trême que ie m'interesse à vostre auanture.

MARIANE.

C'est vne douce consolation, que de voir dans ses
interests vne Personne comme vous; & ie vous conjure,
Madame, de me garder toujours cette genereuse amitié,
si capable de m'adoucir les cruautéz de la Fortune.

FROSINE.

Vous estes par ma foy, de malheureuses gens l'un
& l'autre, de ne m'auoir point auant tout cecy, auertie

de vostre affaire ! Je vous aurois sans doute détourné cette inquietude, & n'aurois point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLEANTE.

Que veux-tu ? c'est ma mauuaife destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles resolutions font les vostres ?

MARIANE.

Helas, suis-je en pouuoir de faire des resolutions ! & dans la dépendance où ie me voy, puis-je former que des souhairs ?

CLEANTE.

Point d'autre appuy pour moy dans vostre cœur que de simples souhairs ? point de pitié officieuse ? point de secourable bonté ? point d'affection agissante ?

MARIANE.

Que sçaurois-je vous dire ? Mettez-vous en ma place, & voyez ce que ie puis faire. Auisez, ordonnez vous-mesme ; ie m'en remets à vous ; & ie vous croy trop raisonnable, pour vouloir exiger de moy, que ce qui peut m'estre permis par l'honneur & la bienfiance.

CLEANTE.

Helas, où me reduisez-vous, que de me renuoyer à ce que voudront me permettre les fâcheux sentimens d'un rigoureux honneur, & d'une scrupuleuse bienfiance !

MARIANE.

Mais que voulez-vous que ie fasse ? Quand ie pourrois passer sur quantité d'égards où nostre Sexe est

obligé, i'ay de la confideration pour ma Mere. Elle m'a toujours éluee avec vne tendresse extrême, & ie ne scaurois me refoudre à luy donner du déplaisir. Faites, agissez aupres d'elle. Employez tous vos soins à gagner son esprit; vous pouuez faire & dire tout ce que vous voudrez, ie vous en donne la licence; & s'il ne tient qu'à me declarer en vostre faueur, ie veux bien consentir à luy faire vn aueu moy-mesme, de tout ce que ie sens pour vous.

CLEANTE.

Frofine, ma pauvre Frofine, voudrois-tu nous seruir ?

FROSINE.

Par ma foy, faut-il demander ? ie le voudrois de tout mon cœur. Vous scauez que de mon naturel, ie suis assez humaine. Le Ciel ne m'a point fait l'ame de bronze; & ie n'ay que trop de tendresse à rendre de petits seruices, quand ie voy des gens qui s'entre-aiment en tout bien, & en tout honneur. Que pourrions-nous faire à cecy ?

CLEANTE.

Songe vn peu, ie te prie.

MARIANE.

Ouvre nous des lumieres.

ELISE.

Trouue quelque inuention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

Cecy est assez difficile. Pour vostre Mere, elle n'est

pas tout à fait déraisonnable, & peut-être pourroit-on la gagner, & la refoudre à transporter au Fils le don qu'elle veut faire au Pere. Mais le mal que i'y trouue, c'est que vostre Pere est vostre Pere.

CLEANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conseruera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse; & qu'il ne fera point d'humeur en suite à donner son consentement à vostre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vint de luy-mesme; & tâcher par quelque moyen de le dégouter de vostre Personne.

CLEANTE.

Tu as raison.

FROSINE.

Oüy, i'ay raison, ie le sçay bien. C'est là ce qu'il faudroit; mais le diantre est d'en pouuoir trouuer les moyens. Attendez; si nous auions quelque Femme vn peu sur l'âge, qui fust de mon talent, & joüast assez bien pour contrefaire vne Dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la haste, & d'un bizarre nom de Marquise, ou de Vicomtesse, que nous suposerions de la Basse-Bretagne; i'aurois assez d'adresse pour faire accroire à vostre Pere que ce seroit vne Personne riche, outre ses Maisons, de cent mille escus en argent comptant; qu'elle seroit éperduëment amoureuse de luy, & souhaiteroit de se voir sa Femme, jusqu'à luy donner tout son bien par Contract de mariage; & ie ne doute point qu'il ne prestast l'oreille à la proposition; car enfin, il vous aime fort, ie le sçay : mais il aime vn peu

plus l'argent; & quand ébloüy de ce leurre, il auroit vne fois consenty à ce qui vous touche, il importeroit peu en fuite qu'il se defabufast, en venant à vouloir voir clair aux effets de nostre Marquise.

CLEANTE.

Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE.

Laissez-moy faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes Amies, qui sera nostre fait.

CLEANTE.

Sois assurée, Frosine, de ma reconnoissance, si tu viens à bout de la chose : mais, charmante Mariane, commençons, ie vous prie, par gagner vostre Mere; c'est toujours beaucoup faire, que de rompre ce mariage. Faites-y de vostre part, ie vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Seruez-vous de tout le pouuoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez sans reserue les graces éloquantes, les charmes tout puissans que le Ciel a placez dans vos yeux & dans vostre bouche; & n'oubliez rien, s'il vous plaist, de ces tendres paroles, de ces douces prieres, & de ces caresses touchantes à qui ie suis persuadé qu'on ne scauroit rien refuser.

MARIANE.

J'y feray tout ce que ie puis, & n'oubliay aucune chose.

SCENE II.

*Harpagon, Cleante, Mariane, Elise,
Frofine.*

HARPAGON.

Oüais! mon Fils baise la main de sa pretenduë Belle-Mere, & sa pretenduë Belle-Mere ne s'en defend pas fort. Y auroit-il quelque mystere là-deffous?

ELISE.

Voila mon Pere.

HARPAGON.

Le Carosse est tout prest. Vous pouuez partir quand il vous plaira.

CLEANTE.

Puis que vous n'y allez pas, mon Pere, ie m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non, demeurez. Elles iront bien toutes seules; & i'ay besoin de vous.

SCENE III.

Harpagon, Cleante.

HARPAGON.

O ça, interest de Belle-Mere à part, que te semble à toy de cette Personne?

CLEANTE.

Ce qui m'en semble?

HARPAGON.

Oüy, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit?

CLEANTE.

La, La.

HARPAGON.

Mais encor?

CLEANTE.

A vous en parler franchement, ie ne l'ay pas trouuée icy ce que ie l'auois creuë. Son air est de franche Coquette; sa taille est assez gauche, sa beauté tres-médiocre, & son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon Pere, pour vous en dégouster; car Belle-Mere pour Belle-Mere, i'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu luy disois tantost pourtant...

CLEANTE.

Je luy ay dit quelques douceurs en vostre nom, mais c'estoit pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle?

CLEANTE.

Moy? point du tout.

HARPAGON.

I'en suis fâché; car cela rompt vne pensée qui m'estoit venuë dans l'esprit. I'ay fait, en la voyant icy, reflexion sur mon âge; & i'ay songé qu'on pourra trouuer à redire, de me voir marier à vne si jeune Personne. Cette consideration m'en faisoit quitter le dessein; & comme ie l'ay fait demander, & que ie suis pour elle engagé de parole, ie te l'aurois donnée, sans l'aersion que tu témoignes.

CLEANTE.

A moy?

HARPAGON.

A toy.

CLEANTE.

En mariage?

HARPAGON.

En mariage.

CLEANTE.

Ecoutez, il est vray qu'elle n'est pas fort à mon goust; mais pour vous faire plaisir, mon Pere, ie me refoudray à l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON.

Moi? ie suis plus raisonnable que tu ne penfes. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLEANTE.

Pardonnez-moy; ie me feray cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non, vn mariage ne sçauroit estre heureux, où l'inclination n'est pas.

CLEANTE.

C'est vne chose, mon Pere, qui peut-estre viendra en fuite; & l'on dit que l'amour est souuent vn fruit du mariage.

HARPAGON.

Non, du costé de l'Homme on ne doit point risquer l'affaire, & ce sont des suites fâcheuses, où ie n'ay garde de me commettre. Si tu auois senty quelque inclination pour elle, à la bonne heure, ie te l'aurois fait épouser, au lieu de moy; mais cela n'estant pas, ie suivray mon premier dessein, & ie l'épouseray moy-même.

CLEANTE.

Hé bien, mon Pere, puis que les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous reueler nostre secret. La verité est que ie l'aime, depuis vn jour que ie la vis dans vne promenade; que mon dessein estoit tantost de vous la demander pour Femme; & que rien ne m'a retenu, que la déclaration de vos sentimens, & la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Luy auez-vous rendu visite?

CLEANTE.

Oüy, mon Pere.

HARPAGON.

Beaucoup de fois?

CLEANTE.

Assez, pour le temps qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçu ?

CLEANTE.

Fort bien; mais sans sçavoir qui i'estois; & c'est ce qui a fait tantost la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Luy auez-vous déclaré vostre passion, & le dessein où vous estiez de l'épouser ?

CLEANTE.

Sans doute; & mesme i'en auois fait à sa Meré quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa Fille, vostre proposition ?

CLEANTE.

Oüy, fort ciuilement.

HARPAGON.

Et la Fille correspond-elle fort à vostre amour ?

CLEANTE.

Si i'en dois croire les apparences, ie me persuade, mon Pere, qu'elle a quelque bonté pour moy.

HARPAGON.

Ie suis bien aise d'auoir appris vn tel secret, & voila justement ce que ie demandois. Oh fus, mon Fils, sçaez-vous ce qu'il y a ? c'est qu'il faut songer, s'il

vous plaist, à vous défaire de vostre amour; à cesser toutes vos poursuites auprès d'une Personne que ie pretens pour moy; & à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.

CLEANTE.

Oüy, mon Pere, c'est ainsi que vous me joüez! Hé bien, puis que les choses en sont venuës là, ie vous declare, moy, que ie ne quitteray point la passion que i'ay pour Mariane; qu'il n'y a point d'extremité où ie ne m'abandonne, pour vous disputer sa conquête; & que si vous avez pour vous le consentement d'une Mere, i'auray d'autres secours, peut-estre, qui combattront pour moy.

HARPAGON.

Comment, pendart, tu as l'audace d'aller sur mes brisées?

CLEANTE.

C'est vous qui allez sur les miennes; & ie suis le premier en datte.

HARPAGON.

Ne suis-je pas ton Pere? & ne me dois-tu pas respect?

CLEANTE.

Ce ne sont point icy des choses où les Enfans soient obligez de déferer aux Peres; & l'Amour ne connoist personne.

HARPAGON.

Ie te feray bien me connoistre, avec de bons coups de baston.

CLEANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moy vn baston tout à l'heure.

SCENE IV.

Maistre Jacques, Harpagon, Cleante.

MAISTRE IACQUES.

Eh, eh, eh, Messieurs, qu'est-ce-cy ? à quoy songez-vous ?

CLEANTE.

Je me moque de cela.

MAISTRE IACQUES.

Ah, Monsieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence !

MAISTRE IACQUES.

Ah, Monsieur, de grace.

CLEANTE.

Je n'en démordray point.

MAISTRE IACQUES.

Hé quoy, à vostre Pere ?

HARPAGON.

Laisse-moy faire.

MAISTRE IACQUES.

Hé quoy, à vostre Fils? Encor passe pour moy.

HARPAGON.

Je te veux faire toy-mesme, Maistre Iacques, Iuge de cette affaire, pour montrer comme i'ay raison.

MAISTRE IACQUES.

I'y consens. Eloignez-vous vn peu.

HARPAGON.

L'aime vne Fille, que ie veux épouser; & le pendart a l'insolence de l'aimer avec moy, & d'y pretendre malgré mes ordres.

MAISTRE IACQUES.

Ah! il a tort.

HARPAGON.

N'est-ce pas vne chose épouuantable, qu'un Fils qui veut entrer en concurrence avec son Pere? & ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations?

MAISTRE IACQUES.

Vous avez raison. Laissez-moy luy parler, & demeurez là. *Il vient trouver Cleante à l'autre bout du Theatre.*

CLEANTE.

Hé bien oùy, puis qu'il veut te choisir pour Iuge, ie n'y recule point; il ne m'importe qui ce soit; & ie veux

bien aussi me rapporter à toy, Maître Jacques, de nostre diferend.

MAISTRE JACQUES.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLEANTE.

Je suis épris d'une jeune Personne qui répond à mes vœux, & reçoit tendrement les offres de ma foy ; & mon Pere s'aïse de venir troubler nostre amour, par la demande qu'il en fait faire.

MAISTRE JACQUES.

Il a tort assurément.

CLEANTE.

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier ? Luy sied-il bien d'estre encor amoureux ? & ne deuroit-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens ?

MAISTRE JACQUES.

Vous avez raison, il se moque. Laissez-moy luy dire deux mots. *Il revient à Harpagon.* Hé bien, vostre Fils n'est pas si étrange que vous le dites, & il se met à la raison. Il dit qu'il sçait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la premiere chaleur, & qu'il ne fera point refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourveu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, & luy donner quelque Personne en mariage, dont il ait lieu d'estre content.

HARPAGON.

Ah, dy-luy, Maître Jacques, que moyennant cela,

il pourra esperer toutes choses de moy; & que hors Mariane, ie luy laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

MAISTRE IACQUES.

Laissez-moy faire. *Il va au Filz.* Hé bien, vostre Pere n'est pas si déraisonnable que vous le faites; & il m'a témoigné que ce sont vos emportemens qui l'ont mis en colere; qu'il n'en veut seulement qu'à vostre maniere d'agir, & qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourueu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, & luy rendre les déferences, les respects, & les soumissions qu'un Fils doit à son Pere,

CLEANTE.

Ah, Maistre Jacques, tu luy peux assurer, que s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les Hommes; & que iamais ie ne feray aucune chose que par ses volontez.

MAISTRE IACQUES.

Cela est fait. Il consent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

MAISTRE IACQUES.

Tout est conclu. Il est content de vos promesses.

CLEANTE.

Le Ciel en soit loué!

MAISTRE IACQUES.

Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble : Vous

voilà d'accord maintenant; & vous alliez vous querreller, faute de vous entendre.

CLEANTE.

Mon pauvre Maître Jacques, ie te seray obligé toute ma vie.

MAISTRE IACQUES.

Il n'y a pas dequoy, Monsieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaisir, Maître Jacques, & cela merite vne recompense. Va, ie m'en souuiendray, ie t'assure.

*Il tire son mouchoir de sa poche; ce qui fait croire à Maître Jacques qu'il va
luy donner quelque chose.*

MAISTRE IACQUES.

Ie vous baise les mains.

SCENE V.

Cleante, Harpagon.

CLEANTE.

Ie vous demande pardon, mon Pere, de l'emportement que j'ay fait paroistre.

HARPAGON.

Cela n'est rien.

CLEANTE.

Ie vous assure que j'en ay tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moy, i'ay toutes les joyes du monde de te voir raisonnable.

CLEANTE.

Quelle bonté à vous, d'oublier si viste ma faute !

HARPAGON.

On oublie aisément les fautes des Enfans, lors qu'ils rentrent dans leur deuoir.

CLEANTE.

Quoy, ne garder aucun ressentiment de toutes mes extrauagances ?

HARPAGON.

C'est vne chose où tu m'obliges, par la soumission & le respect où tu te ranges.

CLEANTE.

Ie vous promets, mon Pere, que jusques au tombeau, ie conserueray dans mon cœur le souuenir de vos bontez.

HARPAGON.

Et moy, ie te promets qu'il n'y aura aucune chose, que de moy tu n'obtiennes.

CLEANTE.

Ah ! mon Pere, ie ne vous demande plus rien ; & c'est m'auoir assez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment ?

CLEANTE.

Je dis, mon Pere, que ie suis trop content de vous ;
& que ie trouue toutes choses dans la bonté que vous
auez de m'accorder Mariane?

HARPAGON.

Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane?

CLEANTE.

Vous, mon Pere.

HARPAGON.

Moy?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment? c'est toy qui as promis d'y renoncer.

CLEANTE.

Moy, y renoncer?

HARPAGON.

Oüy.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départy d'y pretendre?

CLEANTE.

Au contraire, i'y suis porté plus que iamais.

HARPAGON.

Quoy, pendart, derechef?

CLEANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laisse-moy faire, traître.

CLEANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te défens de me jamais voir.

CLEANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLEANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon Fils.

CLEANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te déshérite.

CLEANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et je te donne ma malediction.

CLEANTE.

Je n'ay que faire de vos dons.

SCENE VI.

*La Fleche, Cleante.**LA FLECHE sortant du Jardin, avec une Cassette.*

Ah, Monsieur, que ie vous trouue à propos ! Suiuez-moy vite.

CLEANTE.

Qu'y a-t-il ?

LA FLECHE.

Suiuez-moy, vous dy-je, nous sommes bien.

CLEANTE.

Comment ?

LA FLECHE.

Voicy vostre affaire.

CLEANTE.

Quoy ?

LA FLECHE.

J'ay gagné cecy tout le jour.

CLEANTE.

Qu'est-ce que c'est ?

LA FLECHE.

Le trésor de vostre Pere, que j'ay attrapé.

CLEANTE.

Comment as-tu fait ?

LA FLECHE.

Vous sçaurez tout. Sauuons-nous, ie l'entens crier.

SCÈNE VII.

*Harpagon.**Il cris au voleur dès le Jardin, & vient sans chapeau.*

Au voleur, au voleur, à l'affassin, au meurtrier. Justice, juste Ciel. Je suis perdu, ie suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-c'estre? qu'est-il deuenue? où est-il? où se cache-t-il? que feray-je pour le trouuer? où courir? où ne pas courir? n'est-il point là, n'est-il point icy? qui est-ce? arreste. Ren-moy mon argent, coquin... *Il se prend luy-mesme le bras.* Ah, c'est moy. Mon esprit est troublé, & i'ignore où ie suis, qui ie suis, & ce que ie fais. Helas, mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher amy, on m'a priué de toy; & puis que tu m'es enleué, i'ay perdu mon suport, ma consolation, ma joye, tout est finy pour moy, & ie n'ay plus que faire au monde. Sans toy, il m'est impossible de viure. C'en est fait, ie n'en puis plus, ie me meurs, ie suis mort, ie suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh? que dites-vous? ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; & l'on a choisi justement le temps que ie parlois à mon traistre de Fils. Sortons. Je veux aller querir la Justice, & faire donner la Question à toute ma Maison; à Servantes, à Valets, à Fils, à Fille, & à moy aussi. Que de gens assemblez! Je ne jette mes regards sur personne, qui ne me donne des soupçons, & tout me semble voleur. Eh? dequoy est-ce qu'on parle là? de celui qui

m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? est-ce mon voleur qui y est ? De grace, si l'on sçait des nouvelles de mon voleur, ie supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmy vous ? Ils me regardent tous, & se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vifte, des Commissaires, des Archers, des Preuosts, des Iuges, des Gesnes, des Potences, & des Bourreaux. Ie veux faire pendre tout le monde ; & si ie ne retrouue mon argent, ie me pendray moy-mesme apres.

Fin du Quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Harpagon, le Commissaire, son Clerc.

LE COMMISSAIRE.

Laissez-moy faire. Je sçay mon mestier, Dieu mercy. Ce n'est pas d'aujourd'huy que ie me melle de decouvrir des vols ; & ie voudrois auoir autant de sacs de mille francs, que i'ay fait pendre de personnes.

HARPAGON.

Tous les Magistrats sont interessez à prendre cette affaire en main ; & si l'on ne me fait retrouver mon argent, ie demanderai justice de la Iustice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y auoit dans cette Cassette ?

HARPAGON,

Dix mille écus bien contez.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus !

HARPAGON.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol est considerable.

HARPAGON.

Il n'y a point de suplice assez grand pour l'énormité de ce crime; & s'il demeure impuny, les choses les plus sacrées ne sont plus en seureté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles especes estoit cette somme?

HARPAGON.

En bons Louis d'or, & Pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON.

Tout le Monde; & ie veux que vous arrestiez prisonniers la Ville & les Fauxbourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, & tâcher doucement d'attraper quelques preuues, afin de proceder apres par la rigueur, au recouurement des deniers qui vous ont esté pris.

SCENE II.

*Maître Jacques, Harpagon, le Commissaire,
son Clerc.*

MAISTRE IACQUES *au bout du Theatre, en se retournant
du côté dont il sort.*

Je m'en vais reuenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me luy fasse griller les pieds; qu'on me le mette dans l'eau bouillante, & qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON.

Qui? Celui qui m'a dérobé?

MAISTRE IACQUES.

Je parle d'un Cochon de lait que vostre Intendant me vient d'enuoyer, & ie veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.

Il n'est pas question de cela; & voila Monsieur, à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE.

Ne vous épouuantez point. Je suis Homme à ne vous point scandaliser; & les choses iront dans la douceur.

MAISTRE IACQUES.

Monsieur est de vostre Soupé?

LE COMMISSAIRE.

Il faut icy, mon cher Amy, ne rien cacher à vostre Maître.

MAISTRE IACQUES.

Ma foy, Monsieur, ie montreray tout ce que ie sçay faire; & ie vous traitteray du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON.

Ce n'est pas là l'affaire.

MAISTRE IACQUES.

Si ie ne vous fais pas aussi bonne chere que ie voudrois, c'est la faute de Monsieur nostre Intendant, qui m'a rogné les ailles avec les Cizeaux de son œconomie.

HARPAGON.

Traître, il s'agit d'autre chose que de souper; & ie veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAISTRE IACQUES.

On vous a pris de l'argent?

HARPAGON.

Oüy, coquin; & ie m'en vais te pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE.

Mon Dieu ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honneste homme; & que sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez sçavoir. Oüy, mon Amy, si vous nous confessez la chose, il ne vous fera fait aucun mal, & vous serez récompensé comme il faut par vostre Maistre. On luy a pris aujourd'huy son argent, & il n'est pas que vous ne sçachiez quelques nouvelles de cette affaire.

MAISTRE IACQUES *à part.*

Voicy justement ce qu'il me faut pour me vanger de nostre Intendant : depuis qu'il est entré ceans, il est le fauory, on n'écoute que ses conseils; & i'ay aussi sur le cœur les coups de baston de tantost.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE.

Laissez-le faire. Il se prepare à vous contenter; & ie vous ay bien dit qu'il estoit honneste Homme.

MAISTRE IACQUES.

Monsieur, si vous voulez que ie vous dise les choses, ie croy que c'est Monsieur vostre cher Intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valere?

MAISTRE IACQUES.

Oüy.

HARPAGON.

Luy, qui me paroist si fidelle?

MAISTRE IACQUES.

Luy-mesme. Ie croy que c'est luy qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et sur quoy le crois-tu?

MAISTRE IACQUES.

Sur quoy?

HARPAGON.

Oüy.

MAISTRE IACQUES.

Je le croy... Sur ce que ie le croy.

LE COMMISSAIRE.

Mais il est necessaire de dire les indices que vous auez.

HARPAGON.

L'as-tu veu roder autour du lieu, où i'auois mis mon argent?

MAISTRE IACQUES.

Oüy, vrayment. Où estoit-il vostre argent?

HARPAGON.

Dans le Iardin.

MAISTRE IACQUES.

Iustement. Je l'ay veu roder dans le Iardin. Et dans quoy est-ce que cet argent estoit?

HARPAGON.

Dans vne Cassette.

MAISTRE IACQUES.

Voila l'affaire. Je luy ay veu vne Cassette.

HARPAGON.

Et cette Cassette comment est-elle faite? Je verray bien si c'est la mienne.

MAISTRE IACQUES.

Comment elle est faite?

HARPAGON.

Oüy.

MAISTRE IACQUES.

Elle est faite... Elle est faite comme vne Cassette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-la vn peu pour voir.

MAISTRE IACQUES.

C'est vne grande Cassette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée est petite.

MAISTRE IACQUES.

Eh, oüy, elle est petite, si on le veut prendre par là; mais ie l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur est-elle?

MAISTRE IACQUES.

De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE.

Oüy.

MAISTRE IACQUES.

Elle est de couleur... Là d'une certaine couleur...
Ne sçauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON.

Euh?

MAISTRE IACQUES.

N'est-elle pas rouge ?

HARPAGON.

Non, grise.

MAISTRE IACQUES.

Eh, ouï, gris-rouge ; c'est ce que ie voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute. C'est elle assurément. Ecrivez, Monsieur, écrivez sa déposition. Ciel ! à qui désormais se fier ! Il ne faut plus jurer de rien ; & ie crois apres cela que ie suis Homme à me voler moy-mesme.

MAISTRE IACQUES.

Monsieur, le voicy qui revient. Ne luy allez pas dire, au moins, que c'est moy qui vous ay découuert cela.

SCENE III.

*Valere, Harpagon, le Commissaire,
son Clerc, Maître Jacques.*

HARPAGON.

Approche. Vien confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible, qui iamais ait esté commis.

VALERE.

Que voulez-vous, Monsieur ?

HARPAGON.

Comment, traître, tu ne rougis pas de ton crime?

VALERE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime ie veux parler, infame, comme si tu ne sçauois pas ce que ie veux dire. C'est en vain que tu pretendrois de le déguiser. L'affaire est découuerte, & l'on vient de m'apprendre tout. Comment abuser ainsi de ma bonté, & s'introduire exprés chez moy pour me trahir? pour me joüer vn tour de cette nature?

VALERE.

Monsieur, puis qu'on vous a découuert tout, ie ne veux point chercher de détours, & vous nier la chose.

MAISTRE IACQUES.

Oh, oh. Aurois-je deuiné sans y penser?

VALERE.

C'estoit mon dessein de vous en parler, & ie voulois attendre pour cela des conjonctures fauorables; mais puis qu'il est ainsi, ie vous conjure de ne vous point fascher, & de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON.

Et quelles belles raisons peux-tu me donner, Voleur infâme?

VALERE.

Ah! Monsieur, ie n'ay pas merité ces noms. Il est

vray que j'ay commis vne offense enuers vous ; mais apres tout ma faute est pardonnaable.

HARPAGON.

Comment pardonnaable ? Vn guet-à-pend ? Vn assassinat de la sorte ?

VALERE.

De grace, ne vous mettez point en colere. Quand vous m'aurez oüy, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'est pas si grand que ie le fais ! Quoy mon sang, mes entrailles, pendart ?

VALERE.

Vostre sang, Monsieur, n'est pas tombé dans de mauuaises mains. Je suis d'une condition à ne luy point faire de tort, & il n'y a rien en tout cecy que ie ne puisse bien reparer.

HARPAGON.

C'est bien mon intention ; & que tu me restituës ce que tu m'as rauy.

VALERE.

Vostre honneur, Monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON.

Il n'est pas question d'honneur là dedans. Mais, dy-moy, qui t'a porté à cette action ?

VALERE.

Hélas ! me le demandez-vous ?

HARPAGON.

Oüy, vrayment, ie te le demande.

VALERE.

Vn Dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire : l'Amour.

HARPAGON.

L'Amour ?

VALERE.

Oüy.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foy ! l'amour de mes Louis d'or.

VALERE.

Non, Monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloüy, & ie proteste de ne pretendre rien à tous vos biens, pourueu que vous me laissiez celui que j'ay.

HARPAGON.

Non feray, de par tous les Diabes, ie ne te le laisseray pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

VALERE.

Appellez-vous cela vn vol ?

HARPAGON.

Si ie l'appelle vn vol ? Vn tresor comme celui-là.

VALERE.

C'est vn tresor, il est vray, & le plus precieux que

vous ayez sans doute; mais ce ne fera pas le perdre, que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes; & pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en feray rien. Qu'est-ce à dire cela ?

VALERE.

Nous nous sommes promis vne foy mutuelle, & auons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le Serment est admirable, & la Promesse plaifante.

VALERE.

Oùy, nous nous sommes engagez d'estre l'un à l'autre à iamais.

HARPAGON.

Je vous en empescheraý bien, ie vous assure.

VALERE.

Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON.

C'est estre bien endiablé apres mon argent.

VALERE.

Je vous ay déjà dit, Monsieur, que ce n'estoit point l'intérêt qui m'auoit poussé à faire ce que j'ay fait. Mon cœur n'a point agy par les ressorts que vous pensez, & vn motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'est par charité Chrestienne qu'il veut auoir mon bien; mais i'y donneray bon ordre; & la Iustice, pendart effronté, me va faire raison de tout.

VALERE.

Vous en vferez comme vous voudrez, & me voila prest à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mais ie vous prie de croire, au moins, que s'il y a du mal, ce n'est que moy qu'il en faut accuser, & que vostre Fille en tout cecy n'est aucunement coupable.

HARPAGON.

Ie le croy bien, vraiment; Il seroit fort étrange que ma Fille eust trempé dans ce crime. Mais ie veux r'auoir mon affaire, & que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enleuée.

VALERE.

Moy? Ie ne l'ay point enleuée, & elle est encore chez vous.

HARPAGON.

O ma chere Cassette! Elle n'est point sortie de ma Maison?

VALERE.

Non, Monsieur.

HARPAGON.

Hé, dy-moy donc vn peu; Tu n'y as point touché?

VALERE.

Moy, y toucher? Ah! vous luy faites tort, aussi bien

qu'à moy; & c'est d'une ardeur toute pure & respectueuse, que j'ay brûlé pour elle.

HARPAGON.

Brûlé pour ma Cassette!

VALERE.

J'aimerois mieux mourir que de luy auoir fait paroistre aucune pensée offensante. Elle est trop sage & trop honneste pour cela.

HARPAGON.

Ma Cassette trop honneste!

VALERE.

Tous mes desirs se sont bornez à jouir de sa veüe; & rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON.

Les beaux yeux de ma Cassette! Il parle d'elle, comme vn Amant d'une Maistresse.

VALERE.

Dame Claude, Monsieur, sçait la verité de cette auanture, & elle vous peut rendre témoignage...

HARPAGON.

Quoy, ma Seruante est complice de l'affaire?

VALERE.

Oüy, Monsieur, elle a esté témoin de nostre engagement; & c'est apres auoir connu l'honnesteté de ma

flâme, qu'elle m'a aidé à persuader vostre Fille de me donner sa foy, & recevoir la mienne.

HARPAGON.

Eh ? Est-ce que la peur de la Justice le fait extrau-
guer ? Que nous brouilles-tu icy de ma Fille ?

VALERE.

Je dis, Monsieur, que i'ay eu toutes les peines du
monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon
amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui ?

VALERE.

De vostre Fille ; & c'est seulement depuis hier qu'elle
a pû se refoudre à nous signer mutuellement vne Pro-
messe de Mariage.

HARPAGON.

Ma Fille t'a signé vne Promesse de Mariage !

VALERE.

Oùy, Monsieur ; comme de ma part ie luy en ay signé
vne.

HARPAGON.

O Ciel ! autre disgrâce !

MAISTRE JACQUES.

Ecriuez, Monsieur, écriuez.

HARPAGON.

Rengregement de mal ! Surcroist de desespoir ! Allons,

Monfieur, faites le deû de voftre charge, & drefsez-luy-moy fon Procez, comme larron, & comme fuborneur.

VALERE.

Ce font des noms qui ne me font point deûs; & quand on fçaura qui ie fuis...

SCENE IV.

*Elife, Mariane, Frofine, Harpagon, Valere,
Maiftre Jacques,
le Commiffaire, fon Clerc.*

HARPAGON.

Ah ! Fille fcclerate ! Fille indigne d'un Pere comme moy ! C'est ainfi que tu pratiques les Leçons que ie t'ay données ! Tu te laiffes prendre d'amour pour un Voleur infame, & tu luy engages ta foy fans mon confentement ? Mais vous ferez trompez l'un & l'autre. Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite ; & une bonne Potence me fera raifon de ton audace.

VALERE.

Ce ne fera point voftre paffion qui jugera l'affaire ; & l'on m'écouterà, au moins, auant que de me condamner.

HARPAGON.

Ie me fuis abusé de dire une Potence ; & tu feras roué tout vif.

ELISE à genoux devant son Pere.

Ah ! mon Pere, prenez des sentimens vn peu plus humains, ie vous prie, & n'allez point pousser les choses dans les dernieres violences du pouuoir paternel : Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouuemens de votre passion, & donnez-vous le temps de confiderer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offencez : Il est tout autre que vos yeux ne le jugent ; & vous trouuerez moins étrange que ie me sois donnée à luy, lors que vous sçaurez que sans luy vous ne m'auriez plus il y a longtems. Oüy, mon Pere, c'est celui qui me sauua de ce grand peril que vous sçavez que ie courus dans l'eau, & à qui vous devez la vie de cette mesme Fille, dont...

HARPAGON.

Tout cela n'est rien ; & il valoit bien mieux pour moy, qu'il te laissât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ELISE.

Mon Pere, ie vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON.

Non, non, ie ne veux rien entendre ; & il faut que la Iustice fasse son deuoir.

MAISTRE IACQUES.

Tu me payeras mes coups de baston.

FROSINE.

Voicy vn étrange embarras.

SCENE V.

*Anselme, Harpagon, Elise,
Mariane, Frofine, Valere, Maître Jacques,
le Commissaire, son Clerc.*

ANSELME.

Qu'est-ce, Seigneur Harpagon, ie vous voy tout ému ?

HARPAGON.

Ah ! Seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les Hommes ; & voicy bien du trouble & du desordre au Contract que vous venez faire ! On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur ; & voila vn traistre, vn scelerat, qui a violé tous les droicts les plus saints ; qui s'est coulé chez moy sous le titre de Domestique, pour me dérober mon argent, & pour me suborner ma Fille.

VALERE.

Qui songe à vostre argent, dont vous me faites vn galimathias ?

HARPAGON.

Oüy, ils se sont donnez l'un & l'autre vne Promesse de Mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anselme ; & c'est vous qui devez vous rendre partie contre luy, & faire toutes les poursuites de la Iustice, pour vous vanger de son insolence.

ANSELME.

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, & de rien prétendre à vn cœur qui se feroit donné; mais pour vos intérêts, ie suis prest à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON.

Voila Monsieur, qui est vn honneste Commissaire, qui n'oubliera rien à ce qu'il m'a dit de la fonction de son Office. Chargez-le comme il faut, Monsieur, & rendez les choses bien criminelles.

VALERE.

Ie ne voy pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ay pour vostre Fille, & le supplice où vous croyez que ie puisse estre condamné pour nostre engagement, lors qu'on sçaura ce que ie suis...

HARPAGON.

Ie me moque de tous ces contes; & le Monde aujourd'huy n'est plein que de ces larrons de Noblesse, que de ces imposteurs, qui tirent auantage de leur obscurité, & s'habillent insolemment du premier Nom illustre qu'ils s'aussent de prendre.

VALERE.

Sçachez que j'ay le cœur trop bon, pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moy, & que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME.

Tout beau. Prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez icy plus que vous ne pensez; & vous

parlez devant vn Homme à qui tout Naples est connu, & qui peut aisément voir clair dans l'Histoire que vous ferez.

VALERE, *en mettant fièrement son Chapeau.*

Je ne suis point Homme à rien craindre; & si Naples vous est connu, vous sçavez qui estoit D. Thomas d'Alburcy.

ANSELME.

Sans doute ie le sçay; & peu de gens l'ont connu mieux que moy.

HARPAGON.

Je ne me soucie, ny de D. Thomas, ny de Dom Martin.

ANSELME.

De grace, laissez-le parler, nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALERE.

Je veux dire que c'est luy qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Luy?

VALERE.

Oüy.

ANSELME.

Allez. Vous vous moquez. Cherchez quelque autre Histoire, qui vous puisse mieux réussir; & ne pretendez pas vous sauuer sous cette imposture.

VALERE.

Songez à mieux parler. Ce n'est point vne imposture; & ie n'auance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME.

Quoy vous osez vous dire Fils de D. Thomas d'Alburcy ?

VALERE.

Oüy, ie l'ose ; & ie suis prest de soutenir cette verité contre qui que ce soit.

ANSELME.

L'audace est merueilleuse. Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins, que l'Homme dont vous nous parlez, périt sur Mer avec ses Enfans & sa Femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persecutions qui ont accompagné les desordres de Naples, & qui en firent exiler plusieurs nobles Familles.

VALERE.

Oüy : Mais aprenez, pour vous confondre, vous, que son Fils âgé de sept ans, avec vn Domestique, fut sauué de ce naufrage par vn Vaisseau Espagnol, & que ce Fils sauué est celuy qui vous parle. Apprenez que le Capitaine de ce Vaisseau, touché de ma fortune, prist amitié pour moy ; qu'il me fit éleuer comme son propre Fils, & que les Armes furent mon employ dès que ie m'en trouuay capable. Que i'ay sceu depuis peu, que mon Pere n'estoit point mort, comme ie l'auois toujourns crû ; que passant icy pour l'aller chercher, vne auanture par le Ciel concertée, me fit voir la charmante Elise ; que cette veüë me rendit esclau de ses beautez ; & que la violence de mon amour, & les feueritez de son Pere, me firent prendre la resolution de m'introduire dans son Logis, & d'enuoyer vn autre à la queste de mes Parens.

ANSELME.

Mais quels témoignages encor, autres que vos paroles, nous peuvent affurer que ce ne soit point vne fable que vous ayez bastie sur vne verité ?

VALERE.

Le Capitaine Espagnol ; vn cachet de ruby qui estoit à mon Pere ; vn bracelet d'agate que ma Mere m'auoit mis au bras ; le vieux Pedro, ce Domestique, qui se sauua avec moy du naufrage.

MARIANE.

Helas ! à vos paroles, ie puis icy répondre, moy, que vous n'imposez point ; & tout ce que vous dites, me fait connoistre clairement que vous estes mon Frere.

VALERE.

Vous, ma Sœur ?

MARIANE.

Oüy, mon cœur s'est ému, dès le moment que vous avez ouuert la bouche ; & nostre Mere, que vous allez raur, m'a mille fois entretenuë des disgraces de nostre Famille. Le Ciel ne nous fit point aussi perir dans ce triste naufrage ; mais il ne nous sauua la vie que par la perte de nostre liberté ; & ce furent des Corfaires qui nous recueillirent, ma Mere, & moy, sur vn débris de nostre Vaisseau. Apres dix ans d'esclavage, vne heureuse fortune nous rendit nostre liberté, & nous retournâmes dans Naples, où nous trouuâmes tout nostre bien vendu, sans y pouuoir trouuer des nouuelles de nostre Pere. Nous passâmes à Gennes, où ma Mere

alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on auoit déchirée; & de là, fuyant la barbare injustice de ses Parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vecu que d'une vie languissante.

ANSELME.

O Ciel! quels sont les traits de ta puissance! & que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toy de faire des miracles. Embrassez-moy, mes Enfants, & mêlez tous deux vos transports à ceux de vostre Pere.

VALERE.

Vous estes nostre Pere?

MARIANE.

C'est vous que ma Mere a tant pleuré?

ANSELME.

Oüy ma Fille, oüy mon Fils, ie suis D. Thomas d'Alburcy, que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit, & qui vous ayant tous crûs morts durant plus de seize ans, se preparoit apres de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce & sage Personne, la consolation de quelque nouvelle Famille. Le peu de seureté que i'ay veu pour ma vie, à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours; & ayant sçeu trouuer moyen d'y faire vendre ce que i'auois, ie me suis habité icy, où sous le nom d'Anselme i'ay voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de trauerfes.

HARPAGON.

C'est là vostre Fils?

ANSELME.

Oüy.

HARPAGON.

Je vous prens à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volez.

ANSELME.

Luy, vous auoir volé ?

HARPAGON.

Luy-mefme.

VALERE.

Qui vous dit cela ?

HARPAGON.

Maiftre Iacques.

VALERE.

C'est toy qui le dis ?

MAISTRE IACQUES.

Vous voyez que ie ne dis rien.

HARPAGON.

Oüy. Voila. Monsieur le Commiffaire qui a reçeu fa déposition.

VALERE.

Pouuez-vous me croire capable d'une action si lâche ?

HARPAGON.

Capable, ou non capable, ie veux rauoir mon argent.

SCENE VI.

*Cleante, Valere, Mariane, Elise, Frofine,
Harpagon, Anselme, Maître Iacques,
La Fleche,
le Commissaire, son Clerc.*

CLEANTE.

Ne vous tourmentez point, mon Pere, & n'accusez personne. J'ay découuert des nouuelles de vostre affaire, & ie viens icy pour vous dire, que si vous voulez vous refoudre à me laisser épouser Mariane, vostre argent vous sera rendu.

HARPAGON.

Où est-il ?

CLEANTE.

Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont ie répons, & tout ne dépend que de moy. C'est à vous de me dire à quoy vous vous déterminez ; & vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre vostre Cassette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien osté ?

CLEANTE.

Rien du tout. Voyez si c'est vostre dessein de souscrire à ce mariage, & de joindre vostre consentement à celui de sa Mere, qui luy laisse la liberté de faire vn choix entre nous deux.

MARIANE.

Mais vous ne sçavez pas, que ce n'est pas assez que ce consentement; & que le Ciel, avec vn Frere que vous voyez, vient de me rendre vn Pere dont vous auez à m'obtenir.

ANSELME.

Le Ciel, mes Enfans, ne me redonne point à vous, pour estre contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choisis d'une jeune Personne tombera sur le Fils plutost que sur le Pere. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas necessaire d'entendre, & consentez ainsi que moy à ce double hymenée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conseil, que ie voye ma Cassette.

CLEANTE.

Vous la verrez saine & entiere.

HARPAGON.

Je n'ay point d'argent à donner en mariage à mes Enfans.

ANSELME.

Hé bien, i'en ay pour eux, que cela ne vous inquiete point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux Mariages?

ANSELME.

Oüy, ie m'y oblige. Êtes-vous satisfait?

HARPAGON.

Oüy, pourueu que pour les Nopces vous me fassiez faire vn habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouïr de l'allegresse que cet heureux jour nous presente.

LE COMMISSAIRE.

Hola, Messieurs, hola. Tout doucement, s'il vous plaist. Qui me payera mes écritures?

HARPAGON.

Nous n'auons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oüy. Mais ie ne pretens pas, moy, les auoir faites pour rien.

HARPAGON.

Pour vostre payement, voila vn Homme que ie vous donne à pendre.

MAISTRE IACQUES.

Helas ! comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de baston pour dire vray ; & on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut luy pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le Commiffaire ?

ANSELME.

Soit. Allons vite faire part de nostre joye à vostre Mere.

HARPAGON.

Et moy, voir ma chere Cassette.

FIN.



MONSIEVR
DE
POVRCEAVGNAC,
COMEDIE.

FAITE A CHAMBORD,
pour le Diuertissement du Roy.

PAR I. B. P. MOLIERE.



A PARIS,
Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis à vis
la Porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle,
A l'Image S. Louis.

M. DC. LXX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

ACTEURS.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

ORONTE.

IVLIE, Fille d'Oronte.

NERINE, Femme d'intrigue.

LVCETTE, feinte Gasconne.

ERASTE, Amant de Iulie.

SEBRIGANI, Napolitain, Homme d'intrigue.

PREMIER MEDECIN.

SECOND MEDECIN.

L'APOTIQUAIRE.

VN PAYSAN.

VNE PAYSANE.

PREMIER MVSICIEN.

SECOND MVSICIEN.

PREMIER ADVOCAT.

SECOND ADVOCAT.

PREMIER SVISSE.

SECOND SVISSE.

VN EXEMPT.

DEVX ARCHERS.

**PLVSIEVRS MVSICIENS, IOVEVRS D'INSTRVMENS, &
DANCEVRS.**

La Scene est à Paris.



L'ouverture se fait par Erasme, qui conduit vn grand Concert de Voix & d'Instrumens, pour vne Serenade, dont les Paroles chantées par trois Voix en maniere de Dialogue, sont faites sur le Sujet de la Comedie, & expriment les sentimens de deux Amans, qui estans bien ensemble, sont trauersez par le caprice des Parens.

PREMIERE VOIX.

*Répans, charmante nuit, répans sur tous les yeux,
De tes pauots la douce violence,
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux
Que les cœurs que l'Amour soumet à sa puissance.
Tes ombres & ton silence
Plus beau que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à soupirer d'amour.*

DEUXIEME VOIX.

*Que soupirer d'amour
Est vne douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !
A d'aimables penchans nostre cœur nous dispose,
Mais on a des Tyrans à qui l'on doit le jour :
Que soupirer d'amour
Est vne douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !*

TROISIÈME VOIX.

*Tout ce qu'à nos vœux on oppose,
Contre vn parfait amour ne gagne iamais rien ;
Et pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.*

LES TROIS VOIX ENSEMBLE.

*Aimons-nous donc d'une ardeur eternelle,
Les rigueurs des Parens, la contrainte cruelle,
L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler vne amitié fidele :
Aimons-nous donc d'une ardeur eternelle.
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.*

La Serenade est finie d'une Dance de deux Pages, pendant laquelle quatre Curieux de Spectacles ayants pris querelle ensemble, mettent l'épée à la main. Apres vn assez agreable Combat, ils sont separez par deux Suisses, qui les ayant mis d'accord dancent avec eux, au son de tous les Instrumens.





MONSIEVR
DE
POVRCEAVGNAC.
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Iulie, Eraſte, Nerine.

IVLIE.



ON Dieu, Eraſte, gardons d'eſtre ſurpris ; ie
tremble qu'on ne nous voye enſemble ; &
tout ſeroit perdu, apres la deſenſe que l'on
m'a faite.

ERASTE.

Ie regarde de tous côtez, & ie n'apperçoy rien.

IVLIE.

Aye auffi l'œil au guet, Nerine, & prens bien garde qu'il ne vienne perfonne.

NERINE.

Reposez-vous fur moy, & dites hardiment ce que vous auez à vous dire.

IVLIE.

Auez-vous imaginé pour nostre affaire quelque chose de fauorable ? & croyez-vous, Eraste, pouuoir venir à bout de détourner ce fâcheux Mariage que mon Pere s'est mis en teste ?

ERASTE.

Au moins y trauaillons-nous fortement ; & déjà nous auons préparé vn bon nombre de Batteries pour renuerfer ce deffein ridicule.

NERINE.

Par ma foy, voila vostre Pere !

IVLIE.

Ah feparons-nous vifte.

NERINE.

Non, non, non, ne bougez, ie m'estois trompée.

IVLIE.

Mon Dieu, Nerine, que tu es fotte, de nous donner de ces frayeurs !

ERASTE.

Oüy, belle Iulie, nous auons dressé pour cela quantité de Machines, & nous ne feignons point de mettre tout en vſage, sur la permission que vous m'auez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons joüer, vous en aurez le diuertissement ; & comme aux Comedies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, & de ne vous auertir point de tout ce qu'on vous fera voir, c'est assez de vous dire que nous auons en main diuers stratagemes tous prests à produire dans l'occasion, & que l'ingenieuse Nerine & l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NERINE.

Affurément. Vostre Pere se moque-t-il, de vouloir vous anger de son Auocat de Limoges Monsieur de Pourceagnac, qu'il n'a veu de sa vie, & qui vient par le Coche vous enleuer à nostre barbe ? Faut-il que trois ou quatre mille escus de plus, sur la parole de vostre Oncle, luy fassent rejeter vn Amant qui vous agréé ? & vne Personne comme vous, est-elle faite pour vn Limosin ? S'il a enuie de se marier, que ne prend-il vne Limosine, & ne laisse-t-il en repos les Chrestiens ? Le seul nom de Monsieur de Pourceagnac m'a mis dans vne colere effroyable. L'enrage de Monsieur de Pourceagnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là Monsieur de Pourceagnac, i'y bruleray mes Liures, ou ie rompray ce Mariage, & vous ne ferez point Madame de Pourceagnac. Pourceagnac ! cela se peut-il souffrir ? Non, Pourceagnac est vne chose que ie ne sçaurois supporter, & nous luy joüerons tant de pieces, nous luy

ferons tant de niches sur niches, que nous renuoyérons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Voicy nostre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCENE II.

Sbrigani, Julie, Eraste, Nerine.

SBRIGANI.

Monsieur, vostre Homme arriue, ie l'ay veu à trois lieües d'icy, où a couché le Coche; & dans la Cuisine où il est descendu pour déjeuner, ie l'ay étudié vne bonne grosse demie heure, & ie le sçay déjà par cœur. Pour sa figure, ie ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la Nature l'a dessainée, & si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut : mais pour son Esprit, ie vous auertis par auance qu'il est des plus épais qui se fassent; que nous trouuons en luy vne matiere tout-à-fait disposée pour ce que nous voulons, & qu'il est Homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on luy présentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vray?

SBRIGANI.

Oüy, si ie me connois en Gens.

NERINE.

Madame, voila vn Illustre, vostre affaire ne pouuoit

estre mise en de meilleures mains, & c'est le Heros de nostre Siecle pour les exploits dont il s'agit : Vn Homme qui vingt fois en sa vie pour servir ses Amis, a genereusement affronté les Galeres ; qui au péril de ses bras & de ses épaules, sçait mettre noblement à fin les auantures les plus difficiles ; & qui, tel que vous le voyez, est exilé de son Païs pour ie ne sçay combien d'actions honorables qu'il a genereusement entreprises.

SBRIGANI.

Ie suis confus des louanges dont vous m'honorez, & ie pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merueilles de vostre vie ; & principalement sur la gloire que vous acquistes, lors qu'avec tant d'honesteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille escus, ce jeune Seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lors que vous fites galamment ce faux Contract qui ruina toute vne Famille ; lors qu'avec tant de grandeur d'ame vous sçeûtes nier le dépost qu'on vous auoit confié ; & que si genereusement on vous vit prester vostre témoignage à faire pendre ces deux Personnes qui ne l'auoient pas merité.

NERINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle, & vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Ie veux bien épargner vostre modestie ; laissons cela ; & pour commencer nostre affaire, allons viste joindre nostre Prouincial, tandis que de vostre côté vous nous tiendrez prests au besoin les autres Auteurs de la Comedie.

ERASTE.

Au moins, Madame, souuenez-vous de vostre Rolle ;
& pour mieux couurir nostre jeu, feignez, comme on
vous a dit, d'estre la plus contente du monde des reso-
lutions de vostre Pere.

IVLIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merueille.

ERASTE.

Mais, belle Iulie, si toutes nos Machines venoient à
ne pas reüssir ?

IVLIE.

Ie declareray à mon Pere mes veritables sentimens.

ERASTE.

Et si contre vos sentimens il s'obstinoit à son dessein ?

IVLIE.

Ie le menacerois de me jetter dans vn Couuent.

ERASTE.

Mais si malgré tout cela il vouloit vous forcer à ce
Mariage ?

IVLIE.

Que voulez-vous que ie vous dise ?

ERASTE.

Ce que ie veux que vous me disiez ?

IVLIE.

Oüy.

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

IVLIE.

Mais quoy?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre, & que, malgré tous les efforts d'un Pere, vous me promettez d'estre à moy.

IVLIE.

Mon Dieu, Erasfe, contentez-vous de ce que ie fais maintenant, & n'allez point tenter sur l'auenir les resolutions de mon cœur : ne fatiguez point mon deuoir par les propositions d'une fâcheuse extremité dont peut-estre n'aurons-nous pas besoin ; & s'il y faut venir, souffrez au moins que i'y sois entraînée par la suite des choses.

ERASTE.

Eh bien...

SBRIGANI.

Ma foy, voici nostre Homme, songeons à nous.

NERINE.

Ah comme il est basty !

SCENE III.

*Monfieur de Pourceaugnac fe tourne du cofté d'où il vient,
comme parlant à des Gens qui le fuivent,
Sbrigani.*

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Hé bien, quoy? qu'est-ce? qu'y-a-t-il? Au diantre
foit la fotte Ville, & les fottes Gens qui y font : ne
pouuoir faire vn pas fans trouuer des Nigauds qui vous
regardent, & fe mettent à rire! Eh, Messieurs les Ba-
dauts, faites vos affaires, & laissez passer les Personnes
fans leur rire au nez. Je me donne au Diable, si ie ne
baille vn coup de poing au premier que ie verray rire.

SBRIGANI.

Qu'est-ce que c'est, Messieurs? que veut dire cela? à
qui en auez-vous? faut-il se moquer ainfi des honnestes
Etrangers qui arriuent icy?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voila vn Homme raisonnable celuy-là.

SBRIGANI.

Quel procedé est le vostre? & qu'aez-vous à rire?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monfieur a-t-il quelque chose de ridicule en foy?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy.

SBRIGANI.

Est-il autrement que les autres?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Suis-je tortu, ou bossu?

SBRIGANI.

Apprenez à connoistre les Gens.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

C'est bien dit.

SBRIGANI.

Monsieur est d'une mine à respecter.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Cela est vray.

SBRIGANI.

Personne de condition.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy, Gentilhomme Limosin.

SBRIGANI.

Homme d'esprit.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Qui a étudié en Droit.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur, de venir dans vostre Ville.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monsieur n'est point vne Personne à faire rire.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Assurément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de luy, aura affaire à moy.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Monsieur, ie vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je suis fâché, Monsieur, de voir receuoir de la sorte vne Personne comme vous, & ie vous demande pardon pour la Ville.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Je suis vostre seruiteur.

SBRIGANI.

Je vous ay veu ce matin, Monsieur, avec le Coche, lors que vous auez déjeuné; & la grace avec laquelle vous mangiez vostre pain, m'a fait naistre d'abord de l'amitié pour vous : Et comme ie sçay que vous n'estes iamais venu en ce Païs, & que vous y estes tout neuf, ie suis bien aise de vous avoir trouué pour vous offrir mon seruice à cette arriuée, & vous aider à vous conduire parmy ce Peuple, qui n'a pas par fois pour les honnestes Gens toute la consideration qu'il faudroit.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

C'est trop de grace que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ay déjà dit; du moment que ie vous ay veu,
ie me suis senty pour vous de l'inclination.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Je vous suis obligé.

SBRIGANI.

Vostre phisionomie m'a plû.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

I'y ay veu quelque chose d'honneste.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Je suis vostre seruiteur.

SBRIGANI.

Quelque chose d'aimable.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De gracieux.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De doux.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De majestueux.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De franc.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

Et de cordial.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

Je vous assure que ie suis tout à vous.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Je vous ay beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'est du fonds du cœur que ie parle.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Je le croy.

SBRIGANI.

Si i'auois l'honneur d'estre connu de vous, vous
sçauriez que ie suis vn Homme tout-à-fait sincere.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemy de la fourberie.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

J'en suis persuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentimens.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

C'est ma pensée.

SBRIGANI.

Vous regardez mon habit qui n'est pas fait comme les autres; mais ie suis originaire de Naples, à vostre seruice, & i'ay voulu conseruer vn peu & la maniere de s'habiller, & la sincerité de mon País.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

C'est fort bien fait : Pour moy i'ay voulu me mettre à la mode de la Cour pour la Campagne.

SBRIGANI.

Ma foy, cela vous va mieux qu'à tous nos Courtisans.

MONSIEVR DE POURCEAVGNAC.

C'est ce que m'a dit mon Tailleur; l'habit est propre & riche, & il fera du bruit icy.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au Louure?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Il faudra bien aller faire ma Cour.

SBRIGANI.

Le Roy fera rauy de vous voir.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ie le croy.

SBRIGANI.

Auez-vous arresté vn Logis?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non, i'allois en chercher vn.

SBRIGANI.

Ie seray bien aise d'estre avec vous pour cela, & ie connois tout ce Pais-cy.

SCENE IV.

*Erafte, Sbrigani,
Monsieur de Pourceaugnac.*

ERASTE.

Ah qu'est-ce-cy! que voy-je! quelle heureuse rencontre! Monsieur de Pourceaugnac! que ie suis rauy de vous voir! Comment? Il semble que vous ayez peine à me reconnoistre?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, ie suis vostre feruiteur.

ERASTE.

Est-il possible que cinq ou six années m'ayent osté

de vostre memoire? & que vous ne reconnoissiez pas le meilleur Amy de toute la Famille des Pourceaugnacs?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Pardonnez-moy. *A Strigani.* Ma foy, ie ne sçay qui il est.

ERASTE.

Il n'y a pas vn Pourceaugnac à Limoges que ie ne connoisse depuis le plus grand jusques au plus petit; ie ne frequentois qu'eux dans le temps que i'y estois, & i'auois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

C'est moy qui l'ay receu, Monsieur.

ERASTE.

Vous ne vous remettez point mon visage?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Si-fait. *A Strigani.* Je ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous ressouuenez pas que i'ay eu le bonheur de boire avec vous ie ne sçay combien de fois?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Excusez-moy. *A Strigani.* Je ne sçay ce que c'est.

ERASTE.

Comment appelez-vous ce Traiteur de Limoges qui fait si bonne chere?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Petit-Iean ?

ERASTE.

Le voila. Nous allons le plus souuent ensemble chez luy nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce Lieu où l'on se promene ?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Le Cimetiere des Arenes ?

ERASTE.

Iustement; c'est où ie passois de si douces heures à jouir de vostre agreable Conuersation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Excusez-moi, ie me le remets. *A Sbrigani.* Diable emporte, si ie m'en souuiens.

SBRIGANI.

Il y a cent choses comme cela qui passent de la teste.

ERASTE.

Embrassez-moy donc, ie vous prie, & resserrons les nœuds de nostre ancienne amitié.

SBRIGANI.

Voila vn Homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moy vn peu des nouuelles de toute la Parenté :

Comment se porte Monsieur vostre... la... qui est si honneste Homme ?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Mon Frere le Consul ?

ERASTE.

Oüy.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Il se porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes i'en fuis rauy. Et celuy qui est de si bonne humeur ? la... Monsieur vostre...

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Mon Cousin l'Assesseur ?

ERASTE.

Iustement.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Toujours gay & gaillard.

ERASTE.

Ma foy, i'en ay beaucoup de joye. Et Monsieur vostre Oncle ? Le...

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Le n'ay point d'Oncle.

ERASTE.

Vous auiez pourtant en ce temps-là...

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Non, rien qu'une Tante.

ERASTE.

C'est ce que ie voulois dire, Madame vostre Tante; comment se porte-t-elle?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Elle est morte depuis six mois.

ERASTE.

Helas la pauvre Femme! elle estoit si bonne personne.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Nous auons aussi mon Neveu le Chanoine, qui a pensé mourir de la petite verole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit esté!

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Le connoissez-vous aussi?

ERASTE.

Vrayment si ie le connois! un grand Garçon bien fait.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non, mais de taille bien prise.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Eh oüy.

ERASTE.

Qui est vostre Neveu...

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy.

ERASTE.

Fils de vostre Frere & de vostre Sœur...

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Iustement.

ERASTE.

Chanoine de l'Eglise de... comment l'appellez vous?

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

De Saint Estienne.

ERASTE.

Le voila, ie ne connois autre.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Il dit toute la Parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoist plus que vous ne croyez.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

A ce que ie vois, vous avez demeuré long-temps dans nostre Ville?

ERASTE.

Deux ans entiers.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Vous estiez donc là quand mon Cousin l'Eleu, fit
tenir son Enfant à Monsieur nostre Gouverneur ?

ERASTE.

Vrayment öüy, i'y fus conuié des premiers.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Cela fut galant.

ERASTE.

Tres-galant.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

C'estoit vn Repas bien trouffé.

ERASTE.

Sans doute.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Vous vistes donc aussi la querelle que i'eus avec ce
Gentilhomme Perigordin ?

ERASTE.

Öüy.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Parbleu il trouua à qui parler.

ERASTE.

Ah, ah.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Il me donna vn soufflet, mais ie luy dis bien son
fait.

ERASTE.

Affurément. Au reste, ie ne pretens pas que vous preniez d'autre Logis que le mien.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Je n'ay garde de...

ERASTE.

Vous moquez-vous? Je ne souffriray point du tout que mon meilleur Amy soit autre-part que dans ma Maifon.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ce feroit vous...

ERASTE.

Non, le Diable m'emporte, vous logerez chez moy.

SBRIGANI.

Puis qu'il le veut obftinément, ie vous confeille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où font vos hardes?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Je les ay laiffées avec mon Valet où ie fuis defcendu.

ERASTE.

Enuoyons les querir par quelqu'un.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Non, ie lui ay defendu de bouger, à moins que i'y fuffe moy-mefme, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'est prudemment aisé.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce Pais-cy est vn peu sujet à caution.

ERASTE.

On voit les Gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner Monsieur, & le rameneray où vous voudrez.

ERASTE.

Oüy, ie feray bien aise de donner quelques ordres, & vous n'avez qu'à reuenir à cette Maison-là.

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout à l'heure.

ERASTE.

Je vous attens avec impatience.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voilà vne connoissance où ie ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'estre honneste Homme.

ERASTE

Ma foy, Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons; les choses sont préparées, & ie n'ay qu'à fraper.

SCENE V.

L'Apotiquaire, Erasle.

ERASTE.

Je croy, Monsieur, que vous estes le Medecin à qui l'on est venu parler de ma part ?

L'APOTIQUAIRE.

Non, Monsieur, ce n'est pas moy qui suis le Medecin ; à moy n'appartient pas cet honneur, & ie ne suis qu'Apotiquaire, Apotiquaire indigne, pour vous servir.

ERASTE.

Et Monsieur le Medecin est-il à la Maison ?

L'APOTIQUAIRE.

Oüy, il est là embarrassé à expedier quelques Malades, & ie vais luy dire que vous estes icy.

ERASTE.

Non, ne bougez, j'attendray qu'il ait fait ; c'est pour luy mettre entre les mains certain Parent que nous auons, dont on luy a parlé, & qui se trouue attaqué de quelque folie, que nous serions bien aises qu'il pût guerir auant que de le marier.

L'APOTIQUAIRE.

Je sçay ce que c'est, ie sçay ce que c'est, & i'estois avec luy quand on luy a parlé de eette affaire. Ma foy, ma foy, vous ne pouuiez pas vous adresser à vn Mede-

cin plus habile ; c'est vn Homme qui sçait la Medecine à fond, comme ie sçay ma Croix-de-Pardieu ; & qui, quand on deuroit creuer, ne démordroit pas d'un *iota* des regles des Anciens. Oüy, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midy à quatorze heures ; & pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas auoir guery vne Personne avec d'autres remedes que ceux que la Faculté permet.

ERASTE.

Il fait fort bien ; vn Malade ne doit point vouloir guerir, que la Faculté n'y consente.

L'APOTIQUAIRE.

Ce n'est pas parce que nous sommes grands Amis, que i'en parle ; mais il y a plaisir, il y a plaisir d'estre son Malade ; & i'aimerois mieux mourir de ses remedes, que de guerir de ceux d'un autre : car quoy qui puisse arriuer, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre ; & quand on meurt sous sa conduite, vos Heritiers n'ont rien à vous reprocher.

ERASTE.

C'est vne grande consolation pour vn Defunt.

L'APOTIQUAIRE.

Assurément ; on est bien aise au moins d'estre mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces Medecins qui marchendent les maladies ; c'est vn Homme expeditif, expeditif, qui aime à dépescher ses Malades ; &, quand on a à mourir, cela se fait avec luy le plus viste du monde.

ERASTE.

En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTIQUAIRE.

Cela est vray, à quoy bon tant barguigner & tant tourner autour du pot ? il faut sçauoir vistement le court ou le long d'une maladie.

ERASTE.

Vous avez raison.

L'APOTIQUAIRE.

Voila déjà trois de mes Enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, & qui, entre les mains d'un autre, auroient languy plus de trois mois.

ERASTE.

Il est bon d'auoir des Amis comme cela.

L'APOTIQUAIRE.

Sans doute. Il ne me reste plus que deux Enfans dont il prend soin comme des siens ; il les traite & gouverne à sa fantaisie, sans que ie me mesle de rien ; & le plus souuent, quand ie reuiens de la Ville, ie suis tout étonné que ie les trouue saignez ou purgez par son ordre.

ERASTE.

Voila des soins fort obligeans.

L'APOTIQUAIRE.

Le voicy, le voicy, le voicy qui vient.

SCENE VI.

*Premier Medecin, vn Payfan,
vne Paysane, Erasle, l'Apotiquaire.*

LE PAYSAN.

Monfieur, il n'en peut plus, & il dit qu'il fent dans la teſte les plus grandes douleurs du monde.

I. MEDECIN.

Le Malade eſt vn fot, d'autant plus que dans la maladie dont il eſt attaqué, ce n'eſt pas la teſte, ſelon Galien, mais la rate, qui luy doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoy que c'en ſoit, Monfieur, il a toujours avec cela ſon cours de ventre depuis ſix mois.

I. MEDECIN.

Bon, c'eſt ſigne que le dedans ſe dégage. Je l'iray viſiter dans deux ou trois jours ; mais ſ'il mouroit auant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner auis, car il n'eſt pas de la ciuilité, qu'un Medecin viſite vn Mort.

LA PAYSANE.

Mon Pere, Monfieur, eſt toujours malade de plus en plus.

I. MEDECIN.

Ce n'eſt pas ma faute ; ie luy donne des remedes, que ne guerit-il ? Combien a-t-il eſté ſaigné de fois ?

LA PAYSANE.

Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

I. MEDECIN.

Quinze fois saigné?

LA PAYSANE

Oüy.

I. MEDECIN.

Et il ne guerit point ?

LA PAYSANE.

Non, Monsieur.

I. MEDECIN.

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs; & si rien ne nous reüssit, nous l'enuoyerons aux Bains.

L'APOTIQUAIRE.

Voila le fin cela, voila le fin de la Medecine.

ERASTE.

C'est moy, Monsieur, qui vous ay enuoyé parler ces jours passez pour vn Parent vn peu troublé d'esprit, que ie veux vous donner chez vous, afin de le guerir avec plus de commodité, & qu'il soit veu de moins de monde.

I. MEDECIN.

Oüy, Monsieur, i'ay déjà disposé tout, & promets d'en auoir tous les soins imaginables.

ERASTE.

Le voicy.

I. MEDECIN.

La conjoncture est tout-à-fait heureuse, & i'ay icy vn Ancien de mes Amis auec lequel ie seray bien aise de consulter sa maladie.

SCENE VII.

*Monsieur de Pourceaugnac,
Eraste, I. Medecin, l'Apotiquaire.*

ERASTE.

Vne petite affaire m'est suruenue, qui m'oblige à vous quitter; mais voila vne Personne entre les mains de qui ie vous laisse, qui aura soin pour moy de vous traiter du mieux qu'il luy fera possible.

I. MEDECIN.

Le deuoir de ma Profession m'y oblige, & c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est son Maistre-d'Hôtel, & il faut que ce soit vn Homme de qualité.

I. MEDECIN.

Oüy, ie vous assure que ie traiteray Monsieur méthodiquement, & dans toutes les regularitez de nostre Art.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu, il ne me faut point tant de ceremonies, & ie ne viens pas icy pour incommoder.

I. MEDECIN.

Vn tel Employ ne me donne que de la joye.

ERASTE.

Voila toujours six Pistoles d'auance, en attendant ce que j'ay promis.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Non, s'il vous plaist, ie n'entens pas que vous fassiez de dépense, & que vous enuoyez rien acheter pour moy.

ERASTE.

Mon Dieu, laissez faire, ce n'est pas pour ce que vous pensez.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie vous demande de ne me traiter qu'en Amy.

ERASTE.

C'est ce que ie veux faire. *Bas au Medecin.* Ie vous recommande sur tout de ne le point laisser sortir de vos mains, car par fois il veut s'échaper.

I. MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE à Monsieur de Pourceaugnac.

Ie vous prie de m'excuser, de l'inciuité que ie commets.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Vous vous moquez, & c'est trop de grace que vous me faites.

SCENE VIII.

1. Medecin, 2. Medecin,
Monfieur de Pourceaugnac, l'Apotiquaire.

I. MEDECIN.

Ce m'est beaucoup d'honneur, Monfieur, d'estre
choifi pour vous rendre feruice.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je fuis voftre feruiteur.

I. MEDECIN.

Voicy vn habile Homme, mon Confrere, avec lequel
ie vais confulter la maniere dont nous vous traiterons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je, & ie fuis
Homme à me contenter de l'ordinaire.

I. MEDECIN.

Allons, des fieges.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voila, pour vn jeune Homme, des Domestiques bien
lugubres !

I. MEDECIN.

Allons, Monfieur, prenez voftre place, Monfieur.

*Lors qu'ils font affis, les deux Medecins luy prennent chacun une
main, pour luy taffer le pouls.*

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC *presentant ses mains.*

Vostre tres-humble valet. *Voyant qu'ils luy tastent le pouls.*
Que veut dire cela?

I. MEDECIN.

Mangez-vous bien, Monsieur?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy, & boy encore mieux.

I. MEDECIN.

Tant-pis; cette grande appétition du froid & de l'humide, est vne indication de la chaleur & sechereffe qui est au dedans. Dormez-vous fort?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy, quand j'ay bien soupé.

I. MEDECIN.

Faites-vous des songes?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Quelquefois.

I. MEDECIN.

De quelle nature sont-ils?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

De la nature des songes. Quelle diable de conuersation est-ce là?

I. MEDECIN.

Vos déjections, comment sont-elles?

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Ma foy, ie ne comprens rien à toutes ces questions, & ie veux plustost boire vn coup.

I. MEDECIN.

Vn peu de patience, nous allons raisonner sur vostre affaire deuant vous, & nous le ferons en François, pour estre plus intelligibles.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Quel grand raisonnement faut-il pour manger vn morceau?

I. MEDECIN.

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guerir vne maladie, qu'on ne la connoisse parfaitement, & qu'on ne la puisse parfaitement connoistre, sans en bien établir l'idée particuliere & la veritable espee, par ses signes diagnostiques & prognostiques; vous me permettrez, Monsieur nostre Ancien, d'entrer en consideration de la maladie dont il s'agit, auant que de toucher à la therapeutique & aux remedes qu'il nous conuiendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monsieur, avec vostre permission, que nostre Malade icy present, est malheureusement attaqué, affecté, possédé, trauaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien, mélancolie hypocondriaque, espee de folie tres-fâcheuse, & qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans nostre Art; vous, dis-je, qui auez blanchy, comme on dit, sous le harnois, & auquel il en a tant passé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer

des deux autres; car le celebre Galien établit doctement à son ordinaire trois especes de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appellée non seulement par les Latins, mais encor par les Grecs; ce qui est bien à remarquer pour nostre affaire : La premiere, qui vient du propre vice du cerueau; la seconde, qui vient de tout le sang, fait & rendu atrabilaire; la troisiéme, appellée hipocondriaque, qui est la nostre, laquelle procede du vice de quelque partie du bas ventre, & de la region inferieure, mais particulièrement de la ratte, dont la chaleur & l'inflammation porte au cerueau de nostre Malade beaucoup de fuligines épaisses & crasses, dont la vapeur noire & maligne, cause déprauation aux fonctions de la faculté princepsse, & fait la maladie dont par nostre raisonnement il est manifestement atteint & conuaincu. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incontestable de ce que ie dis, vous n'avez qu'à considerer ce grand serieux que vous voyez; cette tristesse accompagnée de crainte & de défiance, signes pathognomoniques & indiuiduels de cette maladie, si bien marquée chez le Diuin vieillard Hipocrate; cette phisionomie, ces yeux rouges & hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menuë, gresle, noire & veluë, lesquels signes le dénotent tres-affecté de cette maladie, procedante du vice des hipocondres; laquelle maladie par laps de temps naturalisée, enuieillie, habituée, & ayant pris droit de bourgeoisie chez luy, pourroit bien dégénerer, ou en manie, ou en phtisie, ou en apoplexie, ou mesme en fine phtrenesie & fureur. Tout cecy supposé, puis qu'une maladie bien connuë est à demy guerrie, car *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de conuenir des remedes que nous deuons faire

à Monsieur. Premièrement, pour remedier à cette ple-tore obturante, & à cette cacochimie luxuriante par tout le corps, ie suis d'avis qu'il soit phlebotomisé libe-
ralement; c'est à dire que les saignées soient frequentes & plantureuses : En premier lieu de la basilique, puis de la cephalique; & mesme si le mal est opiniastre, de luy ouurir la veine du front, & que l'ouuerture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; & en mesme temps, de le purger, desopiler, & évacüer par purgatifs propres & conuenables; c'est à dire par cholagogues, melanogogues, & *cetera*; & comme la veritable source de tout le mal, est ou vne humeur crasse & feculente, ou vne vapeur noire & grossiere qui obscurcit, infecte & salit les esprits animaux, il est à propos en suite qu'il prenne vn bain d'eau pure & nette, avec force petit lait clair, pour purifier par l'eau la feculence de l'humeur crasse, & éclaircir par le lait clair la noirceur de cette vapeur; mais auant toute chose, ie trouue qu'il est bon de le réjouir par agreables Conuersations, Chants & Instrumens de Musique, à quoy il n'y a pas d'inconue-
nient de joindre des Danseurs, afin que leurs mouue-
mens, disposition & agilité puissent exciter & réueiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procede la maladie. Voila les remedes que i' imagine, auxquels pourront estre adjoutez beaucoup d'autres meilleurs par Monsieur nostre Maistre & Ancien, suiuant l'experience, jugement, lumiere & sùffisance qu'il s'est acquise dans nostre Art. *Dixi.*

2. MEDECIN.

A Dieu ne plaïse, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire :

vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symptômes & les causes de la maladie de Monsieur; le raisonnement que vous en avez fait est si docte & si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou, & mélancolique hypocondriaque; & quand il ne le seroit pas, il faudroit qu'il le deuint, pour la beauté des choses que vous avez dites, & la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oüy, Monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie; il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose, ou la prognose, ou la therapie; & il ne me reste rien icy, que de feliciter Monsieur, d'estre tombé entre vos mains, & de luy dire qu'il est trop heureux d'estre fou, pour éprouuer l'efficace & la douceur des remedes que vous avez si judicieusement proposez: le les approuue tous, *manibus & pedibus descendendo in tuam sententiam*. Tout ce que j'y voudrois, c'est de faire les saignées & les purgations en nombre impair, *Numero Deus impari gaudet*: de prendre le lait clair auant le bain; de luy composer vn fronteau où il entre du sel; le sel est simbole de la sagesse: de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les tenebres de ses esprits, *Album est disgregatuum visus*, & de luy donner tout à l'heure vn petit Laument, pour servir de prélude & d'introduction à ces judicieux remedes, dont s'il a à guerir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel, que ces remedes, Monsieur, qui sont les vostres, réussissent au Malade selon nostre intention.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Messieurs, il y a vne heure que ie vous écoute. Est-ce que nous joüons icy vne Comedie?

I. MEDECIN.

Non, Monsieur, nous ne joüons point.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Qu'est-ce que tout cecy? & que voulez-vous dire avec vostre galimathias & vos fortifes?

I. MEDECIN.

Bon, dire des injures. Voila vn diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal, & cecy pourroit bien tourner en manie.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Avec qui m'a-t-on mis icy?

Il crache deux ou trois fois.

I. MEDECIN.

Autre diagnostique : La sputation frequente.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Laißons cela, & sortons d'icy.

I. MEDECIN.

Autre encor : L'inquietude de changer de place.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Qu'est-ce donc que toute cette affaire? & que me voulez-vous?

I. MEDECIN.

Vous guerir, selon l'ordre qui nous a esté donné.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Me guerir ?

I. MEDECIN.

Oüy.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Parbleu ie ne fuis pas malade.

I. MEDECIN.

Mauuais signe, lors qu'un Malade ne sent pas son mal.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie vous dis que ie me porte bien.

I. MEDECIN.

Nous sçauons mieux que vous comment vous vous portez, & nous sommes Medecins, qui voyons clair dans vostre constitution.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Si vous estes Medecins, ie n'ay que faire de vous ; & ie me moque de la Medecine.

I. MEDECIN.

Hon, hon ; voicy vn Homme plus fou que nous ne penfons.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Mon Pere & ma Mere n'ont iamais voulu de remedes, & ils sont morts tous deux sans l'assistance des Medecins.

I. MEDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré vn Fils qui est insensé. Allons, procedons à la curation, & par la douceur exhilarante de l'harmonie, adouciffons, lenifions & accoifons l'aigreur de ses esprits, que ie voy prefts à s'enflamer.

SCENE IX.

Monsieur de Pourceaugnac.

Que Diable est-ce là? Les Gens de ce Pais-cy sont-ils insensez? Je n'ay iamais rien veu de tel, & ie n'y comprends rien du tout.

SCENE X.

*Deux Musiciens Italiens, en Medecins crotesques,
suivis de huit Mataffins, chantent ces Paroles, soutenus de la
Symphonie d'un mélange d'Instruments.*

LES DEUX MUSICIENS.

*Bon di, bon di, bon di,
Non vi lasciate vccidere
D'al dolor malinconico,
Noi vi faremo ridere
Col nostro canto harmonico,
Sol' per guarirui
Siamo venuti qui.
Bon di, bon di, bon di.*

1. MUSICIEN.

*Altro non é la pazzia
Che malinconia.
Il malato
Non é disperato,
Se vol pigliar vn poco d'allegria
Altro non é la pazzia
Che malinconia.*

2. MUSICIEN.

*Sù, cantate, ballate, ridete
Et se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
E qualche volta vn po po di tabac
Alegramente Monsu Pourceaugnac.*

SCENE XI.

*L'Apotiquaire,
Monsieur de Pourceaugnac.*

L'APOTIQUAIRE.

Monsieur, voicy vn petit remede, vn petit remede,
qu'il vous faut prendre, s'il vous plaist, s'il vous
plaist.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Comment? Je n'ay que faire de cela.

L'APOTIQVAIRE.

Il a esté ordonné, Monsieur, il a esté ordonné.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Ah, que de bruit.

L'APOTIQVAIRE.

Prenez-le, Monsieur, prenez-le : Il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Ah.

L'APOTIQVAIRE.

C'est vn petit Clistere, vn petit Clistere, benin, benin ; il est benin, benin : là, prenez, prenez, prenez, Monsieur ; c'est pour desterger, pour desterger, desterger...

Les deux Musiciens accompagnés des Mataffins & des Instruments, dansent & l'entour de M. de Pourceaugnac, & s'arrestans deuant luy, chantent,

*Piglia-lo fù
Signor Monfu,
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo fù,
Che non ti fara male,
Piglia-lo fù questo seruitiale,
Piglio-lo fù,
Signor Monfu,
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo fù.*

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC *fuyant.*

Allez vous-en au Diable.

L'Apotiquaire, les deux Musiciens, & les Mataffins le suivent, tous une Seringue à la main.

Fin du Premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Sbrigani, 1. Medecin.

I. MEDECIN.



L a forcé tous les obstacles que i'auois mis;
& s'est dérobbé aux remedes que ie com-
mençois de luy faire.

SBRIGANI.

C'est estre bien ennemy de soy-mesme; que de fuir
des remedes aussi salutaires que les vostres.

I. MEDECIN.

Marque d'un cerueau démonté, & d'une raison dé-
prauée, que de ne vouloir pas guerir.

SBRIGANI.

Vous l'aurez guery haut la main.

I. MEDECIN.

Sans doute, quand il y auroit eu complication de
douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voila cinquante Pistoles bien acquises,
qu'il vous fait perdre.

I. MEDECIN.

Moy, ie n'entens point les perdre, & pretens le guerir en dépit qu'il en ait. Il est lié & engagé à mes remedes, & ie veux le faire saisir où ie le trouueray comme Deferteur de la Medecine, & Infracteur de mes Ordonnances.

SBRIGANI.

Vous auez raison, vos remedes estoient vn coup seur, & c'est de l'argent qu'il vous vole.

I. MEDECIN.

Où puis-je en auoir des nouuelles ?

SBRIGANI.

Chez le bon Homme Oronte, assurément, dont il vient épouser la Fille, & qui ne sçachant rien de l'infirmité de son Gendre futur, voudra peut-estre se haster de conclure le Mariage.

I. MEDECIN.

Ie vais luy parler tout à l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

I. MEDECIN.

Il est hypothéqué à mes Consultations; & vn Malade ne se moquera pas d'un Medecin.

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous; & si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez pansé tout vostre sou.

I. MEDECIN.

Laissez-moy faire.

SBRIGANI.

Je vais de mon costé dresser vne autre batterie, & le Beau-pere est aussi dupe que le Gendre.

SCENE II.

Oronte, I. Medecin.

I. MEDECIN.

Vous avez, Monsieur, vn certain Monsieur de Pourceaugnac, qui doit épouser vostre Fille?

ORONTE.

Oüy, ie l'attens de Limoges, & il deuroit estre arriué.

I. MEDECIN.

Aussi l'est-il, & il s'en est fuy de chez moy, apres y auoir esté mis; mais ie vous defens de la part de la Medecine, de proceder au mariage que vous avez conclu, que ie ne l'aye deuëment préparé pour cela, & mis en estat de procréer des Enfans bien conditionnez & de corps & d'esprit.

ORONTE.

Comment donc?

I. MEDECIN.

Vostre pretendu Gendre a esté constitué mon Malade: Sa Maladie qu'on m'a donné à guerir, est vn meuble

qui m'appartient, & que ie compte entre mes effets; & ie vous declare que ie ne pretens point qu'il se marie, qu'au prealable il n'ait satisfait à la Medecine, & suby les remedes que ie luy ay ordonnez.

ORONTE.

Il a quelque mal?

I. MEDECIN.

Oüy.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaist?

I. MEDECIN.

Ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal...

I. MEDECIN.

Les Medecins sont obligez au secret : Il suffit que ie vous ordonne, à vous & à vostre Fille, de ne point celebrer, sans mon consentement, vos Noces avec luy, sur peine d'encourir la disgrâce de la Faculté, & d'estre accablez de toutes les Maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Ie n'ay garde, si cela est, de faire le Mariage.

I. MEDECIN.

On me l'a mis entre les mains, & il est obligé d'estre mon Malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

I. MEDECIN.

Il a beau fuir, ie le feray condamner par Arrest à se faire guerir par moy.

ORONTE.

Ïy. confens.

I. MEDECIN.

Oüy, il faut qu'il creue, ou que ie le guerisse.

ORONTE.

Ie le veux bien.

I. MEDECIN.

Et si ie ne le trouue, ie m'en prendray à vous, & ie vous gueriray au lieu de luy.

ORONTE.

Ie me porte bien.

I. MEDECIN.

Il n'importe, il me faut vn Malade, & ie prendray qui ie pouray.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez, mais ce ne fera pas moy. Voyez vn peu la belle raison.

SCENE III.

Sbrigani en Marchand Flaman, Oronte.

SBRIGANI.

Montfir, avec le vostre permiffione, ie fuisse vn Tran-

cher Marchant Flamane, qui voudroit bienne vous temandair vn petit nouuel.

ORONTE.

Quoy, Monsieur?

SBRIGANI.

Mettez le vostre chapeau sur le teste, Montfir, si ve plaist.

ORONTE.

Dites-moy, Monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moy le dire rien, Montfir, si vous le mettre pas le chapeau sur le teste.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monsieur?

SBRIGANI.

Fous connoistre point en sti File vn certe Montfir Oronte?

ORONTE.

Oüy, ie le connoy.

SBRIGANI.

Et quel Homme est-ile, Montfir, si ve plaist?

ORONTE.

C'est vn Homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je vous temande, Montfir, s'il est vn Homme riche qui a du bienne?

ORONTE.

Oüy.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montfir.

ORONTE.

Oüy.

SBRIGANI.

L'en fuy aise beaucoup, Montfir.

ORONTE.

Mais pourquoy cela?

SBRIGANI.

L'est, Montfir, pour vn petit raisonne de consequence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoy?

SBRIGANI.

L'est, Montfir, que sti Montfir Oronte donne son Fille en mariage à vn certe Montfir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien?

SBRIGANI.

Et sti Montfir de Pourcegnac, Montfir, l'est vn Homme que doiure beaucoup grandement à dix ou douze Marchanne Flamane qui estre venu icy.

ORONTE.

Ce Monsieur de Pourceagnac doit beaucoup à dix ou douze Marchands?

SBRIGANI.

Oüy, Montfir; & depuis huitre mois nous auoir obtenir vn petit Santence contre luy, & luy à remettre à payer tou ce Creanciers de sti Mariage que sti Montfir Oronte donne pour son Fille.

ORONTE.

Hon, hon, il a remis là à payer ses Creanciers?

SBRIGANI.

Oüy, Montfir, & avec vn grant deuotion nous tous attendre sti Mariage.

ORONTE.

L'auis n'est pas mauuais. Je vous donne le bonjour.

SBRIGANI.

Je remercie, Montfir, de la faueur grande.

ORONTE.

Vostre tres-humble valet.

SBRIGANI.

Je le suis, Montfir, obliger plus que beaucoup du bon nouuel que Montfir m'auoir donné.

Cela ne va pas mal; quittons nostre ajustement de Flamant pour songer à d'autres machines; & tâchons de semer tant de soupçons & de diuision entre le Beau-pere & le Gendre, que cela rompe le Mariage pretendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; & entre nous autres Fourbes

de la premiere Classe, nous ne faisons que nous jouer, lors que nous trouuons vn Gibier aussi facile que celui-là.

SCENE IV.

Monsieur de Pourceaugnac, Sbrigani.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Piglia-lo sù, piglia-lo sù, Signor Monsu. Que diable est-ce là? Ah!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur, qu'avez-vous?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Tout ce que ie voy, me semble Lauement.

SBRIGANI.

Comment?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Vous ne sçavez pas ce qui m'est arriué dans ce Logis à la porte duquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI.

Non vrayment, qu'est-ce que c'est?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie pensois y estre regalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie vous laisse entre les mains de Monsieur. Des Me-

decins habillez de noir. Dans vne chaise. Tâter le poulx. Comme ainfi soit. Il est fou. Deux gros jouffus. Grands chapeaux. *Bon di, bon di*. Six Pantalons. Ta, ra, ta, ta : Ta, ra, ta, ta. *Alegramente Monfu Pourceaugnac*. Apotiquaire. Lauement. Prenez, Monsieur, prenez, prenez. Il est benin, benin, benin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia-lo sù, Signor Monfu, piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù*. Jamais ie n'ay esté si saoul de fortifes.

SRIGANI.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Cela veut dire que cet Homme-là, avec ses grandes embrassades, est vn Fourbe qui m'a mis dans vne Maison pour se moquer de moy, & me faire vne piece.

SRIGANI.

Cela est-il possible?

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Sans doute, ils estoient vne douzaine de Possédez apres mes chausses; & i'ay eu toutes les peines du monde à m'échaper de leurs pates.

SRIGANI.

Voyez vn peu, les mines sont bien trompeuses! Ie l'aurois crû le plus affectionné de vos Amis. Voila vn de mes étonnemens, comme il est possible qu'il y ait des Fourbes comme cela dans le Monde.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Ne sens-je point le Lauement? voyez, ie vous prie.

SBRIGANI.

Eh il y a quelque petite chose qui approche de cela.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

J'ay l'odorat & l'imagination tout remply de cela,
& il me semble toûjours que ie voy vne douzaine de
Lauemens qui me couchent en jouë.

SBRIGANI.

Voilà vne meschanceté bien grande ! & les Hommes
font bien traîtres & scelerats !

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Enseignez-moy, de grace, le Logis de Monfieur
Oronte ; ie suis bien aise d'y aller tout à l'heure.

SBRIGANI.

Ah, ah, vous estes donc de complexion amoureuse,
& vous auez oüy parler que ce Monsieur Oronte a vne
Fille...

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy, ie viens l'épouser.

SBRIGANI.

L'é... l'épouser ?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy.

SBRIGANI.

En mariage ?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

De quelle façon donc ?

SBRIGANI.

Ah c'est vne autre chose, & ie vous demande pardon.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SBRIGANI.

Rien.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Mais encor ?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je; i'ay vn peu parlé trop viste.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Ie vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

SBRIGANI.

Non, cela n'est pas necessaire.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point, ie vous prie de m'en dispenser.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Est-ce que vous n'etes pas de mes Amis ?

SBRIGANI.

Si-fait, on ne peut pas l'estre dauantage.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Vous deuez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'est vne chose où il y va de l'intérêt du prochain.

MONSIEUR DE POVRCEAUVGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voila vne petite Bague que ie vous prie de garder pour l'amour de moy.

SBRIGANI.

Laiffez-moy consulter vn peu si ie le puis faire en conscience. C'est vn Homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa Fille le plus auantageusement qu'il est possible; & il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues à la verité, mais i'iray les decouvrir à vn Homme qui les ignore, & il est defendu de scandaliser son prochain : Cela est vray; mais d'autre part voila vn Etranger qu'on veut surprendre, & qui de bonne foy vient se marier avec vne Fille qu'il ne connoist pas, & qu'il n'a iamais veüe; vn Gentilhomme plein de franchise, pour qui ie me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son Amy, prend confiance en moy, & me donne vne Bague à garder pour l'amour de luy. Oüy, ie trouue que ie puis vous dire les choses sans bleffer ma conscience; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, & d'épargner les Gens le plus que nous pourons. De vous dire que cette Fille-là mene vne vie des-honneste, cela seroit vn peu trop fort; cherchons pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de Galante aussi n'est pas assez; celui de Coquette acheuée, me semble propre à ce que nous voulons, & ie m'en puis seruir, pour vous dire honnestement ce qu'elle est.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

L'on me veut donc prendre pour dupe ?

SBRIGANI.

Peut-estre dans le fond n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit ; & puis il y a des Gens, apres tout, qui se mettent au dessus de ces fortes de choses, & qui ne croient pas que leur honneur dépende...

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Je suis vostre seruiteur, ie ne me veux point mettre sur la teste vn chapeau comme celuy-là, & l'on aime à aller le front leué dans la Famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voila le Pere.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ce Vieillard-là ?

SBRIGANI.

Oüy, ie me retire.

SCENE V.

Oronte, Monsieur de Pourceaugnac.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Bon-jour, Monsieur, bon-jour.

ORONTE.

Seruiteur, Monsieur, serviteur.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous estes Monsieur Oronte, n'est-ce pas ?

ORONTE.

Oùy.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Et moy, Monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, Monsieur Oronte, que les Limosins soient des fots ?

ORONTE.

Croyez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bestes ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, Monsieur Oronte, qu'un Homme comme moy soit si affamé de Femme ?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, qu'une Fille comme la mienne soit si affamée de Mary ?

SCENE VI.

*Julie, Oronte,
Monsieur de Pourceaugnac.*

JULIE.

On vient de me dire, mon Pere, que Monsieur de Pourceaugnac est arriué. Ah le voila sans doute, & mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait! qu'il a bon air! & que ie suis contente d'auoir vn tel Epous! Souffrez que ie l'embrasse, & que ie luy témoigne...

ORONTE.

Doucement, ma Fille, doucement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Tu-dieu, quelle Galante! comme elle prend feu d'abord!

ORONTE.

Ie voudrois bien sçauoir, Monsieur de Pourceaugnac par quelle raison vous venez...

JULIE.

Que ie suis aise de vous voir! & que ie brule d'impatience...

ORONTE.

Ah, ma Fille, ostez-vous de là, vous-dis-je.

*Julie s'approche de Monsieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant,
& luy veut prendre la main.*

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Ho, ho, quelle égrillarde!

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, sçavoir par quelle raïson,
s'il vous plaist, vous auez la hardiesse de...

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Vertu de ma vie!

ORONTE.

Encor, qu'est-ce à dire cela?

IVLIE.

Ne voulez-vous pas que ie caresse l'Epous que vous
m'aez choisy?

ORONTE.

Non, rentrez là-dedans.

IVLIE.

Laissez-moy le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

IVLIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaist.

ORONTE.

Je ne veux pas, moy; & si tu ne rentres tout à
l'heure, ie...

IVLIE.

Hé bien, ie rentre.

ORONTE.

Ma fille est vne sottie, qui ne sçait pas les choses.

MONSIEUR DE POVRCEAUVGNAC.

Comme nous luy plaifons !

ORONTE.

Tu ne veux pas te retirer ?

IVLIE.

Quand est-ce donc que vous me marierez avec Monsieur ?

ORONTE.

Jamais ; & tu n'es pas pour luy.

IVLIE.

Je le veux auoir, moy, puis que vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si ie te l'ay promis, ie te le dépromets.

MONSIEUR DE POVRCEAUVGNAC.

Elle voudroit bien me tenir.

IVLIE.

Vous avez beau faire, nous ferons mariez ensemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empescheraï bien tous deux, ie vous assure. Voyez vn peu quel *vertigo* luy prend.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu, nostre Beupere pretendu, ne vous fatiguez point tant ; on n'a pas enuie de vous enlever vostre Fille, & vos grimaces n'atraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vostres n'auront pas grand effet.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous estes-vous mis dans la teste que Leonard de Pourceaugnac soit vn Homme à acheter Chat en poche ? & qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du Monde, & voir en se mariant, si son honneur a bien toutes ses seuretez ?

ORONTE.

Je ne sçay pas ce que cela veut dire : mais vous estes-vous mis dans la teste, qu'un Homme de soixante & trois ans ait si peu de ceruelle, & confidere si peu sa Fille, que de la marier avec vn Homme qui a ce que vous sçavez, & qui a esté mis chez vn Medecin pour estre pansé ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est vne piece que l'on m'a faite, & ie n'ay aucun mal.

ORONTE.

Le Medecin me l'a dit luy-mesme.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Le Medecin en a menty ; ie suis Gentilhomme, & ie le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je sçay ce que i'en dois croire, & vous ne m'abusez pas là-dessus, non plus que sur les debtes que vous avez assignées sur le Mariage de ma Fille.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quelles debtes ?

ORONTE.

La feinte icy est inutile, & i'ay vu le Marchand Flaman, qui, avec les autres Creanciers, a obtenu depuis huit mois Sentence contre vous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quel Marchand Flaman ? quels Creanciers ? quelle Sentence obtenuë contre moy ?

ORONTE.

Vous sçavez bien ce que ie veux dire.

SCENE VII.

*Lucette, Oronte,
Monsieur de Pourceaugnac.*

LUCETTE.

Ah tu es assy, & à la fy yeu te trobi après abé fait tant de passés. Podes-tu, scelerat, podes-tu sousteni ma bisto ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que veut cette Femme là ?

LVCETTE.

Que te boli, infame ! tu fas sembran de nou me pas counouïsse, & nou rougisses pas, impudent que tu fies, tu ne rougisses pas de me beyre ? Nou saby pas, Mouffur, faquos bous dont m'an dit que boüillo espousa la Fillo ; may yeu bous declari que yeu soun-sa Fenno, & que y a fet ans, Mouffur, qu'en passan à Pezenas el auguet l'adresse dambé sas mignardisos, comme sap tapla fayre, de me gaigna lou cor, & m'oubligel pra quel mouÿen à ly douna la ma per l'espousa.

ORONTE.

Oh, Oh.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Que Diable est-ce-cy ?

LVCETTE.

Lou trayté me quitel très ans après, sul preteste de quelques affayrés que l'apelabon dins soun País, & des-pey noun ly resçau put quafau de noubelo ; may dins lou tens qui soungeabi lou mens, m'an dounat abist, que begnio dins aquesto Bilo, per se remarida danbé vn outro jöüena Fillo, que sous Parens ly an proucurado, fensse saupré res de sou prumié mariatge. Yeü ay tout quitat en diligensso, & me soüÿ rendu dodins aqueste Loc lou pu leu qu'ay poufcut, per m'oupousa en aquel criminel mariatge, & confondre as ely de tout le mounde lou plus méchant des Hommes.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Voila vne étrange effrontée !

LVCETTE.

Impudent, n'as pas honte de m'injuria, alloc d'estre confus day reproches secrets que ta confienſſo te deu fayre ?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Moy, ie ſuis voſtre Mary ?

LVCETTE.

Infame, gauſoa-tu dire lou contrari ? He tu ſabes be, per ma penno, que n'es que trop bertat ; & plagueſſo al Cel qu'aco nou fougeſſo pas, & que m'auqueſſos layſſado dins l'eſtat d'innouſſenço, & dins la tranquillat oun moun amo bibio daban que tous charmes & tas trounpariés nou m'en bengueſſon malhurouſomen fayre ſourty ; yeu nou ſerio pas reduito à fayré lou trifté perſſounatgé quyeu faue preſentomen ; à beyre vn Marit cruel meſpreſa touto l'ardou que yeu ay per el, & me laiſſa ſenſſe cap de pietat abandounado à las mourtéles doulous que yeu reſſenty de ſas perfidos acciûs.

ORONTE.

Ie ne ſçauois m'empêcher de pleurer. Allez, vous eſtes vn méchant Homme.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie ne connoy rien à tout cecy.

SCÈNE VIII.

*Nerine en Picarde, Lucette,
Oronte, Monsieur de Pourceaugnac.*

NERINE.

Ah ie n'en pis plus, ie sis tout essoffée ! Ah finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie. Iustice, iustice ; ie boute empeschement au Mariage. Ches mon Mery, Monsieur, & ie veux faire pindre che bon pindar là.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Encor !

ORONTE.

Quel diable d'Homme est-ce-cy ?

LUCETTE.

Et que boulés-bous dire, ambe bostre empachomen, & bostro pendarié ? Quaquel Homo es bostre Marit ?

NERINE.

Oüy, Medeme, & ie sis fa Femme.

LUCETTE.

Aquo es faus, aquos yeu que soun fa Fenno ; & se deû estre pendut, aquo fera yeu que lou faray penda.

NERINE.

Ie n'entains mie che baragoin là.

LVCETTE.

Yeu bous disy que yeu soun sa Fenno.

NERINE.

Sa Femme?

LVCETTE.

Oy.

NERINE.

Ie vous dis que cheft my, encor in coup, qui le fis.

LVCETTE.

Et yeu bous sousteni yeu, qu'aquos yeu.

NERINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a éposé.

LVCETTE.

Et yeu fet ans ya que ma preso per Fenno.

NERINE.

I'ai des gairents de tout ce que ie dy.

LVCETTE.

Tout mon País lo sap.

NERINE.

No Ville en est témoin.

LVCETTE.

Tout Pezenas a bist nostre mariatge.

NERINE.

Tout Chin Quentin a assisté à no Noce.

LUCETTE.

Nou ya res de tant beritable.

NERINE.

Il gn'y a rien de plus chertain.

LUCETTE.

Gaufos-tu dire lou contrari, valisquos?

NERINE.

Est-che que tu me démaintiras, méchaint Homme?

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Il est auffi vray l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingninpudensso! Et couffy, miserable, nou te soubenes plus de la pauvre Françon, & del paure Ieanet, que soun lous fruits de nostre mariatge?

NERINE.

Bayez vn peu l'insolence. Quoy, tu ne te fouuiens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de ta foy?

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Voilà deux impudentes carognes!

LUCETTE.

Beny Françon, beny Ieanet; beny toustou, beny toustouné, beny fayre beyre à vn Payre-dénaturat, la duretat qu'el a per nautres.

NERINE.

Venez Madelaine, me n'ainfain, venez-vesen ichy faire honte à vo Pere de l'impudainche qu'il a.

JEANET, FRANÇON, MADELAINE.

Ah mon Papa, mon Papa, mon Papa.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Diantre soit des petits Fils de Putains.

LUCETTE.

Couffy, trayte, tu nous sios pas dins la darniere confusiu, de reffaupre à tal tous Enfans, & de ferma l'aureillo à la tendresse paternello? Tu nou m'escaperas pas, infame, yeu te boly seguy per tout, & te reproucha ton crime jusquos à tant que me sio beniado, & que r'ayo fayt penia, couqui, te boly fayré penia.

NERINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots là, & d'estre infainfible aux caresses de chette pauvre ainfain? Tu ne te sauveras mie de mes pates; & en dépit de tes dains, ie feray bien voir que ie sis ta Femme, & ie te feray peindre.

LES ENFANS *tous ensemble.*

Mon Papa, mon Papa, mon Papa.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Au secours, au secours, où fuiray-je? ie n'en puis plus.

ORONTE.

Allez, vous ferez bien de le faire punir, & il merite d'estre pendu.

SCENE IX.

Sbrigani.

Je conduis de l'œil toutes choses, & tout cecy ne va pas mal. Nous fatiguerons tant nostre Prouvincial, qu'il faudra, ma foy, qu'il déguerpiſſe.

SCENE X.

Monsieur de Pourceaugnac, Sbrigani.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ah ie ſuis aſſommé. Quelle peine! quelle maudite Ville! Aſſaſſiné de tous coſtez!

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce, Monsieur, eſt-il encor arriué quelque choſe?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy. Il pleut en ce País des Femmes & des Laue-mens.

SBRIGANI.

Comment donc?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Deux Carognes de baragoüinneuſes me ſont venu accuſer de les auoir épouſé toutes deux, & me menacent de la Juſtice.

SBRIGANI.

Voila vne méchante affaire, & la Iustice en ce Pais-
cy est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy : Mais quand il y auroit Information, Ajourne-
ment, Decrèt & Ingémeñt obtenu par surprise, Defaut
& Contumace, i'ay la voyé de Conflit de Iurisdiction,
pour temporiser, & venir aux Moyens de nullité qui
seront dans les Procedures.

SBRIGANI.

Voila en parler dans tous les termes ; & l'on voit
bien, Monsieur, que vous estes du mestier.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Moy, point du tout, ie suis Gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien pour parler ainsi, que vous ayez étudié
la Pratique.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Point, ce n'est que le sens commun qui me fait juger
que ie seray toujours receu à mes Faits justificatifs,
& qu'on ne me sçauroit condamner sur vne simple
accusation, sans vn recollement & confrontation avec
mes Parties.

SBRIGANI.

En voila du plus fin encore.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ces mots là me viennent sans que ie les sçache.

SBRIGANI.

Il me semble que le sens commun d'un Gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit & de l'ordre de la Justice; mais non pas à sçavoir les vrais termes de la Chicane.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ce sont quelques mots que j'ay retenus en lisant les Romans.

SBRIGANI.

Ah fort bien.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Pour vous montrer que ie n'entens rien du tout à la Chicane, ie vous prie de me mener chez quelque Aduocat pour consulter mon Affaire.

SBRIGANI.

Ie le veux, & vais vous conduire chez deux Hommes fort habiles; mais j'ay auparauant à vous auertir de n'estre point surpris de leur manière de parler; ils ont contracté du Barreau certaine habitude de Declamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, & vous prendrez pour Musique tout ce qu'ils vous diront.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourueu qu'ils me disent ce que ie veux sçavoir.

SCENE XI.

*Sbrigani, Monsieur de Pourceaugnac,
deux Aduocats Musiciens dont l'un parle lentement, & l'autre fort
vite, accompagnés de 2. Procureurs
& de 2. Sergens.*

L'AVOCAT traînant ses paroles.

*La Poligamie est vn cas,
Est vn cas pendable.*

L'AVOCAT bredouilleur.

*Vostre fait
Est clair & net,
Et tout de droit
Sur cet endroit
Conclut tout droit.*

*Si vous consultez nos Auteurs,
Legislateurs & Glossateurs,
Iustinian, Papinian,
Ulpian & Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul, Castre, Iulian, Barthole,
Iason, Alciat & Cujas,
Ce grand Homme si capable,
La Poligamie est vn cas
Est vn cas pendable.*

*Tous les Peuples policez
Et bien sensez;*

*Les François, Anglois, Hollandois,
Danois, Suedois, Polonois,
Portugais, Espagnols, Flamans,
Italiens, Allemans,
Sur ce fait tiennent loy semblable,
Et l'affaire est sans embarras;
La Poligamie est vn cas,
Est vn cas pendable.*

Monsieur de Pourceaugnac les bat.

Deux Procureurs & deux Sergens dancent vne Entrée, qui suit l'Adieu.

Fin du Second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Erafte, Sbrigani.

SBRIGANI.

Oüy, les chofes s'acheminent où nous voulons : Et comme fes lumieres font fort petites, & fon fens le plus borné du monde, ie luy ay fait prendre vne frayeur fi grande de la feuerité de la Iuftice de ce Païs, & des aprefts qu'on faisoit déjà pour fa mort, qu'il veut prendre la fuite; & pour fe dérober avec plus de facilité aux Gens que ie luy ay dit qu'on auoit mis pour l'arrefter aux Portes de la Ville, il s'eft refolu à fe déguifer, & le déguifement qu'il a pris eft l'habit d'une Femme.

ERASTE.

Ie voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de voftre part à acheuer la Comedie; & tandis que ie joueray mes Scenes avec luy, allez-vous-en... vous entendez bien?

ERASTE.

Oüy.

SBRIGANI.

Et lors que ie l'auray mis où ie veux...

ERASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le Pere aura esté auerty par moy...

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voicy nostre Demoiselle, allez viste, qu'il ne nous voye ensemble.

SCENE II.

*Monsieur de Pourceaugnac en Femme,
Sbrigani.*

SBRIGANI.

Pour moy ie ne croy pas qu'en cet état on puisse iamaïs vous connoistre, & vous auez la mine comme cela, d'une Femme de condition.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Voila qui m'étonne, qu'en ce Pais-cy les formes de la Iustice ne soient point obseruées.

SBRIGANI.

Oüy, ie vous l'ay déjà dit, ils commencent icy par faire pendre vn Homme, & puis ils luy font son Procés.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Voila vne Iustice bien injuste.

SBRIGANI.

Elle est feuree comme tous les Diables, particuliere-
ment sur ces sortes de crimes.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Mais quand on est innocent ?

SBRIGANI.

N'importe, ils ne s'enquestent point de cela ; & puis
ils ont en cette Ville vne haine effroyable pour les Gens
de vostre Pais, & ils ne sont point plus ravis que de
voir pendre vn Limosin.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Qu'est-ce que les Limosins leur ont fait ?

SBRIGANI.

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse & du
merite des autres Villes. Pour moy ie vous auouë que
ie fuis pour vous dans vne peur épouuantable ; & ie
ne me consolerois de ma vie, si vous veniez à estre
pendu.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir,
que de ce qu'il est fâcheux à vn Gentilhomme d'estre
pendu, & qu'une preuue comme celle-là feroit tort à
nos Titres de Noblesse.

SBRIGANI.

Vous avez raison, on vous contesterait apres cela le
Titre d'Escuyer. Au reste, étudiez-vous, quand ie vous
meneray par la main, à bien marcher comme vne

Femme, & prendre le langage & toutes les manieres d'une Personne de qualité.

MONSIEUR DE POVRCEAUVGNAC.

Laissez-moy faire, i'ay veu les Personnes du bel air ; tout ce qu'il y a, c'est que i'ay un peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'est rien, il y a des Femmes qui en ont autant que vous. Ça, voyons un peu comme vous ferez. Bon.

MONSIEUR DE POVRCEAUVGNAC.

Allons donc, mon Carosse ; où est-ce qu'est mon carosse ? Mon Dieu, qu'on est miserable, d'avoir des Gens comme cela ! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, & qu'on ne me fera point venir mon Carosse ?

SBRIGANI.

Fort bien.

MONSIEUR DE POVRCEAUVGNAC.

Hola ho, Cocher, petit Laquais. Ah petit fripon, que de coups de fouet ie vous feray donner tantost ! Petit Laquais ! petit Laquais ; où est-ce donc qu'est ce petit Laquais ? ce petit Laquais ne se trouuera-t-il point ? ne me fera-t-on point venir ce petit Laquais ? est-ce que ie n'ay point un petit Laquais dans le monde ?

SBRIGANI.

Voila qui va à merveille : mais ie remarque une chose, cette Coiffe est un peu trop deliée, i'en vais

querir vne vn peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Que deviendray-je cependant ?

SBRIGANI.

Attendez-moy là, ie suis à vous dans vn moment; vous n'avez qu'à vous promener.

SCENE III.

*Deux Suisses,
Monsieur de Pourceaugnac.*

1. SVISSE.

Allons, dépêchons, Camerade, ly faut allair tout deux nous à la Creue pour regarder vn peu choufticier sti Monfiu de Pourcegnac qui l'a esté contané par Ortonnance à l'estre pendu par son cou.

2. SVISSE.

Ly faut nous loër vn fenestre pour foir sti Chouftice.

1. SVISSE.

Ly disent que l'on fait téja planter vn grand potence tout neuue pour ly accrocher sti Porcegnac.

2. SVISSE.

Ly sira, ma foy, vn grand plaisir, dy regarter pendre sti Limosin.

I. SVISSE.

Oüy, de ly foir gambiller les pieds en haut teuant tout le monde.

2. SVISSE.

Ly est vn plaifant drole, oüy; ly disent que c'estre marié troy foye.

I. SVISSE.

Sti diable ly vouloir troy Femmes à ly tout feul; ly est bien assez r'vne.

2. SVISSE.

Ah pon chour, Mamefelle.

I. SVISSE.

Que faire fous là tout feul?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

L'attens mes Gens, Messieurs.

I. SVISSE.

Ly est belle, par mon foy.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Doucement, Messieurs.

I. SVISSE.

Fous, Mamefelle, fouloir finir réchoüir fous à la Creue? nous faire foir à fous vn petit pendement pien choly.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Je vous rens grace.

2. SVISSE.

L'est vn Gentilhomme Limoffin qui fera pendu chantiment à vn grand potence.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Je n'ay pas de curiosité.

1. SVISSE.

Ly est là vn petit teton qui l'est drole.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Tout-beau.

1. SVISSE.

Mon foy, moy couchair pien avec fous.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Ah c'en est trop, & ces fortes d'ordures-là ne se disent point à vne Femme de ma condition.

2. SVISSE.

Laisse-toy, l'est moy qui le veut couchair avec elle.

1. SVISSE.

Moy ne vouloir pas laisser.

2. SVISSE.

Moy ly vouloir, moy.

Il le tirent avec violence.

1. SVISSE.

Moy ne faire rien.

2. SVISSE.

Toy l'auoir menty.

I. SVISSE.

Toy l'auoir menty toy-mesme.

MONSIEVR DE POURCEAUGNAC.

Au secours, à la force.

SCENE IV.

Vn Exempt, 2. Archers,

1. & 2. Suisses,

Monfieur de Pourceaugnac.

L'EXEMPT.

Qu'est-ce? quelle violence est-ce-là? & que voulez-vous faire à Madame? Allons, que l'on forte de là, si vous ne voulez pas que ie vous mette en prison.

I. SVISSE.

Party pon, toy ne l'auoir point.

2. SVISSE.

Party pon auffi, toy ne l'auoir point encore.

MONSIEVR DE POURCEAUGNAC.

Ie vous suis bien obligée, Monsieur, de m'auoir deliurée de ces insolens.

L'EXEMPT.

Oüay, voila vn visage qui ressemble bien à celuy que l'on m'a dépeint.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas moy, ie vous assure.

L'EXEMPT.

Ah, ah, qu'est-ce que ie veux dire ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ie ne sçay pas.

L'EXEMPT.

Pourquoi donc dites-vous cela ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voila vn discours qui marque quelque chose, & ie vous arreste prisonnier.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Eh, Monsieur, de grace.

L'EXEMPT.

Non, non, à vostre mine, & à vos discours, il faut que vous soyez ce Monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte ; & vous viendrez en prison tout-à-l'heure.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Helas !

SCENE V.

*L'Exempt, Archers, Sbrigani,
Monsieur de Pourceaugnac.*

SBRIGANI.

Ah Ciel ! que veut dire cela ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT.

Oüy, oüy, c'est dequoy ie suis rauy.

SBRIGANI.

Eh, Monsieur, pour l'amour de moy ; vous sçavez que nous sommes Amis il y a long-temps ; ie vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMPT.

Non, il m'est impossible.

SBRIGANI.

Vous estes Homme d'accommodement ; n'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques Pistoles ?

L'EXEMPT à ses Archers.

Retirez-vous vn peu.

SBRIGANI.

Il faut luy donner de l'argent pour vous laisser aller ;
Faites vifte.

MONSIEUR DE POVRCEAUVGNAC.

Ah maudite Ville!

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il?

SBRIGANI.

Vn, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non, mon ordre est trop exprés.

SBRIGANI.

Mon Dieu attendez. Dépêchez, donnez-luy-en encore autant.

MONSIEUR DE POVRCEAUVGNAC.

Mais...

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, & ne perdez point de temps : Vous auriez vn grand plaisir, quand vous seriez pendu.

MONSIEUR DE POVRCEAUVGNAC.

Ah!

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT.

Il faut donc que ie m'enfuye avec luy, car il n'y

auroit point icy de feureté pour moy. Laissez-le moy conduire, & ne bougez d'icy.

SBRIGANI.

Je vous prie donc d'en auoir vn grand foin.

L'EXEMPT.

Je vous promets de ne le point quitter, que ie ne l'aye mis en lieu de feureté.

MONSIEVR DE POVRCEAUVGNAC.

Adieu. Voila le seul honnestre Homme que i'ay trouué en cette Ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de temps; ie vous aime tant, que ie voudrois que vous fussiez déjà bien loin. Que le Ciel le conduise! Par ma foy, voila vne grande dupe. Mais voicy...

SCÈNE VI.

Oronte, Sbrigani.

SBRIGANI.

Ah quelle étrange auanture! quelle fâcheuse nouvelle pour vn Pere! Pauvre Oronte, que ie te plains! Que diras-tu? & de quelle façon pourras-tu supporter cette douleur mortelle?

ORONTE.

Qu'est-ce? quel malheur me presages-tu?

SBRIGANI.

Ah, Monsieur, ce perfide de Limosin, ce traître de Monsieur de Pourceaugnac, vous enleue vostre Fille.

ORONTE.

Il m'enleue ma Fille!

SBRIGANI.

Oüy; elle en est deuenüe si fole, qu'elle vous quitte pour le fuiure; & l'on dit qu'il a vn Caractere pour se faire aimer de toutes les Femmes.

ORONTE.

Allons vifte à la Iustice. Des Archers apres eux.

SCENE VII.

Eraste, Iulie, Sbrigani, Oronte.

ERASTE.

Allons, vous viendrez malgré vous, & ie veux vous remettre entre les mains de vostre Pere. Tenez, Monsieur, voila vostre Fille que i'ay tirée de force d'entre les mains de l'Homme avec qui elle s'enfuyoit; non pas pour l'amour d'elle, mais pour vostre seule consideration : car apres l'action qu'elle a faite, ie dois la mépriser, & me guerir absolument de l'amour que i'auois pour elle.

ORONTE.

Ah infame que tu es!

ERASTE.

Comment? me traiter de la sorte apres toutes les marques d'amitié que ie vous ay données! Ie ne vous blâme point de vous estre soumise aux volontez de Monsieur vostre Pere; il est sage & judicieux dans les choses qu'il fait, & ie ne me plains point de luy de m'auoir rejezté pour vn autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'auoit donnée, il a ses raisons pour cela. On luy a fait croire que cet autre est plus riche que moy de quatre ou cinq mille écus; & quatre ou cinq mille écus est vn denier confiderable, & qui vaut bien la peine qu'un Homme manque à sa parole: Mais oublier en vn moment toute l'ardeur que ie vous ay montrée, vous laisser d'abord enflâmer d'amour pour vn nouveau venu, & le suiure honteusement sans le consentement de Monsieur vostre Pere, apres les crimes qu'on luy impute, c'est vne chose condamnée de tout le monde, & dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglans reproches.

IVLIE.

Hé bien ouïy, i'ay conçu de l'amour pour luy, & ie l'ay voulu suiure, puis que mon Pere me l'auoit choisy pour Epous. Quoy que vous me disiez, c'est vn fort honneste Homme; & tous les crimes dont on l'accuse, sont fausfetez épouuantables.

ORONTE.

Taisez-vous, vous estes vne impertinente, & ie sçay mieux que vous ce qui en est.

IVLIE.

Ce sont sans doute des pieces qu'on luy fait, & c'est

peut-estre luy qui a trouué cet artifice pour vous en dégouter.

ERASTE.

Moy, ie serois capable de cela ?

IVLIE.

Oüy, vous.

ORONTE.

Taisez-vous, vous dis-je ; vous estes vne sottie.

ERASTE.

Non, non, ne vous imaginez pas que i'aye aucune enuie de détourner ce Mariage, & que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir apres vous. Je vous l'ay déjà dit, ce n'est que la seule consideration que i'ay pour Monsieur vostre Pere, & ie n'ay pû souffrir qu'un honneste Homme comme luy fut exposé à la honte de tous les bruits qui pourroient suiure vne action comme la vostre.

ORONTE.

Ie vous suis, Seigneur Erasle, infiniment obligé.

ERASTE.

Adieu, Monsieur, i'auois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans vostre Alliance ; i'ay fait tout ce que j'ay pû pour obtenir vn tel honneur, mais i'ay esté malheureux, & vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empeschera pas que ie ne conserue pour vous les sentimens d'estime & de veneration où vostre Personne m'oblige ; & si je n'ay pû estre vostre Gendre, au moins seray-ie eternellement vostre Seruiteur.

ORONTE.

Arrestez, Seigneur Erasfe, vostre procedé me touche l'ame, & ie vous donne ma Fille en mariage.

IVLIE.

Ie ne veux point d'autre Mary que Monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et ie veux moy, tout-à-l'heure, que tu prenes le Seigneur Erasfe. Ça, la main.

IVLIE.

Non, ie n'en feray rien.

ORONTE.

Ie te donneray sur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, Monsieur, ne luy faites point de violence, ie vous en prie.

ORONTE.

C'est à elle à m'obeir, & ie sçay me montrer le Maistre.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour ce Homme-là? & voulez-vous que ie possède vn Corps, dont vn autre possedera le cœur?

ORONTE.

C'est vn sortilege qu'il luy a donné, & vous verrez

qu'elle changera de sentiment auant qu'il soit peu. Donnez-moy vostre main. Allons.

IVLIE.

Je ne...

ORONTE.

Ah que de bruit. Ça, vostre main, vous dis-je. Ah, ah, ah.

ERASTE.

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que ie vous donne la main; ce n'est que Monsieur vostre Pere dont ie suis amoureux, & c'est luy que i'épouse.

ORONTE.

Je vous suis beaucoup obligé, & i'augmente de dix mille écus le Mariage de ma Fille. Allons, qu'on fasse venir le Notaire pour dresser le Contract.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouuons jouïr du diuertissement de la Saison, & faire entrer les Masques que le bruit des Noces de M. de Pourceaugnac a attiré icy de tous les endroits de la Ville.

SCÈNE VIII.

*Plusieurs Masques de toutes les manières, dont les uns
occupent plusieurs Balcons,
& les autres jont dans la Place, qui par plusieurs Chansons
& diverses Dances & Jeux,
cherchent à se donner des plaisirs innocens.*

UNE EGYPTIENNE.

*Sortez, sortez de ces lieux,
Soucis, chagrins & tristesse,
Venez, venez ris & jeux,
Plaisirs, amours & tendresse,
Ne songeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire est le plaisir.*

CHŒUR DES MUSIENS.

*Ne songeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire est le plaisir.*

L'EGYPTIENNE.

*A me suiure tous icy,
Vostre ardeur est non commune,
Et vous estes en soucy
De vostre bonne fortune :
Soyez toujours amoureux,
C'est le moyen d'estre heureux.*

UN EGYPTIEN.

*Aimons jusques au trèpas,
La raison nous y conuie :*

*Helas ! si l'on n'aimoit pas,
Que seroit-ce de la vie ?
Ah ! perdons plutost le jour,
Que de perdre nostre amour.*

TOVS DEUX EN DIALOGVE.

Les Biens,

L'EGYPTIENNE.

La Gloire,

L'EGYPTIEN.

Les Grandeurs,

L'EGYPTIENNE.

Les Sceptres qui font tant d'enuie,

L'EGYPTIEN.

Tout n'est rien, si l'amour n'y mesle ses ardeurs.

L'EGYPTIENNE.

Il n'est point, sans l'amour, de plaisir dans la vie.

TOVS DEUX ENSEMBLE.

*Soyons toujours amoureux,
C'est le moyen d'être heureux.*

LE PETIT CHOEVR *chante apres ces deux derniers Vers.*

*Sus, sus, chantons tous ensemble,
Danfons, sautons, jouïons-nous.*

VN MUSICIEN *seul.*

Lors que pour rire on s'affemble,

*Les plus sages, ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous.*

TOUS ENSEMBLE.

*Ne songeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire est le plaisir.*

FIN.





LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMEDIE

MESLÉE DE MUSIQUE,
& d'Entrées de Balet.

PAR I. B. P. DE MOLIERE.

*Représentée pour le Roy à Saint Germain
en Laye, au mois de Février 1670.
sous le titre du Divertissement Royal.*

1917

1918

1919

1920

1921

1922

1923



AVANT-PROPOS.



LE ROY qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa Cour un Divertissement qui fût composé de tous ceux que le Theatre peut fournir ; & pour embrasser cette vaste Idée, & enchaîner ensemble tant de choses diverses, SA MAJESTÉ a choisi pour sujet deux Princes Rivaux, qui dans le champêtre séjour de la Vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la Feste des Jeux Pythiens, regalent à l'envy une jeune Princesse & sa Mere, de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser.



PERSONNAGES

DE LA COMEDIE.

ARISTIONE PRINCESSE, Mere d'Eriphile.

ERIPHILE, Fille de la Princesse.

CLEONICE, Confidente d'Eriphile.

CHOREBE, de la suite de la Princesse.

IPHICRATE, }
TIMOCLES, } Amans magnifiques.

SOSTRATE, General d'Armée, Amant d'Eriphile.

CLITIDAS, Plaifant de Cour, de la suite d'Eriphile.

ANAXARQUE, Astrologue.

CLEON, Fils d'Anaxarque.

UNE FAUSSE VENUS, d'intelligence avec Anaxarque.

*La Scene est en Theffalie, dans la délicieufe
Vallée de Tempé.*



PREMIER INTERMEDE.



Le Theatre s'ouvre à l'agréable bruit de quantité d'Instrumens, & d'abord il offre aux yeux une vaste Mer, bordée de chaque côté de quatre grands Rochers, dont le sommet porte chacun un Fleuve, accoudé sur les marques de ces sortes de Deitez. Au pied de ces Rochers sont douze Tritons de chaque côté, & dans le milieu de la Mer quatre Amours montez sur des Dauphins, & derriere eux le Dieu *Eole* élevé au dessus des Ondes sur un petit nuage. *Eole* commande aux Vents de se retirer, & tandis que quatre Amours, douze Tritons, & huit Fleuves lui répondent, la Mer se calme, & du milieu des Ondes on voit s'élever une Île. Huit Pêcheurs sortent du fond de la Mer avec des nacres de Perles, & des branches de Corail, & après une Dance agréable vont se placer chacun sur un Rocher au dessous d'un Fleuve. Le Chœur de la Musique annonce la venue de Neptune, & tandis que ce Dieu dance avec sa suite, les Pêcheurs, les Tritons, & les Fleuves accompagnent ses pas de gestes differents, & de bruit de conques de Perles. Tout ce Spectacle est une Magnifique Galanterie, dont l'un des Princes regale sur la Mer la promenade des Princesses.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Neptune, & six Dieux Marins.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

*Huit Pêcheurs de Corail.**Vers chantez.*

RECIT D'ÉOLE.

*Vents, qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes;
Et laissez regner sur les ondes
Les Zephirs & les Amours.*

UN TRITON.

*Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides?
Venez, venez Tritons, cachez-vous Nereïdes.*

TOUS LES TRITONS.

*Allons tous au devant de ces Divinités,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés.*

UN AMOUR.

Ah que ces Princeesses sont belles!

UN AUTRE AMOUR.

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

UN AUTRE AMOUR.

*La plus belle des Immortelles,
Notre Mere, a bien moins d'appas.*

CHŒUR.

*Allons tous au devant de ces Divinité,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautéz.*

UN TRITON.

*Quel noble spectacle s'avance !
Neptune le grand Dieu, Neptune avec sa Cour
Vient honorer ce beau jour
De son Auguste presence.*

CHŒUR.

*Redoublons nos Concerts,
Et faisons retentir dans le vague des Airs
Notre réjouissance.*

POUR LE ROY, représentant NEPTUNE.

*Le Ciel entre les Dieux les plus confiderez
Me donne pour partage un rang considerable,
Et me faisant regner sur les flots azurez,
Rend à tous l'Univers mon pouvoir redoutable.*

*Il n'est aucune terre à me bien regarder
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande ;
Point d'Etats qu'à l'instant je ne pusse inonder
Des flots impetueux que mon pouvoir commande.*

*Rien n'en peut arrester le fier débordement,
Et d'une triple digue à leur force opposée
On les verroit forcer le ferme empeschement,
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.*

*Mais je sçay retenir la fureur de ces flots
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce,*

*Et laisser en tous lieux au gré des Matelots
La douce liberté d'un paisible commerce.*

*On trouve des Ecueils par fois dans mes Etats,
On voit quelques Vaisseaux y perir par l'orage :
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas,
Et chez moy la Vertu ne fait jamais naufrage.*

Pour Monsieur le Grand,
representant un Dieu Marin.

*L'Empire où nous vivons, est fertile en trefors,
Tous les mortels en foule accourent sur ses bords,
Et pour faire bien-tôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de NEPTUNE.*

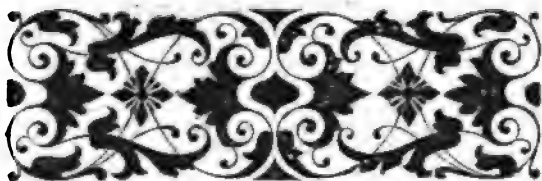
Pour le Marquis de Villeroy,
representant un Dieu Marin.

*Sur la foy de ce Dieu de l'Empire flottant
On peut bien s'embarquer avec toute assurance ;
Les flots ont de l'inconstance ;
Mais le NEPTUNE est constant.*

Pour le Marquis de Rastent,
representant un Dieu Marin.

*Voguez sur cette Mer d'un zele inébranlable,
C'est le moyen d'avoir NEPTUNE favorable.*





LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Sostrate, Clitidas.

CLITIDAS.



Il est attaché à ses pensées ?

SOSTRATE.

Non, Sostrate, je ne voy rien où tu puisses
avoir recours, & tes maux sont d'une nature à ne te
laisser nulle esperance d'en sortir.

CLITIDAS.

Il raisonne tout seul.

SOSTRATE.

Helas !

CLITIDAS.

Voilà des soupirs qui veulent dire quelque chose, & ma conjecture se trouvera véritable.

SOSTRATE.

Sur quelles chimères, dy-moy, pourrois-tu bâtir quelque espoir, & que peux-tu envisager que l'affreuse longueur d'une vie mal-heureuse, & des ennuis à ne finir que par la mort ?

CLITIDAS.

Cette teste-là est plus embarrassée que la mienne.

SOSTRATE.

Ah ! mon cœur, ah ! mon cœur, où m'avez-vous jetté ?

CLITIDAS.

Serviteur, Seigneur Softrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas ?

CLITIDAS.

Mais vous plutôt que faites-vous icy, & quelle secrète mélancholie, quelle humeur sombre, s'il vous plaist, vous peut retenir dans ces Bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la Feste, dont l'amour du Prince Iphicrate vient de regaler sur la Mer la promenade des Princesses ; tandis qu'elles y ont reçu des Cadeaux merveilleux de Musi-

que, & de dance, & qu'on a veu les Rochers & les Ondes se parer de Divinitez pour faire honneur à leurs attraits?

SOSTRATE.

Je me figure assez sans la voir cette magnificence, & tant de gens d'ordinaire s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de Fêtes, que j'ay crû à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous sçavez que vostre presence ne gaste jamais rien, & que vous n'estes point de trop en quelque lieu que vous soyez. Vostre visage est bien venu par tout, & il n'a garde d'estre de ces visages disgraciez, qui ne sont jamais bien receus des regards Souverains. Vous estes également bien auprès des deux Princesses; & la Mere, & la Fille vous font assez connoître l'estime qu'elles font de vous pour n'apprehender pas de fatiguer leurs yeux; & ce n'est pas cette crainte, enfin, qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avouë que je n'ay pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

CLITIDAS.

Mon Dieu! quand on n'auroit nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde, & quoy que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul pendant une Feste à resver parmy des Arbres comme vous faites, à moins d'avoir en teste quelque chose qui embarrasse.

SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y pusse avoir ?

CLITIDAS.

Oüais, je ne sçay d'où cela vient, mais il sent icy l'amour ; ce n'est pas moy. Ah ! par ma foy c'est vous.

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas.

CLITIDAS.

Je ne suis point fou, vous estes amoureux, j'ay le nez délicat, & j'ay senty cela d'abord.

SOSTRATE.

Surquoy prens-tu cette pensée ?

CLITIDAS.

Surquoy ? vous seriez bien étonné si je vous disois encore de qui vous estes amoureux.

SOSTRATE.

Moy ?

CLITIDAS.

Oüy, je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aymez. J'ay mes secrets aussi bien que nostre Astrologue, dont la Princeesse Aristione est entestée ; & s'il a la science de lire dans les Astres la fortune des hommes, j'ay celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on ayme. Tenez-vous un peu, & ouvrez les yeux. E, par foy, e, r, i, ri, eri, p, h, i, phi, eriphi, l,

e, le, eriphile. Vous estes amoureux de la Princesse Eriphile.

SOSTRATE.

Ah ! Clitidas, j'avouë que je ne puis cacher mon trouble, & tu me frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS.

Vous voyez si je suis sçavant ?

SOSTRATE.

Helas ! si par quelque aventure tu as pû découvrir le secret de mon cœur, je te conjure au moins de ne le reveler à qui que ce soit, & sur tout de le tenir caché à la belle Princesse, dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et serieusement parlant, si dans vos actions j'ay bien pû connoître depuis un temps la passion que vous voulez tenir secreete, pensez-vous que la Princesse Eriphile puisse avoir manqué de lumiere pour s'en appercevoir ? Les belles, croyez-moy, sont toujours les plus clair-voyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent, & le langage des yeux & des soupirs se fait entendre mieux qu'à tout autre à celle à qui il s'adresse.

SOSTRATE.

Laissons-la, Clitidas, laissons-la voir si elle peut dans mes soupirs & mes regards l'amour que ses charmes m'inspirent, mais gardons bien que par nulle autre voye elle en apprenne jamais rien.

CLITIDAS.

Et qu'apprehendez-vous ? est-il possible que ce même

Sostrate qui n'a pas craint, ny Brennus, ny tous les Gaulois ; & dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de Barbares qui ravageoit la Grece ? Est-il possible, dis-je, qu'un homme si assuré dans la guerre soit si timide en amour, & que je le voye trembler à dire seulement qu'il ayme ?

SOSTRATE.

Ah ! Clitidas, je tremble avec raison, & tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables, que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne suis pas de cet avis, & je sçay bien pour moy qu'un seul Gaulois l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble les plus charmans du monde. Mais dites-moy un peu qu'esperez-vous faire ?

SOSTRATE.

Mourir sans déclarer ma passion.

CLITIDAS.

L'esperance est belle. Allez, allez, vous vous mocquez, un peu de hardiesse réussit toujours aux Amans ; il n'y a en amour que les honteux qui perdent, & je dirois ma passion à une Déesse moy, si j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choses, hélas ! condamnent mes feux à un éternel silence.

CLITIDAS.

Hé, quoy ?

SOSTRATE.

La bassesse de ma fortune, dont il plaist au Ciel de rabatre l'ambition de mon amour, le rang de la Princesse qui met entre-elle & mes desirs une distance si fâcheuse, la concurrence de deux Princes appuyez de tous les grands titres qui peuvent soutenir les pretentions de leurs flâmes; de deux Princes, qui par mille & mille magnificences se disputent à tous momens la gloire de sa conquête, & sur l'amour de qui on attend tous les jours de voir son choix se déclarer, mais plus que tout, Clitidas, le respect inviolable où ses beaux yeux assujettissent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le respect bien souvent n'oblige pas tant que l'amour, & je me trompe fort, ou la jeune Princesse a connu vostre flâme, & n'y est pas insensible.

SOSTRATE.

Ah! ne t'avises point de vouloir flater par pitié le cœur d'un miserable.

CLITIDAS.

Ma conjecture est fondée, je luy voy reculer beaucoup le choix de son époux, & je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous sçavez que je suis auprès d'elle en quelque espece de faveur, que j'y ay les accès ouverts, & qu'à force de me tourmenter je me suis acquis le privilege de me meller à la conversation, & parler à tort & à travers de toutes choses. Quelquefois cela ne me reüssit pas, mais quelquefois aussi cela me reüssit. Laissez-moy faire, je suis de vos amis, les gens

de merite me touchent, & je veux prendre mon temps pour entretenir la Princesse de...

SOSTRATE.

Ah! de grace quelque bonté que mon mal-heur r'inspire, garde-toy bien de luy rien dire de ma flâme. J'aymerois mieux mourir que de pouvoir estre accusé par elle de la moindre temerité, & ce profond respect où ses charmes divins...

CLITIDAS.

Taisons-nous, voicy tout le monde.

SCENE II.

*Aristione, Iphicrate,
Timocles, Anaxarque, Cleon.*

ARISTIONE.

Prince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette Feste a eu des ornemens qui l'emportent sans doute sur tout ce que l'on sçauroit voir, & elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand, & de si majestueux, que le Ciel mesme ne sçauroit aller au delà, & je puis dire assurément qu'il n'y a rien dans l'Univers qui s'y puisse égaler.

TIMOCLES.

Ce sont des ornemens dont on ne peut pas esperer

que toutes les Fêtes soient embellies, & je dois fort trembler, Madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'appreste à vous donner dans le Bois de Diane.

ARISTIONE.

Je croy que nous n'y verrons rien que de fort agreable, & certes il faut avoüer que la campagne a lieu de nous paroître belle, & que nous n'avons pas le temps de nous ennuyer dans cet agreable séjour qu'ont célébré tous les Poètes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la Chasse que nous y prenons à toute heure, & de la solemnité des jeux Pythiens que l'on y celebre tantost, vous prenez soin l'un & l'autre de nous y combler de tous les divertissemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancholiques. D'où vient, Softrate, qu'on ne vous a point vu dans nostre promenade ?

SOSTRATE.

Une petite indisposition, Madame, m'a empêché de m'y trouver.

IPHICRATE.

Softrate est de ces gens, Madame, qui croient qu'il ne sied pas bien d'être curieux comme les autres, & il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a gueres de part à tout ce que je fais, & sans vous faire compliment, il y avoit des choses à voir dans cette Fête, qui pouvoient m'attirer, si quelque autre motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il veu cela?

CLITIDAS.

Oüy, Madame, mais du Rivage.

ARISTIONE.

Et pourquoy du Rivage?

CLITIDAS.

Ma foy, Madame, j'ay craint quelqu'un des accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit j'ay songé de Poisson mort, & d'œufs cassez, & j'ay appris du Seigneur Anaxarque, que les œufs cassez & le Poisson mort signifient mal-encontre.

ANAXARQUE.

Je remarque une chose, que Clitidas n'auroit rien à dire s'il ne parloit de moy.

CLITIDAS.

C'est qu'il y a tant de choses à dire de vous, qu'on n'en sçauroit parler assez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matieres, puisque je vous en ay prié.

CLITIDAS.

Le moyen, ne dites-vous pas que l'ascendant est plus fort que tout; & s'il est écrit dans les Astres que je sois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je résiste à ma destinée?

ANAXARQUE.

Avec tout le respect, Madame, que je vous dois, il y a une chose qui est fâcheuse dans vostre Cour que tout le monde y prenne liberté de parler, & que le plus honneste-homme y soit exposé aux railleries du premier méchant plaissant.

CLITIDAS.

Je vous rends grace de l'honneur.

ARISTIONE.

Que vous estes fou, de vous chagriner de ce qu'il dit..

CLITIDAS.

Avec tout le respect que je dois à Madame, il y a une chose qui m'étonne dans l'Astrologie, comment des gens qui sçavent tous les secrets des Dieux, & qui possèdent des connoissances à se mettre au dessus de tous les hommes, ayent besoin de faire leur Cour, & de demander quelque chose.

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux vostre argent, & donner à Madame de meilleures plaifanteries.

CLITIDAS.

Ma foy, on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à vostre aise, & le mestier de plaissant n'est pas comme celuy d'Astrologue. Bien mentir, & bien plaissanter sont deux choses fort differentes, & il est bien plus facile de tromper les gens, que de les faire rire.

ARISTIONE.

Eh ! qu'est-ce donc que cela veut dire ?

CLITIDAS se parlant à luy-mesme.

Paix, impertinent que vous estes. Ne sçavez-vous pas bien que l'Astrologie est une affaire d'Estat, & qu'il ne faut point toucher à cette corde-là. Je vous l'ay dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, & vous prenez de certaines libertez qui vous jouëront un mauvais tour ; je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, & qu'on vous chassera comme un faquin, taisez-vous si vous estes sage.

ARISTIONE.

Où est ma Fille ?

TIMOCLES.

Madame, elle s'est écartée, & je luy ay presenté une main qu'elle a refusé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puisque l'amour que vous avez pour Eriphile, a bien voulu se soumettre aux loix que j'ay voulu vous imposer, puisque j'ay sçu obtenir de vous que vous fussiez Rivaux sans devenir ennemis, & qu'avec pleine soumission aux sentimens de ma Fille, vous attendez un choix dont je l'ay faite seule maistresse ; ouvrez-moi tous deux le fond de vostre ame, & me dites sincerement quel progresz vous croyez l'un & l'autre avoir fait sur son cœur.

TIMOCLES.

Madame, je ne suis point pour me flater, j'ay fait ce

que j'ai pû pour toucher le cœur de la Princeſſe Eri-phile, & je m'y ſuis pris que je croy de toutes les tendres manieres, dont un Amant ſe peut ſervir. Je luy ay fait des hommages ſoumis de tous mes vœux; j'ay montré des affiduitez; j'ay rendu des ſoins chaque jour; j'ay fait chanter ma paſſion aux voix les plus touchantes, & l'ay fait exprimer en Vers aux plumes les plus délicates; je me ſuis plaint de mon martyr en des termes paſſionnez; j'ay fait dire à mes yeux auſſi bien qu'à ma bouche le deſeſpoir de mon amour; j'ay pouſſé à ſes pieds des ſoupirs languiffans; j'ay meſme répandu des larmes, mais tout cela inutilement, & je n'ay point connu qu'elle ait dans l'ame aucun reſſentiment de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous Prince ?

IPHICRATE.

Pour moy, Madame, connoiſſant ſon indifférence, & le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on luy rend, je n'ay voulu perdre auprès d'elle, ny plaintes, ny ſoupirs, ny larmes. Je ſçay qu'elle eſt toute ſoumiſe à vos volontez, & que ce n'eſt que de voſtre main ſeule qu'elle voudra prendre un époux. Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que je m'adreſſe pour l'obtenir, à vous plutôt qu'à elle que je rends tous mes ſoins & tous mes hommages. Et pluſt au Ciel, Madame, que vous euſſiez pû vous reſoudre à tenir ſa place; que vous euſſiez voulu jouir des conquêtes que vous luy faites, & recevoir pour vous les vœux que vous luy renvoyez.

ARISTIONE.

Prince, le compliment eſt d'un Amant adroit, & vous

avez entendu dire qu'il falloit cajoler les meres pour obtenir les filles ; mais icy par malheur tout cela devient inutile, & je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous luy donniez pour ce choix, ce n'est point compliment, Madame, que ce que je vous dy. Je ne recherche la Princeſſe Eriphile, que parce qu'elle eſt voſtre ſang ; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, & c'eſt vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui eſt fort bien.

IPHICRATE.

Oüy, Madame, toute la terre voit en vous des attraits & des charmes que je...

ARISTIONE.

De grace, Prince, oſtons ces charmes & ces attraits, vous ſçavez que ce ſont des mots que je retranche des compliments qu'on me veut faire. Je ſouffre qu'on me louë de ma ſincerité, qu'on diſe que je ſuis une bonne Princeſſe, que j'ay de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis, & de l'eſtime pour le merite & la vertu, je puis taſter de tout cela ; mais pour les douceurs de charmes & d'attraits je ſuis bien ayſé qu'on ne m'en ſerve point, & quelque verité qui ſ'y puſt rencontrer, on doit faire quelque ſcrupule d'en goûter la louïange, quand on eſt mere d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah! Madame, c'est vous qui voulez estre mere malgré tout le monde, il n'est point d'yeux qui ne s'y opposent, & si vous le vouliez la Princeſſe Eriphile ne feroit que voſtre ſœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu, Prince, je ne donne point dans tous ces galimatias où donnent la pluſpart des Femmes; je veux estre mere, parce que je la ſuis, & ce ſeroit en vain que je ne la voudrois pas estre. Ce titre n'a rien qui me choque, puisſque de mon conſentement je me ſuis expoſée à le recevoir, c'est un foible de noſtre ſexe, dont grace au Ciel je ſuis exempte, & je ne m'embarreſſe point de ces grandes diſputes d'âge ſurquoy nous voyons tant de folles. Revenons à noſtre diſcours. Eſt-il poſſible que juſqu'icy vous n'ayez pû connoiſtre où panche l'inclination d'Eriphile?

IPHICRATE.

Ce ſont obſcuritez pour moy.

TIMOCLES.

C'eſt pour moy un myſtere impenetrable.

ARISTIONE.

La pudeur peut-eſtre l'empêche de ſ'expliquer à vous & à moy, ſervons-nous de quelque autre pour découvrir le ſecret de ſon cœur. Soſtrate, prenez de ma part cette commiſſion, & rendez cet office à ces Princes, de ſçavoir adroitement de ma Fille vers qui des deux ſes ſentimens peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent personnes dans vostre Cour, sur qui vous pourriez mieux verser l'honneur d'un tel employ, & je me sens mal propre à bien executer ce que vous souhaitez de moy.

ARISTIONE.

Vostre merite, Softrate, n'est point borné aux seuls emplois de la guerre, vous avez de l'esprit, de la conduite, de l'adresse, & ma Fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelqu'autre mieux que moy, Madame...

ARISTIONE.

Non, non, en vain vous vous en défendez.

SOSTRATE.

Puisque vous le voulez, Madame, il vous faut obeir, mais je vous jure que dans toute vostre Cour vous ne pouviez choisir personne qui ne fust en estat de s'acquitter beaucoup mieux que moy d'une telle commission.

ARISTIONE.

C'est trop de modestie, & vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choses dont on vous chargera. Découvrez doucement les sentimens d'Eriphile, & faites la resouvenir qu'il faut se rendre de bonne-heure dans le Bois de Diane.

SCENE III.

Iphicrate, Timocles, Clitidas, Sofstrate.

IPHICRATE.

Vous pouvez croire que je prends part à l'estime que la Princesse vous témoigne.

TIMOCLES.

Vous pouvez croire, que je suis ravy du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en estat de servir vos amis.

TIMOCLES.

Vous avez dequoy rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes interets.

TIMOCLES.

Je ne vous dy point de parler pour moy.

SOSTRATE.

Seigneurs, il seroit inutile, j'aurois tort de passer les ordres de ma commission, & vous trouverez bon que je ne parle, ny pour l'un, ny pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIMOCLES.

Vous en userez comme vous voudrez.

SCENE IV.

Iphicrate, Timocles, Clitidas.

IPHICRATE.

Clitidas se resouvient bien qu'il est de mes amis, je luy recommande toujours de prendre mes interets auprès de sa Maistresse, contre ceux de mon Rival.

CLITIDAS.

Laissez-moy faire, il y a bien de la comparaison de luy à vous, & c'est un Prince bien bâty pour vous le disputer.

IPHICRATE.

Je reconnoistray ce service.

TIMOCLES.

Mon Rival fait sa Cour à Clitidas, mais Clitidas sçait bien qu'il m'a promis d'appuyer contre luy les pretentions de mon amour.

CLITIDAS.

Affurement, & il se mocque de croire l'emporter sur vous; voilà auprès de vous un beau petit morveux de Prince.

TIMOCLES.

Il n'y a rien que je ne fasse pour Clitidas.

CLITIDAS.

Belles paroles de tous côtez. Voicy la Princesse; prenons mon temps pour l'aborder.

SCENE V.

Eriphile, Cleonice.

CLEONICE.

On trouvera étrange, Madame, que vous vous foyez ainsi écartée de tout le monde.

ERIPHILE.

Ah ! qu'aux personnes comme nous qui sommes toujours accablées de tant de gens, un peu de solitude est parfois agreable, & qu'après mille impertinents entretiens, il est doux de s'entretenir avec ses pensées. Qu'on me laisse icy promener toute seule.

CLEONICE.

Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit essay de la disposition de ces gens admirables qui veulent se donner à vous ? Ce sont des personnes, qui par leurs pas, leurs gestes, & leurs mouvemens expriment aux yeux toutes choses ; & on appelle cela Pantomimes. J'ay tremblé à vous dire ce mot, & il y a des Gens dans vostre Cour qui ne me le pardonneroient pas.

ERIPHILE.

Vous avez bien la mine, Cleonice, de me venir icy regaler d'un mauvais divertissement ; car grace au Ciel

vous ne manquez pas de vouloir produire indifferement tout ce qui se presente à vous, & vous avez une affabilité qui ne rejete rien. Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les Muses necessitantes; vous estes la grande protectrice du merite incommodé, & tout ce qu'il y a de vertueux indigens au monde va débarquer chez vous.

CLEONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laisser-là.

ERIPHILE.

Non, non, voyons-les, faites-les venir.

CLEONICE.

Mais peut-estre, Madame, que leur dance sera méchante.

ERIPHILE.

Méchante, ou non, il la faut voir; ce ne seroit avec vous que reculer la chose, & il vaut mieux en estre quitte.

CLEONICE.

Ce ne sera icy, Madame, qu'une dance ordinaire, une autre fois...

ERIPHILE.

Point de preambule, Cleonice, qu'ils dancent.

Fin du premier Acte.





SECOND INTERMEDE.



La Confidente de la jeune Princesse luy produit trois danseurs, sous le nom de Pantomimes ; c'est à dire qui expriment par leurs gestes toutes sortes de choses. La Princesse les voit d'ancer, & les reçoit à son service.

ENTRÉE DE BALLET

De trois Pantomimes.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Eriphile, Cleonice, Clitidas.

ERIPHILE.

Voilà qui est admirable ! je ne croy pas qu'on puisse mieux dancer qu'ils dancent, & je suis bien aise de les avoir à moy.

CLEONICE.

Et moy, Madame, je suis bien aise que vous ayez veu que je n'ay pas si méchant goust que vous avez pensé.

ERIPHILE.

Ne triomphez point tant, vous ne tarderez guere à me faire avoir ma revanche, qu'on me laisse icy.

CLEONICE.

Je vous avertis, Clitidas, que la Princesse veut estre seule.

CLITIDAS.

Laissez-moy faire, je suis homme qui sçais ma Cour.

SCENE II.

Eriphile, Clitidas.

CLITIDAS *fait semblant de chanter.*

La, la, la, la, ah!

ERIPHILE.

Clitidas.

CLITIDAS.

Je ne vous avois pas veu là, Madame.

ERIPHILE.

Approche. D'où viens-tu?

CLITIDAS.

De laisser la Princesse vostre Mere qui s'en alloit vers le Temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ERIPHILE.

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmans du monde?

CLITIDAS.

Affurement. Les Princes vos Amans y estoient.

ERIPHILE.

Le Fleuve Pénée fait icy d'agreables détours.

CLITIDAS.

Fort agreables. Softrate y estoit aussi.

ERIPHILE.

D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade?

CLITIDAS.

Il a quelque chose dans la teste qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux regales. Il m'a voulu entretenir, mais vous m'avez défendu si expressement de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ay point voulu luy prestér l'oreille, & je luy ay dit nettement que je n'avois pas le loisir de l'entendre.

ERIPHILE.

Tu as eu tort de luy dire cela, & tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je luy ay dit d'abord que je n'avois pas le loisir de l'entendre, mais après je luy ay donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En verité c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soyent faits. Ne prenant point des manieres bruyantes & des tons de voix assommans; sage & posé en toutes choses, ne parlant jamais que bien à propos; point prompt à décider; point du tout exagerateur incommode; & quelques beaux vers que nos Poëtes luy ayent recité, je ne luy ay jamais oüy dire voilà qui est plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homere. Enfin, c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination, & si j'estois Princeesse il ne seroit pas mal-heureux.

ERIPHILE.

C'est un homme d'un grand merite affurement, mais dequoy t'a-t-il parlé ?

CLITIDAS.

Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joye au magnifique regale que l'on vous a donné; m'a parlé de vostre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au dessus du Ciel, & vous a donné toutes les loüanges qu'on peut donner à la Princesse la plus accomplie de la terre, entremeslant tout cela de plusieurs soupirs qui disoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de le tourner de tous côtez, & de le presser sur la cause de cette profonde mélancholie, dont toute la Cour s'apperçoit, il a esté contraint de m'avoüer qu'il estoit amoureux.

ERIPHILE.

Comment amoureux? quelle temerité est la sienne! c'est un extravagant que je ne verray de ma vie.

CLITIDAS.

Dequoy vous plaignez-vous, Madame ?

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aymer, & de plus avoir l'audace de le dire?

CLITIDAS.

Ce n'est pas vous, Madame, dont il est amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'est pas moy?

CLITIDAS.

Non, Madame, il vous respecte trop pour cela, & est trop sage pour y penser.

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas ?

CLITIDAS.

D'une de vos Filles, la jeune Arsinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour ?

CLITIDAS.

Il l'ayme éperduëment, & vous conjure d'honorer sa flamme de vostre protection.

ERIPHILE.

Moy ?

CLITIDAS.

Non, non, Madame, je voy que la chose ne vous plaist pas. Vostre colere m'a obligé à prendre ce détour, & pour vous dire la verité, c'est vous qu'il ayme éperduëment.

ERIPHILE.

Vous estes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentimens. Allons, sortez d'icy, vous vous mellez de vouloir lire dans les ames ; de vouloir penetrer dans les secrets du cœur d'une Princeffe. Otez-vous de mes yeux, & que je ne vous voye jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame.

ERIPHILE.

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, Madame.

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dy, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde sur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il suffit.

ERIPHILE.

Sofstrate r'a donc dit qu'il m'aymoit?

CLITIDAS.

Non, Madame, il faut vous dire la verité; j'ay tiré de son cœur par surprise un secret qu'il veut cacher à tout le monde, & avec lequel il est, dit-il, resolu de mourir. Il a esté au desespoir du vol subtil que je luy en ay fait, & bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré avec toutes les instantes prieres qu'on scauroit faire, de ne vous en rien reveler, & c'est trahison contre luy que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant mieux, c'est par son seul respect qu'il peut me plaire, & s'il estoit si hardy que de me déclarer son amour, il perdrait pour jamais, & ma presence, & mon estime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, Madame...

ERIPHILE.

Le voicy ; souvenez-vous au moins si vous estes sage de la défense que je vous ay faite.

CLITIDAS.

Cela est fait, Madame, il ne faut pas estre Courtisan indiscret.

SCENE III.

Sostrate, Eriphile.

SOSTRATE.

J'ay une excuse, Madame, pour oser interrompre vostre solitude, & j'ay reçu de la Princesse vostre Mere une commission qui autorise la hardiesse que je prends maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commission, Sostrate ?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux Princes peut incliner vostre cœur ?

ERIPHILE.

La Princesse ma Mere montre un esprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil employ. Cette commission, Sostrate, vous a esté agreable sans doute, & vous l'avez acceptée avec beaucoup de joye ?

SOSTRATE.

Je l'ay acceptée, Madame, par la nécessité que mon devoir m'impose d'obeir, & si la Princesse avoit voulu recevoir mes excuses, elle auroit honoré quelqu'autre de cet employ.

ERIPHILE.

Quelle cause, Softrate, vous obligeoit à le refuser?

SOSTRATE.

La crainte, Madame, de m'en acquitter mal.

ERIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous estime pas assez pour vous ouvrir mon cœur, & vous donner toutes les lumières que vous pourrez désirer de moy sur le sujet de ces deux Princes?

SOSTRATE.

Je ne desire rien pour moy là-dessus, Madame, & je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amènent.

ERIPHILE.

Jusques-icy je me suis défenduë de m'expliquer, & la Princesse ma Mere a eu la bonté de souffrir que j'aye reculé toujours ce choix qui me doit engager ; mais je feray bien aise de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque chose pour l'amour de vous, & si vous m'en pressez je rendray cet arrest qu'on attend depuis si longtemps.

SOSTRATE.

C'est une chose, Madame, dont vous ne ferez point

importunée par moy, & je ne sçaurois me refoudre à presser une Princesse qui sçait trop ce qu'elle a à faire.

ERIPHILE.

Mais c'est ce que la Princesse ma Mere attend de vous.

SOSTRATE.

Ne luy ay-je pas dit aussi que je m'acquitterois mal de cette commission?

ERIPHILE.

O ça, Sostrate, les gens comme vous ont toujours les yeux penetrans, & je pense qu'il ne doit y avoir gueres de choses qui échapent aux vostres. N'ont-ils pu découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde est en peine, & ne vous ont-ils point donné quelques petites lumieres du panchant de mon cœur? Vous voyez les soins qu'on me rend, l'empressement qu'on me témoigne; quel est celui de ces deux Princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme sur ces sortes de choses, ne sont reglez d'ordinaire que par les interets qu'on prend.

ERIPHILE.

Pour qui, Sostrate, panchez-vous des deux? quel est celui, dites-moy, que vous souhaiteriez que j'épousasse?

SOSTRATE.

Ah! Madame, ce ne seront pas mes souhaits, mais vostre inclination qui décidera de la chose.

ERIPHILE.

Mais si je me conseillois à vous pour ce choix?

SOSTRATE.

Si vous vous conseilliez à moy, je serois fort embarrassé.

ERIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette preference?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les Princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous; les Dieux seuls y pourront pretendre, & vous ne souffrirez des hommes que l'encens, & les Sacrifices.

ERIPHILE.

Cela est obligeant, & vous estes de mes amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, quel est celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCENE IV.

Chorébe, Softrate, Eriphile.

CHORÉBE.

Madame, voilà la Princesse qui vient vous prendre icy, pour aller au Bois de Diane.

v.

18

SOSTRATE.

Helas ! petit garçon que tu es venu à propos.

SCENE V.

*Aristione, Iphicrate, Timocles,
Anaxarque, Clitidas, Softrate, Eriphile.*

ARISTIONE.

On vous a demandée, ma Fille, & il y a des gens que
vostre absence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je pense, Madame, qu'on m'a demandée par com-
pliment, & on ne s'inquiete pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous icy tant de divertissemens les
uns aux autres, que toutes nos heures sont retenues, &
nous n'avons aucun moment à perdre, si nous voulons
les goûter tous. Entrons vite dans le Bois, & voyons
ce qui nous y attend ; ce lieu est le plus beau du monde,
prenons vite nos places.

Fin du second Acte.





TROISIÈME INTERMEDE.



Le Theatre est une Forest, où la Princeſſe est invitée d'aller, une Nymphé luy en fait les honneurs en chantant, & pour la divertir on luy joue une petite Comédie en Musique, dont voicy le fujet : Un Berger se plaint à deux Bergers ses amis, des froideurs de celle qu'il ayme, les deux amis le consolent ; & comme la Bergere aymée arrive, tous trois se retirent pour l'observer : après quelque plainte amoureuse elle se repose sur un gazon, & s'abandonne aux douceurs du sommeil ; l'Amant fait approcher ses amis pour contempler les graces de sa Bergere, & invite toutes choses à contribuer à son repos. La Bergere en s'éveillant, voit son Berger à ses pieds, se plaint de sa poursuite : Mais considerant sa constance elle luy accorde sa demande, & consent d'en estre aymée en presence des deux Bergers amis : Deux Satyres arrivant se plaignent de son changement, & étant touchez de cette disgrâce, cherchent leur consolation dans le vin.



LES PERSONNAGES

DE LA PASTORALE.

LA NYMPHE DE LA VALLÉE DE TEMPÉ.

TIRCIS.

LYCASTE.

MENANDRE.

CALISTE.

DEUX SATYRES.

PROLOGUE.

La Nymphé de Tempé.

*Venez grande Princeſſe avec tous vos appas,
Venez preſter vos yeux aux innocens ébas
Que noſtre deſert vous preſente ;
N'y cherchez point l'éclat des Feſtes de la Cour,
On ne ſent icy que l'amour,
Ce n'eſt que d'amour qu'on y chante.*

SCENE PREMIERE.

Tircis.

*Vous chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols pleins d'amour,
Et de vos tendres ramages
Vous réveillez tour à tour
Les échos de ces bocages :
Helas ! petits oyseaux, hélas !
Si vous aviez mes maux vous ne chanteriez pas.*

SCENE DEUXIÈME

Licaste, Menandre, Tircis.

LICASTE.

Hé quoy toujours languissant, sombre, & triste ?

MENANDRE.

Hé quoy toujours aux pleurs abandonné ?

TIRCIS.

*Toujours adorant Caliste,
Et toujours infortuné.*

LICASTE.

Domte, domte, Berger, l'ennuy qui te possède.

TIRCIS.

Eh le moyen, hélas !

MENANDRE.

Fais, fais-toy quelque effort.

TIRCIS.

Eh le moyen, hélas ! quand le mal est trop fort ?

LICASTE.

Ce mal trouvera son remède.

TIRCIS.

Je ne gueriray qu'à ma mort.

LICASTE, ET MENANDRE.

Ah Tircis !

TIRCIS.

Ah Bergers !

LICASTE, ET MENANDRE.

Prends sur toy plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut secourir.

LICASTE, ET MENANDRE.

C'est trop, c'est trop céder.

TIRCIS.

C'est trop, c'est trop souffrir.

LICASTE, ET MENANDRE.

Quelle foiblesse !

TIRCIS.

Quel martyr !

LICASTE, ET MENANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plutôt mourir.

LICASTE.

*Il n'est point de Bergere
Si froide, & si severe,
Dont la pressante ardeur
D'un cœur qui persevere
Ne vainque la froideur.*

MENANDRE.

*Il est dans les affaires
Des amoureux mysteres,
Certains petits momens
Qui changent les plus fieres,
Et font d'heureux Amans.*

TIRCIS.

*Je la voy, la cruelle,
Qui porte icy ses pas,
Gardons d'estre veu d'elle,
L'ingrate, hélas !
N'y viendrait pas.*

SCENE TROISIÈME.

*Caliste.**Ah que sur nostre cœur
La severe Loy de l'honneur
Prend un cruel empire !**Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis,
Et cependant sensible à ses cuisans soucis,
De sa langueur en secret je soupire,*

Et voudrois bien soulager son martyre.
C'est à vous seuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.
Puisque le Ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable
Contre des traits si doux nous force à nous armer,
Et pourquoy sans estre blâmable
Ne peut-on pas aymer
Ce que l'on trouve aymable ?

Helas ! que vous estes heureux
Innocens Animaux de vivre sans contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux :
Helas ! petits oyseaux que vous estes heureux
De ne sentir nulle contrainte,
Et de pouvoir fuivre sans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux.
Mais le sommeil sur ma paupiere
Verse de ses Pavots l'agréable fraischeur,
Donnons-nous à luy toute entiere,
Nous n'avons point de Loy severe
Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.

SCENE QUATRIÈME.

Tircis, Licaste, Menandre.

TIRCIS.

Vers ma belle ennemie
Portons sans bruit nos pas,

*Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.*

TOUS TROIS.

*Dormez, dormez beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs,
Dormez, dormez beaux yeux.*

TIRCIS.

*Silence, petits oyseaux,
Vents n'agitez nulle chose,
Coulez doucement ruisseaux,
C'est Caliste qui repose.*

TOUS TROIS.

*Dormez, dormez beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs,
Dormez, dormez beaux yeux.*

CALISTE.

*Ah quelle peine extrême!
Suivre par tout mes pas.*

TIRCIS.

*Que voulez-vous qu'on suive, hélas!
Que ce qu'on aime?*

CALISTE.

Berger que voulez-vous ?

TIRCIS.

*Mourir, belle Bergere,
Mourir à vos genoux,
Et finir ma misère,
Puisque en vain à vos pieds on me voit soupirer,
Il y faut expirer.*

CALISTE.

*Ah Tircis, ostez-vous, j'ay peur que dans ce jour
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.*

LICASTE ET MENANDRE, l'un après l'autre,

*Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'estre tendre;
C'est par trop vous défendre
Bergere, il faut se rendre
A sa longue amitié,
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'estre tendre.*

CALISTE.

*C'est trop, c'est trop de rigueur,
J'ay mal-traité vostre ardeur
Cherissant vostre personne,
Vangez-vous de mon cœur
Tircis, je vous le donne.*

TIRCIS.

*O Ciel! Bergers! Caliste! ah je suis hors de moy!
Si l'on meurt de plaisir je dois perdre la vie.*

LICASTE.

Digne prix de ta foy!

MENANDRE.

O sort digne d'envie!

SCENE CINQUIÈME.

*Deux Satyres, Tircis, Licaste,
Caliste.*

PREMIER SATYRE.

*Quoy tu me fuis ingrate, & je te vois icy
De ce Berger à moy faire une preference?*

DEUXIÈME SATYRE.

*Quoy mes soins n'ont rien pû sur ton indifférence,
Et pour ce langoureux ton cœur s'est adoucy?*

CALISTE.

*Le destin le veut ainsi,
Prenez tous deux patience.*

PREMIER SATYRE.

*Aux aymans qu'on pousse à bout
L'amour fait verser des larmes :
Mais ce n'est pas nostre goût,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous consolent de tout.*

DEUXIÈME SATYRE.

*Nostre amour n'a pas toujours
Tout le bon-heur qu'il desire :
Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire
Quand on rit de nos amours.*

TOUS.

*Chamepestres Divinités,
Faunes, Driades, sortez*

*De vos paisibles retraites ;
Mêlez vos pas à nos sons ,
Et tracez sur les herbes
L'image de nos chansons.*

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

En même temps six Driades & six Faunes sortent de leurs demeures, & font ensemble une dance agreable, qui s'ouvrant tout d'un coup, laisse voir un Berger & une Bergere, qui font en Musique une petite Scene d'un dépit amoureux.

DEPIT AMOUREUX.

Climene, Philinte.

PHILINTE.

*Quand je plaisois à tes yeux
J'estois content de ma vie,
Et ne voyois Roy ny Dieux
Dont le sort me fit envie.*

CLIMENE.

*Lors qu'à toute autre personne
Me preferoit ton ardeur,
J'aurois quitté la Couronne
Pour regner dessus ton cœur.*

PHILINTE.

*Un autre a guery mon ame
Des feux que j'avois pour toy.*

CLIMENE.

*Un autre a vangé ma flâme
Des foibleſſes de ta foy.*

PHILINTE.

*Cloris qu'on vante ſi fort,
M'aime d'une ardeur fidelle,
Si ſes yeux vouloient ma mort
Je mourrois content pour elle.*

CLIMENE.

*Mirtûl ſi digne d'envie,
Me cherit plus que le jour,
Et moy je perdrois la vie
Pour luy montrer mon amour.*

PHILINTE.

*Mais ſi d'une douce ardeur
Quelque renaiffante trace
Chaffois Cloris de mon cœur
Pour te remettre en ſa place?*

CLIMENE.

*Bien qu'avec pleine tendreſſe
Mirtûl me puiſſe cherir,
Avec toy, je le confeſſe,
Je voudrois vivre & mourir.*

TOUS DEUX ENSEMBLE.

*Ah plus que jamais aymons-nous,
Et vivons & mourons en des liens ſi doux.*

TOUS LES ACTEURS DE LA COMEDIE
CHANTENT.

*Amans que vos querelles
Sont aymables & belles,
Qu'on y voit succeder
De plaisir, de tendresse,
Querellez-vous sans cesse
Pour vous racommoder !*

*Amans que vos querelles
Sont aymables & belles, &c.*

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Faunes & les Driades recommencent leur dance, que les Bergeres & Bergers Musiciens entremeslent de leurs Chançons, tandis que trois petites Driades, & trois petits Faunes font paroître dans l'enfoncement du Theatre tout ce qui se passe sur le devant.

LES BERGERS, ET BERGERES,

*Jouïssons, jouïssons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'Amour sçavent charmer nos sens,
Des grandeurs, qui voudra se foucie,
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie,
Ont des chagrins qui sont vieillissans :
Jouïssons, jouïssons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'Amour sçavent charmer nos sens.
En ayant tout nous plaît dans la vie,
Deux cœurs unis de leur sort sont contens,
Cette ardeur de plaisirs suivie,
De tous nos jours fait d'éternels printemps :
Jouïssons, jouïssons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'Amour sçavent charmer nos sens.*



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

*Aristione, Iphicrate, Timocles, Anaxarque,
Clitidas, Eriphile, Sostrate, Suite.*

ARISTIONE.

Les mêmes paroles toujours se présentent à dire. Il faut toujours s'écrier voilà qui est admirable, il ne se peut rien de plus beau, cela passe tout ce qu'on a jamais vu.

TIMOCLES.

C'est donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles comme celles-là, peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma Fille, vous êtes bien obligée à ces Princes, & vous ne sçauriez assez reconnoître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ERIPHILE.

J'en ay, Madame, tout le ressentiment qu'il est possible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites long-temps languir, sur ce

qu'ils attendent de vous; j'ay promis de ne vous point contraindre, mais leur amour vous presse de vous déclarer, & de ne plus traîner en longueur la recompense de leurs services. J'ai chargé Solstrate d'apprendre doucement de vous les sentimens de vostre cœur, & je ne sçay pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission.

ERIPHILE.

Oüy, Madame, mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse, & que je ne sçaurois le faire sans meriter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour, aux empressemens, aux services de ces deux Princes, & je trouve une espece d'injustice bien grande à me montrer ingrate, ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la preference de son Rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort honneste compliment pour nous refuser tous deux.

ARISTIONE.

Ce scrupule, ma Fille, ne doit point vous inquieter, & ces Princes tous deux se sont soumis il y a long-temps à la preference que pourra faire vostre inclination.

ERIPHILE.

L'inclination, Madame, est fort sujete à se tromper, & des yeux defintereffez sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

ARISTIONE.

Vous sçavez que je suis engagée de parole à ne rien

prononcer là-dessus, & parmy ces deux Princes vostre inclination ne peut point se tromper, & faire un choix qui soit mauvais.

ERIPHILE.

Pour ne point violenter vostre parole, ny mon scrupule, agréez, Madame, un moyen que j'ose proposer.

ARISTIONE.

Quoy, ma Fille?

ERIPHILE.

Que Softrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur, souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embaras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'estime tant Softrate, que soit que vous vouliez vous servir de luy pour expliquer vos sentimens, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite; je fais, dy-je, tant d'estime de sa vertu & de son jugement, que je consens de tout mon cœur à la proposition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'est à dire, Madame, qu'il nous faut faire nostre Cour à Softrate?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de Cour à me faire, & avec tout le respect que je dois aux Princesses, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Softrate?

SOSTRATE.

J'ay des raisons, Madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me présentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Sostrate, de vous faire un ennemy?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire en obéissant à mes Souveraines.

TIMOCLES.

Par quelle raison donc, refusez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne, & de vous acquérir l'amitié d'un Prince qui vous devoit tout son bon-heur?

SOSTRATE.

Par la raison que je ne suis pas en estat d'accorder à ce Prince ce qu'il souhaiteroit de moy.

IPHICRATE.

Quelle pourroit estre cette raison ?

SOSTRATE.

Pourquoy me tant presser là-dessus ? Peut-estre ay-je, Seigneur, quelque interest secret qui s'oppose aux pretentions de vostre amour. Peut-estre ay-je un amy qui brûle sans oser le dire, d'une flâme respectueuse pour les charmes divins dont vous estes épris. Peut-estre cet amy me fait-il tous les jours confidence de son martyre ; qu'il se plaint à moy tous les jours des rigueurs de sa destinée, & regarde l'Hymen de la Princesse, ainsi

que l'arrest redoutable qui le doit pousser au tombeau ; & si cela estoit, Seigneur, seroit-il raisonnable que ce fust de ma main qu'il receust le coup de sa mort ?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine, Sostrate, d'estre vous-mesme cet amy, dont vous prenez les interests.

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grace, à me rendre odieux aux personnes qui vous écourent ; je sçay me connoistre, Seigneur, & les mal-heureux comme moy n'ignorent pas jusques où leur fortune leur permet d'aspirer.

ARISTIONE.

Laiïsons cela, nous trouverons moyen de terminer l'irresolution de ma Fille.

ANAXARQUE.

En est-il un meilleur, Madame, pour terminer les choses au contentement de tout le monde, que les lumieres que le Ciel peut donner sur ce Mariage ? J'ay commencé comme je vous ay dit, à jeter pour cela les figures mystérieuses que nostre art nous enseigne, & j'espere vous faire voir tantost ce que l'avenir garde à cette union souhaitée. Après cela pourra-t-on balancer encore ? La gloire & les prosperitez, que le Ciel promettra, ou à l'un, ou à l'autre choix, ne seront-elles pas suffisantes pour le déterminer, & celui qui sera exclus, pourra-t-il s'offencer quand ce sera le Ciel qui décidera cette preference ?

IPHICRATE.

Pour moy je m'y souûmets entierement, & je déclare que cette voye me semble la plus raisonnable.

TIMOCLES.

Je suis de mesme avis, & le Ciel ne sçauroit rien faire où je ne soufcrive sans repugnance.

ERIPHILE.

Mais, Seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées, que vous ne vous trompiez jamais, & ces prosperitez, & cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en fera caution, je vous prie ?

ARISTIONE.

Ma Fille, vous avez une petite incredulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, Madame, que tout le monde a veuës de l'infailibilité de mes predi&ions, sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous auray fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous reglerez là-dessus, à vostre fantaisie, & ce sera à vous à prendre la fortune de l'un, ou de l'autre choix.

ERIPHILE.

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent ?

ANAXARQUE.

Oüy, Madame, les felicitéz qui vous suivront, si vous épousez l'un, & les disgraces qui vous accompagneront, si vous épousez l'autre.

ERIPHILE.

Mais comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS.

Voilà mon Astrologue embarrassé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue discussion des principes de l'Astrologie pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'Astrologie, l'Astrologie est une belle chose, & le Seigneur Anaxarque est un grand homme.

IPHICRATE.

La vérité de l'Astrologie est une chose incontestable, & il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses prédictions.

CLITIDAS.

Affurement.

TIMOCLES.

Je suis assez incrédule pour quantité de choses, mais pour ce qui est de l'Astrologie, il n'y a rien de plus sûr & de plus constant, que le succès des Horoscopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce sont des choses les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent aventures predites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il est vray.

TIMOCLES.

Peut-on contester sur cette matiere les incidens celebres, dont les Histoires nous font foy ?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est moulé ?

ARISTIONE.

Softrate n'en dit mot, quel est son sentiment là-dessus ?

SOSTRATE.

Madame, tous les esprits ne sont pas nez avec les qualitez qu'il faut pour la délicatesse de ces belles Sciences, qu'on nomme curieuses, & il y en a de si materiels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agreable, Madame, que toutes les grandes promesses de ces connoissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guerir par des paroles, se faire aymer de qui l'on veut, sçavoir tous les secrets de l'avenir, faire descendre comme on veut du Ciel sur des métaux des impressions de bon-heur, commander aux démons, se faire des Armées invisibles & des Soldats invulnérables. Tout cela est charmant,

fans doute, & il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité, cela leur est le plus aisé du monde à concevoir; mais pour moy, je vous avouë que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre, & à le croire, & j'ay toujours trouvé cela trop beau pour estre veritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnetique, & de vertu occulte, sont si subtiles & délicates, qu'elles échapent à mon sens materiel, & sans parler du reste, jamais il n'a esté en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le Ciel jusqu'aux plus petites particularitez de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre nous & des Globes, éloignez de nostre terre d'une distance si effroyable, & d'où cette belle Science, enfin, peut estre venuë aux hommes? Quel Dieu l'a revelée, ou quelle experience l'a pû former, de l'observation de ce grand nombre d'Astres qu'on n'a pû voir encore deux fois dans la mesme disposition?

ANAXARQUE.

Il ne fera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous ferez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS.

Il vous fera une disccution de tout cela quand vous voudrez.

IPHICRATE.

Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire, sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon sens est si grossier qu'il n'a pû rien comprendre, mes yeux aussi sont si mal-heureux qu'ils n'ont jamais rien veu.

IPHICRATE.

Pour moy j'ay veu, & des choses tout-à-fait convaincantes.

TIMOCLES.

Et moy aussi.

SOSTRATE.

Comme vous avez veu, vous faites bien de croire, & il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais enfin, la Princesse croit à l'Astrologie, & il me semble qu'on y peut bien croire après elle. Est-ce que Madame, Softrate, n'a pas de l'esprit & du sens?

SOSTRATE.

Seigneur, la question est un peu violente, l'esprit de la Princesse n'est pas une règle pour le mien, & son intelligence peut l'élever à des lumières où mon sens ne peut pas atteindre.

ARISTIONE.

Non, Softrate, je ne vous diray rien sur quantité de choses, auxquelles je ne donne gueres plus de créance que vous. Mais pour l'Astrologie on m'a dit, & fait voir des choses si positives que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ay rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce discours, & qu'on nous laisse un moment. Dressons nostre promenade, ma Fille, vers cette belle grotte, où j'ay promis d'aller. Des galanteries à chaque pas.

Fin du troisième Acte.





QUATRIÈME INTERMEDE.



Le Theatre represente une grotte, où les Princesses vont se promener, & dans le temps qu'elles y entrent, huit Statuës portant chacune deux flambeaux à leurs mains, sortent de leurs Niches, & font une dance variée de plusieurs Figures, & de plusieurs belles attitudes, où elles demeurent par intervalles.

ENTRÉE DE BALLET

de huit Statuës





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Aristione, Eriphile.

ARISTIONE.

De qui que cela soit, on ne peut rien de plus galand & de mieux entendu. Ma Fille, j'ay voulu me separer de tout le monde pour vous entretenir, & je veux que vous ne me cachiez rien de la verité. N'auriez-vous point dans l'ame quelque inclination secrete que vous ne voulez pas nous dire?

ERIPHILE.

Moy, Madame?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma Fille, ce que j'ay fait pour vous merite bien que vous usiez avec moy de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous preferer à toutes choses, & fermer l'oreille en l'estat où je suis, à toutes les propositions que cent Princeesses en ma place écouterioient avec bienfiance, tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne Mere, & que je ne suis pas pour recevoir avec severité les ouvertures que vous pourriez me faire de vostre cœur.

ERIPHILE.

Si j'avois si mal suivy vostre exemple, que de m'estre laissée aller à quelques sentimens d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurois, Madame, assez de pouvoir sur moy-mesme pour imposer silence à cette passion, & me mettre en estat de ne rien faire voir qui fust indigne de vòtre sang.

ARISTIONE.

Non, non, ma Fille, vous pouvez sans scrupule m'ouvrir vos sentimens. Je n'ay point renfermé vostre inclination dans le choix de deux Princes, vous pouvez l'étendre où vous voudrez, & le merite auprès de moy tient un rang si considerable que je l'égle à tout, & si vous m'avoüez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans repugnance au choix qu'aura fait vòtre cœur.

ERIPHILE.

Vous avez des bontez pour moy, Madame, dont je ne puis assez me louer, mais je ne les mettray point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez, & tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un Mariage où je ne me sens pas encore bien résoluë.

ARISTIONE.

Jusqu'icy je vous ay laissée assez maistresse de tout, & l'impatience des Princes vos Amans... Mais quel bruit est-ce que j'entends? ah! ma Fille, quel spectacle s'offre à nos yeux, quelque Divinité descend icy, & c'est la Déesse Venus qui semble nous vouloir parler.

SCENE II.

*Venus accompagnée de quatre petits Amours dans une machine,
Aristione, Eriphile.*

VENUS.

Princesse dans tes soins brille un zele exemplaire,
Qui par les Immortels doit estre couronné,
Et pour te voir un gendre, illustre & fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire;
Ils t'annoncent tous par ma voix,
La gloire & les grandeurs, que par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille,
De tes difficultez termine donc le cours;
Et pense à donner ta Fille
A qui sauvera tes jours.

ARISTIONE.

Ma Fille, les Dieux imposent silence à tous nos raisonnemens. Après cela nous n'avons plus rien à faire, qu'à recevoir ce qu'ils s'apprestent à nous donner, & vous venez d'entendre distinctement leur volonté. Allons dans le premier Temple les assurer de nostre obeissance, & leur rendre grace de leurs bontez.

SCENE III.

Anaxarque, Cleon.

CLEON.

Voilà la Princeſſe qui s'en va, ne voulez-vous pas luy parler?

ANAXARQUE.

Attendons que ſa Fille ſoit ſeparée d'elle, c'eſt un eſprit que je redoute, & qui n'eſt pas de trempe à ſe laiſſer mener, ainſi que celui de ſa Mere. Enfin, mon Fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le ſtratagème a réuſſi, noſtre Venus a fait des merveilles; & l'admirable Ingenieur qui s'eſt employé à cet artifice, a ſi bien diſpoſé tout, a coupé avec tant d'adreſſe le plancher de cette Grotte, ſi bien caché ſes fils de fer, & tous ſes reſſorts, ſi bien ajuſté ſes lumieres, & habillé ſes Perſonnages, qu'il y a peu de gens qui n'y euſſent eſté trompez. Et comme la Princeſſe Ariſtione eſt fort ſuperſtitieuſe, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine teſte dans cette tromperie. Il y a long-temps, mon Fils, que je prepare cette machine, & me voilà tantotſt au but de mes pretentions.

CLEON.

Mais pour lequel des deux Princes au moins drez-vous tout cet artifice?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon aſſiſtance, & je leur

promets à tous deux la faveur de mon art; mais les presens du Prince Iphicrate, & les promesses qu'il m'a faites, l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pû faire l'autre. Ainsi ce sera luy qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais joüer; & comme son ambition me devra toute chose, voilà, mon fils, nostre fortune faite. Je vay prendre mon temps pour affermir dans son erreur l'esprit de la Princeesse, pour la mieux prevenir encore par le rapport que je luy feray voir adroitement des paroles de Venus, avec les predictions des figures Celestes, que je luy dis que j'ay jettées. Va-t'en tenir la main au reste de l'ouvrage, preparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derriere le Rocher; à posément attendre le temps que la Princeesse Aristione vient tous les soirs se promener seule sur le rivage, à se jeter bien à propos sur elle, ainsi que des Corsaires, & donner lieu au Prince Iphicrate de luy apporter ce secours, qui sur les paroles du Ciel doit mettre entre ses mains la Princeesse Eriphile. Ce Prince est averty par moy, & sur la foy de ma prediction il doit se tenir dans ce petit Bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette Grotte, je te diray en marchant toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la Princeesse Eriphile, évitons sa rencontre.

SCENE IV.

Eriphile, Cleonice, Softrate.

ERIPHILE.

Helas ! quelle est ma destinée, & qu'ay-je fait aux Dieux pour meriter les soins qu'ils veulent prendre de moy ?

CLEONICE.

Le voicy, Madame, que j'ay trouvé, & à vos premiers ordres il n'a pas manqué de me suivre.

ERIPHILE.

Qu'il approche, Cleonice, & qu'on nous laisse seuls un moment. Softrate, vous m'aymez ?

SOSTRATE.

Moy, Madame ?

ERIPHILE.

Laiſſons cela, Softrate, je le ſçay, je l'approuve, & vous permetts de me le dire. Voſtre paſſion a paru à mes yeux, accompagnée de tout le merite qui me la pouvoit rendre agreable. Si ce n'eſtoit le rang où le Ciel m'a fait naiſtre, je puis vous dire que cette paſſion n'auroit pas eſté mal-heureuſe, & que cent fois je luy ay ſouhaité l'appuy d'une fortune, qui puſt mettre pour elle en pleine liberté les ſecrets ſentimens de mon ame. Ce n'eſt pas, Softrate, que le merite ſeul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il doit avoir, & que dans mon cœur je ne prefere les vertus qui ſont en vous, à tous

les titres magnifiques, dont les autres sont revestus. Ce n'est pas même que la Princesse ma Mere ne m'ait assez laissé la disposition de mes vœux, & je ne doute point, je vous l'avoué, que mes prières n'eussent pû tourner son consentement du costé que j'aurois voulu; mais il est des Estats, Softrate, où il n'est pas honneste de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à se mettre au dessus de toutes choses, & les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaisir que l'on trouve à contenter son inclination; c'est à quoy, Softrate, je ne me serois jamais resoluë, & j'ay creu faire assez de fuir l'engagement dont j'estois sollicitée. Mais enfin, les Dieux veulent prendre le soin eux-mêmes de me donner un époux; & tous ces longs délais avec lesquels j'ay reculé mon Mariage, & que les bontez de la Princesse ma Mere ont accordez à mes desirs, ces délais, dy-je, ne me font plus permis, & il me faut resoudre à subir cet arrest du Ciel. Soyez seur, Softrate, que c'est avec toutes les repugnances du monde que je m'abandonne à cet Hyménée; & que si j'avois pû estre maîtresse de moy, ou j'aurois esté à vous, ou je n'aurois esté à personne. Voilà, Softrate, ce que j'avois à vous dire, voilà ce que j'ay creu devoir à vostre merite, & la consolation que toute ma tendresse peut donner à vostre flâme.

SOSTRATE.

Ah! Madame, ç'en est trop pour un mal-heureux, je ne m'estois pas préparé à mourir avec tant de gloire, & je cesse dans ce moment de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes desirs elles m'ont fait naître assez heu-

reux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande Princesse ; & cette pitié glorieuse vaut des Sceptres & des Couronnes, vaut la fortune des plus grands Princes de la terre. Oüy, Madame, dès que j'ay osé vous aimer, c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot temeraire, dès que j'ay, dy-je, osé vous aimer, j'ay condamné d'abord l'orgueil de mes desirs, je me suis fait moy-mesme la destinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y estois préparé ; mais vos bontez le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eust osé espérer, & je m'en vais mourir après cela, le plus content & le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux graces, Madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux ; de vouloir souffrir ma presence jusqu'à cet heureux Hymenée, qui doit mettre fin à ma vie ; & parmy cette grande gloire, & ces longues prosperitez que le Ciel promet à vostre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine Princesse, me promettre de vous cette precieuse faveur ?

ERIPHILE.

Allez, Sostrate, forttez d'icy, ce n'est pas aimer mon repos, que de me demander que je me souviennne de vous.

SOSTRATE.

Ah ! Madame, si vostre repos...

ERIPHILE.

Ostez-vous, vous dy-je, Sostrate, épargnez ma foiblesse, & ne m'exposez point à plus que je n'ay resolu.

SCÈNE V.

Cleonice, Eriphile.

CLEONICE.

Madame, je vous voy l'esprit tout chagrin, vous plaist-il que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque épreuve de leur adresse ?

ERIPHILE.

Oùy, Cleonice, qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourveu qu'ils me laissent à mes pensées.

Fin du quatrième Acte.



CINQUIÈME INTERMEDE.



QUATRE Pantomimes, pour épreuve de leur adresse
ajustent leurs gestes & leurs pas aux inquietudes de
la jeune Princesse Eriphile.

ENTRÉE DE BALLET

de quatre Pantomimes.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Clitidas, Eriphile.

CLITIDAS.

DE quel costé porter mes pas? où m'aviseray-je d'aller, & en quel lieu puis-je croire que je trouveray maintenant la Princesse Eriphile? Ce n'est pas un petit avantage que d'estre le premier à porter une nouvelle. Ah! la voilà. Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinoit.

ERIPHILE.

Eh, laisse-moy, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon, je pensois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Sostrate pour époux, mais puisque cela vous incommode, je rengaine ma nouvelle, & m'en retourne droit comme je suis venu.

ERIPHILE.

Clitidas, hola, Clitidas,

CLITIDAS.

- Je vous laisse, Madame, dans vostre sombre mélancolie.

ERIPHILE.

Arreste, te dy-je, approche. Que viens-tu me dire?

CLITIDAS.

Rien, Madame, on a parfois des empressements de venir dire aux Grands de certaines choses, dont ils ne se soucient pas, & je vous prie de m'excuser.

ERIPHILE.

Que tu es cruel!

CLITIDAS.

Une autre fois j'auray la discrétion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquiétude, qu'est-ce que tu viens m'annoncer?

CLITIDAS.

C'est une bagatelle de Sofstrate, Madame, que je vous diray une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée.

ERIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je, & m'apprends cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez savoir, Madame?

ERIPHILE.

Oüy, dépeſche. Qu'as-tu à me dire de Soſtrate ?

CLITIDAS.

Une aventure merveilleuſe, où perſonne ne ſ'attendoit.

ERIPHILE.

Dy-moy viſte ce que c'eſt.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, voſtre ſombre mélancolie ?

ERIPHILE.

Ah ! parle promptement.

CLITIDAS.

J'ay donc à vous dire, Madame, que la Princeſſe voſtre Mere paſſoit preſque ſeule dans la Foreſt, par ces petites routes qui ſont ſi agreables, lors qu'un Sanglier hideux (ces vilains Sangliers-là ſont toujours du deſordre, & l'on devroit les bannir des Foreſts bien policées) ; lors, dy-je, qu'un Sanglier hideux, pouſſé, je croy par des Chafſeurs, eſt venu traverser la route où nous eſtions. Je devrois vous faire peut-eſtre, pour orner mon recit, une deſcription étendue du Sanglier dont je parle, mais vous vous en paſſerez ſ'il vous plaîſt, & je me contenteray de vous dire que c'eſtoit un fort vilain animal. Il paſſoit ſon chemin, & il eſtoit bon de ne luy rien dire, de ne point chercher de noiſe avec luy, mais la Princeſſe a voulu égayer ſa dextérité, & de ſon dard qu'elle luy a lancé un peu mal à propos,

ne luy en déplaîse, luy a fait au dessus de l'oreille une assez petite blessure. Le Sanglier mal-morigné, s'est impertinemment détourné contre nous ; nous estions là deux, ou trois misérables qui avons pâly de frayeur, chacun gaignoit son Arbre, & la Princesse sans défense demeuroidt exposée à la furie de la beste, lors que Sostrate a paru, comme si les Dieux l'eussent envoyé.

ERIPHILE.

Hé, bien, Clitidas ?

CLITIDAS.

Si mon recit vous ennuye, Madame, je remettray le reste à une autre fois.

ERIPHILE.

Acheve promptement.

CLITIDAS.

Ma foy, c'est promptement de vray que j'acheveray, car un peu de poltronnerie m'a empesché de voir tout le détail de ce combat ; & tout ce que je puis vous dire, c'est que retournant sur la place, nous avons veu le Sanglier mort, tout veautré dans son sang, & la Princesse pleine de joye, nommant Sostrate son libérateur, & l'époux digne & fortuné que les Dieux luy marquoient pour vous. A ces paroles j'ay creu que j'en avois assez entendu, & je me suis hasté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ah ! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me pût estre plus agreable ?

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

SCÈNE II.

Aristione, Sofstrate, Eriphile, Clitidas.

ARISTIONE.

Je voy, ma Fille, que vous sçavez déjà tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux se font expliquer bien plutôt que nous n'eussions pensé ; mon peril n'a gueres tardé à nous marquer leurs volontez, & l'on connoist assez que ce sont eux qui se sont meslez de ce choix, puisque le merite tout seul brille dans cette preference. Aurez-vous quelque repugnance à recompenser de vostre cœur, celui à qui je dois la vie, & refuserez-vous Sofstrate pour époux ?

ERIPHILE.

Et de la main des Dieux, & de la vostre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agreable.

SOSTRATE.

Ciel ! n'est-ce point icy quelque songe tout plein de gloire, dont les Dieux me veulent flater, & quelque réveil mal-heureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune ?

SCENE III.

*Cleonice, Ariftione, Softrate, Eriphile,
Clitidas.*

CLEONICE.

Madame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'icy abusé l'un & l'autre Prince, par l'efperance de ce choix qu'ils pourfuivent depuis longtemps, & qu'au bruit qui s'est répandu de vostre aventure, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre luy, jusques-là, que de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, & il en a reçu quelques blessures, dont on ne sçait pas bien ce qui arrivera. Mais les voicy.

SCENE IV.

*Iphicrate, Timocles, Cleonice,
Ariftione, Softrate, Eriphile, Clitidas.*

ARISTIONE.

Princes, vous agissez tous deux avec une violence bien grande, & si Anaxarque a pû vous offenser, j'estois pour vous en faire justice moy-mesme.

IPHICRATE.

Et quelle justice, Madame, auriez-vous pû nous faire de luy, si vous la faites si peu à nostre rang, dans le choix que vous embrassez ?

ARISTIONE.

Ne vous estes-vous pas soumis l'un & l'autre, à ce que pourroient décider, ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma Fille ?

TIMOCLES.

Oüy, Madame, nous nous sommes soumis à ce qu'ils pourroient décider entre le Prince Iphicrate & moy, mais non pas à nous voir rebutez tous deux.

ARISTIONE.

Et si chacun de vous a bien pû se refoudre à souffrir une preference, que vous arrive-t-il à tous deux, où vous ne foyez preparez, & que peuvent importer à l'un & à l'autre, les interets de son Rival ?

IPHICRATE.

Oüy, Madame, il importe, c'est quelque consolation de se voir preferer un homme qui vous est égal, & vostre aveuglement est une chose épouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me broüiller avec une personne qui m'a fait tant de grace, que de me dire des douceurs ; & je vous prie avec toute l'honnesteté qu'il m'est possible, de donner à vôtre chagrin un fondement plus raisonnable ; de vous souvenir, s'il vous plaist, que Softrate est revestu d'un merite, qui s'est fait connoître à toute la Grece, & que le rang où le Ciel l'éleve aujourd'huy, va remplir toute la distance qui estoit entre luy & vous.

IPHICRATE.

Oüy, oüy, Madame, nous nous en souviendrons, mais peut-estre aussi vous souviendrez-vous que deux Princes outragez ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLES.

Peut-estre, Madame, qu'on ne goûtera pas longtemps la joye du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces, aux chagrins d'un amour qui se croit offensé, & nous n'en verrons pas avec moins de tranquillité la Feste des jeux Pythiens. Allons-y de ce pas, & couronnons par ce pompeux spectacle, cette merveilleuse journée.

Fin du cinquième Acte.





SIXIÈME INTERMEDE

qui est la solemnité des jeux Pythiens.



Le Theatre est une grande Salle en maniere d'Amphitheatre, ouvert d'une grande arcade, dans le fond, au dessus de laquelle est une Tribune fermée d'un rideau; & dans l'éloignement paroist un Autel pour le Sacrifice. Six hommes habillés, comme s'ils estoient presque nuds, portant chacun une hache sur l'épaule, comme Ministres du Sacrifice, entrent par le portique, au son des Violons, & sont suivis de deux Sacrificateurs Musiciens, d'une Prestresse Musicienne, & leur suite.

LA PRESTRESSE.

*Chantez, peuples, chantez en mille & mille lieux
Du Dieu que nous servons les brillantes merveilles,
Parcourez la Terre & les Cieux,
Vous ne sçauriez chanter rien de plus precieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.*

UNE GRECQUE.

*A ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein d'appas,
Il n'est rien qui resiste.*

AUTRE GRECQUE.

*Il n'est rien icy bas
Qui par ses bien-faits ne subsiste.*

AUTRE GRECQUE.

*Toute la Terre est triste
Quand on ne le voit pas.*

LE CHŒUR.

*Pouffons à sa Memoire
Des concerts si touchans,
Que du haut de sa gloire
Il écoute nos chants.*

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les six hommes portant les haches, font entre-eux une dance ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leur force, puis ils se retirent aux deux côtes du Theatre pour faire place à six Voltigeurs.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Six Voltigeurs font paroître en cadence, leur adresse sur des chevaux de bois, qui sont apportez par des Esclaves.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre Conducteurs d'Esclaves amènent en cadence deux Esclaves qui dansent, en marquant la joye qu'ils ont, d'avoir recouvré leur liberté.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre hommes, & quatre femmes armez à la Grecque, font ensemble une maniere de jeu pour les armes.

La Tribune s'ouvre, un Heraut, six Trompettes & un Timballier se mettant à tous les instrumens, annonce avec un grand bruit la venue d'Apollon.

LE CHORUR.

*Ouvrons tous nos yeux
A l'éclat suprême
Qui brille en ces lieux.*

*Quelle grace extrême !
Quel port glorieux !
Où voit-on des Dieux
Qui soient faits de mesme ?*

Apollon au bruit des Trompettes & des Violons entre par le Portique, précédé de six jeunes gens, qui portent des Lauriers entre-lacés autour d'un bâton, & un Soleil d'or au dessus avec la devise Royale en maniere de trophée. Les six jeunes gens, pour danser avec Apollon, donnent leur trophée à tenir aux six hommes qui portent les haches, & commencent avec Apollon une dance heroïque, à laquelle se joignent en diverses manieres les six hommes portant les trophées, les quatre femmes armées avec leurs timbres, & les quatre hommes armez avec leurs tambours, tandis que les six Trompettes, le Timballier, les Sacrificateurs, la Prestresse & le Chœur de Musique accompagnent tout cela en s'y mêlant par diverses reprises, ce qui finit la Feste des jeux Pythiens, & tout le divertissement.

CINQUIÈME

ET

DERNIERE ENTRÉE DE BALLET.

*Apollon, & six jeunes gens de sa suite,
Chœur de Musique.*

Pour LE ROY, Representant le SOLEIL.

*Je suis la source des Clartez,
Et les Astres les plus vantez*

*Dont le beau Cercle m'environne,
Ne sont brillans & respectez
Que par l'éclat que je leur donne.*

*Du Char où je me puis affeoir
Je voy le desir de me voir
Posseder la Nature entiere,
Et le Monde n'a son espoir
Qu'aux seuls bien-faits de ma lumiere.*

*Bien-heureuses de toutes parts,
Et pleines d'exquises richesses,
Les Terres, où de mes regards
J'arreste les douces caresses.*

POUR MONSIEUR LE GRAND, Suivant d'APOLLON.

*Bien qu'auprès du Soleil tout autre éclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut,
Et vous voyez bien quoy qu'il fasse
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.*

POUR LE MARQUIS DE VILLEROY, Suivant d'APOLLON.

*De nostre maistre incomparable
Vous me voyez inseparable,
Et le zele puissant qui m'attache à ses vœux
Le suit parmy les eaux, le suit parmy les feux.*

POUR LE MARQUIS DE RASSENT, Suivant d'APOLLON.

*Je ne seray pas vain quand je ne croiray pas
Qu'un autre mieux que moy suive par tout ses pas.*

FIN.

LE
BOVRGEOIS
GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALET,

FAITE A CHAMBORT,

Pour le Divertissement du Roy,

Par I. B. P. MOLIERE.



Et se vend pour l'Auteur

A PARIS,

Chez PIERRE LE MONNIER, au Palais, vis-à-vis
la Porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle,
à l'Image S. Louis, & au Feu Divin.

M. DC. LXXI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

ACTEURS.

MONSIEUR JOURDAIN, Bourgeois.

MADAME JOURDAIN, sa Femme.

LUCILE, Fille de Monsieur Jourdain.

NICOLE, Servante.

CLEONTE, Amoureux de Lucile.

COVIELLE, Valet de Cleonte.

DORANTE, Comte, Amant de Dorimène.

DORIMENE, Marquise.

MAISTRE DE MUSIQUE.

ELEVE DU MAISTRE DE MUSIQUE.

MAISTRE A DANCER.

MAISTRE D'ARMES.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

MAISTRE TAILLEUR.

GARÇON TAILLEUR.

DEUX LAQUAIS.

**PLUSIEURS MUSICIENS, MUSICIENNES, JOUEURS
D'INSTRUMENS, DANSEURS, CUISINIER, GARÇONS
TAILLEURS,**

Et autres Personnages des Intermedes & du Ballet.

La Scene est à Paris.



LE
BOURGEOIS
GENTILHOMME.

COMEDIE-BALLET.

L'Ouverture se fait par un grand assemblage d'Instrumens, & dans le milieu du Theatre, on voit un Elève du Maître de Musique, qui compose, sur une Table, un Air que le Bourgeois a demandé pour une Serenade.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

*Maître de musique, Maître à danser,
trois Musiciens, deux Violons,
quatre Danceurs.*

MAISTRE DE MUSIQUE *parlant à ses Musiciens.*



ENEZ, entrez dans cette Salle, & vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

MAISTRE A DANCER *parlant aux Danceurs.*
Et vous aussi, de ce costé.

MAISTRE DE MUSIQUE à l'Elève.

Est-ce fait ?

L'ELEVE.

Oüy.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Voyons... Voila qui est bien.

MAISTRE A DANCER.

Est-ce quelque chose de nouveau ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Oüy, c'est un Air pour une Serenade, que je luy ay fait composer icy, en attendant que nostre Homme fut éveillé.

MAISTRE A DANCER.

Peut-on voir ce que c'est ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre, avec le Dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

MAISTRE A DANCER.

Nos occupations, à vous, & à moy, ne sont pas petites maintenant.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Il est vray. Nous avons trouvé icy un Homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de Noblesse & de Galanterie qu'il est allé se mettre en teste. Et vostre Dance, & ma Musique, auroient à souhaiter que tout le Monde luy ressemblassent.

MAISTRE A DANCER.

Non pas entierement ; & je voudrois pour luy, qu'il

se connoist mieux qu'il ne fait aux choses que nous luy donnons.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Il est vray qu'il les connoist mal, mais il les paye bien; & c'est dequoy maintenant nos Arts ont plus besoin, que de toute autre chose.

MAISTRE A DANCER.

Pour moy, je vous l'avouë, je me repais un peu de gloire. Les applaudissemens me touchent; & je tiens que dans tous les beaux Arts, c'est un suplice assez fâcheux que de se produire à des Sots; que d'essuyer sur des Compositions, la barbarie d'un Stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des Personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un Art; qui sçachent faire un doux accueil aux beautez d'un Ouvrage; & par de chatouïllantes aprobations, vous régaler de vostre travail. Oüy, la récompense la plus agreable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connuës; de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; & ce sont des douceurs exquisës, que des louanges éclaircës.

MAISTRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord, & je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouïlle davantage que les applaudissemens que vous dites; mais cet Encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures, ne mettent point un Homme à son aise : Il y faut mesler du solide; & la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un Homme à la verité dont les lumieres

sont petites, qui parle à tort & à travers de toutes choses, & n'aplaudit qu'à contre-sens; mais son argent redresse les jugemens de son Esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses louanges sont monnoyées; & ce Bourgeois ignorant, nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand Seigneur éclairé qui nous a introduits icy.

MAISTRE A DANCER.

Il y a quelque chose de vray dans ce que vous dites; mais je trouve que vous apuyez un peu trop sur l'argent; & l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honneste Homme montre pour luy de l'attachement.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que nostre Homme vous donne.

MAISTRE A DANCER.

Assurément; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, & je voudrois qu'avec son bien, il eust encore quelque bon goust des choses.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois aussi, & c'est à quoy nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais en tout cas il nous donne moyen de nous faire connoître dans le Monde; & il payera pour les autres, ce que les autres loueront pour luy.

MAISTRE A DANCER.

Le voila qui vient.

SCENE II.

*Monsieur Iourdain, 2. Laquais,
Maître de musique, Maître à danser,
Violons,
Musiciens & Danceurs*

MONSIEUR IOURDAIN.

Hé bien, Messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir
votre petite drôlerie?

MAISTRE A DANCER.

Comment? Quelle petite drôlerie?

MONSIEUR IOURDAIN.

Eh là... comment appelez-vous cela? Votre Pro-
logue, ou Dialogue de Chançons & de Dance.

MAISTRE A DANCER.

Ah, ah.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparez.

MONSIEUR IOURDAIN.

Je vous ay fait un peu attendre, mais c'est que je me
fais habiller aujourd'huy comme les Gens de Qualité;
& mon Tailleur m'a envoyé des Bas de soye que j'ay
pensé ne mettre jamais.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Nous ne sommes icy que pour attendre votre
loisir.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon Habit, afin que vous me puissiez voir.

MAISTRE A DANCER.

Tout ce qu'il vous plaira,

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la teste.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je me suis fait faire cette Indienne-cy.

MAISTRE A DANCER.

Elle est fort belle.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mon Tailleur m'a dit que les Gens de Qualité estoient comme cela le matin.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Cela vous sied à merveille.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Laquais, hola, mes deux Laquais.

I. LAQVAIS.

Que voulez-vous, Monsieur?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. *Aux deux Maistres.* Que dites-vous de mes Livrées?

MAISTRE A DANCER.

Elles sont magnifiques.

MONSIEUR IOVRDAIN.

*Il entr'ouvre sa Robe, & fait voir un Haut-de-chausse étroit de velours rouge
& une Camisole de velours vert, dont il est vestu.*

Voicy encore un petit Def-habillé pour faire le matin mes Exercices.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Il est galant.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Laquais.

1. LAQVAIS.

Monsieur.

MONSIEUR IOVRDAIN.

L'autre Laquais.

2. LAQVAIS.

Monsieur.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Tenez ma Robe. Me trouvez-vous bien comme cela?

MAISTRE A DANCER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Voyons un peu vostre Affaire.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un Air qu'il vient de composer pour la Serenade que vous m'avez demandée. C'est un de mes Ecoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, mais il ne falloit pas faire faire cela par un Ecolier ; & vous n'estiez pas trop bon vous-mesme pour cette besongne-là.

MAISTRE DE MVSIQUE. .

Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'Ecolier vous abuse. Ces sortes d'Ecoliers en sçavent autant que les plus grands Maistres, & l'Air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Donnez-moy ma Robe pour mieux entendre... Attendez, je croy que je seray mieux sans Robe... Non, redonnez-la-moy, cela ira mieux.

MVSICIEN chantant.

*Le languis nuit & jour, & mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis :
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Helas ! que pouriez-vous faire à vos ennemis ?*

MONSIEVR IOVRDAIN.

Cette Chançon me semble un peu lugubre, elle endort, & je voudrois que vous la pûssiez un peu ragail-
lardir par-cy, par-là.

MAISTRE DE MVSIQUE.

Il faut, Monsieur, que l'Air soit accommodé aux Paroles.

MONSIEVR IOVRDAIN.

On m'en aprit un tout-à-fait joly il y a quelque temps. Attendez... La... Comment est-ce qu'il dit?

MAISTRE A DANCER.

Par ma foy, je ne sçay.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il y a du Mouton dedans.

MAISTRE A DANCER.

Du Mouton?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy. Ah.

M. Jourdain chante.

Je croyois lanneton

Aussi douce que belle;

Je croyois lanneton

Plus douce qu'un Mouton:

Helas! hélas!

Elle est cent fois, mille fois plus cruelle,

Que n'est le Tygre aux Bois.

N'est-il pas joly?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Le plus joly du monde.

MAISTRE A DANCER.

Et vous le chantez bien.

MONSIEVR IOVRDAIN.

C'est sans avoir appris la Musique.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la Dance. Ce sont deux Arts qui ont une étroite liaison ensemble.

MAISTRE A DANCER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un Homme aux belles choses.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Est-ce que les Gens de Qualité aprennent aussi la Musique ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Oüy, Monsieur.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Je l'apprendray donc. Mais je ne sçay quel temps je pouray prendre; car outre le Maistre d'Armes qui me montre, j'ay arresté encore un Maistre de Philosophie qui doit commencer ce matin.

MAISTRE DE MUSIQUE.

La Philosophie est quelque chose; mais la Musique, Monsieur, la Musique...

MAISTRE A DANCER.

La Musique & la Dance... La Musique & la Dance, c'est là tout ce qu'il faut.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui soit si utile dans un Etat, que la Musique.

MAISTRE A DANCER.

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux Hommes, que la Dance.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Sans la Musique, un Etat ne peut subsister.

MAISTRE A DANCER.

Sans la Dance, un Homme ne sçauroit rien faire.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Tous les desordres, toutes les guerres qu'on voit dans le Monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la Musique.

MAISTRE A DANCER.

Tous les malheurs des Hommes, tous les revers funestes dont les Histoires sont remplies, les béveues des Politiques, & les manquemens des grands Capitaines, tout cela n'est venu que faute de sçavoir dancer.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Comment cela?

MAISTRE DE MUSIQUE.

La Guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les Hommes?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Cela est vrai.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Et si tous les Hommes aprenoient la Musique, ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, & de voir dans le Monde la Paix universelle?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Vous avez raison.

MAISTRE A DANCER.

Lors qu'un Homme a commis un Manquement dans sa conduite, soit aux Affaires de sa Famille, ou au Gouvernement d'un Etat, ou au Commandement d'une

Armée, ne dit-on pas toujours, un Tel a fait un mauvais pas dans une telle Affaire ?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Oüy, on dit cela.

MAISTRE A DANCER.

Et faire un mauvais pas, peut-il proceder d'autre chose que de ne sçavoir pas dancer ?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Cela est vray, & vous avez raison tous deux.

MAISTRE A DANCER.

C'est pour vous faire voir l'excellence & l'utilité de la Dance & de la Musique.

MONSIEUR IOVRDAIN

Je comprends cela à cette heure.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux Affaires ?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Oüy.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ay déjà dit, c'est un petit essay que j'ay fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la Musique.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Fort-bien.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Allons, avancez. Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en Bergers.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Pourquoy toujours des Bergers ? On ne voit que cela par tout.

MAISTRE A DANCER.

Lors qu'on a des Personnes à faire parler en Musique, il faut bien que pour la vray-semblance on donne dans la Bergerie. Le Chant a esté de tout temps affecté aux Bergers ; & il n'est guère naturel en Dialogue, que des Princes, ou des Bourgeois, chantent leurs passions.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Passe, passe. Voyons.

DIALOGVE EN MVSIQUE.

Vne Muscienne & deux Musiciens.

*Vn cœur dans l'amoureux Empire,
De mille soins est toujours agité :
On dit qu'avec plaisir on languis, on soupire ;
Mais quoy qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que nostre liberté.*

I. MVSICIEN.

*Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une mesme envie :
On ne peut estre heureux sans amoureux desirs ;
Ostez l'amour de la vie,
Vous en ostez les plaisirs.*

2. MVSICIEN.

*Il feroit doux d'entrer sous l'amoureuse Loy,
Si l'on trouvoit en Amour de la foy :
Mais hélas, ô rigueur cruelle,
On ne voit point de Bergere fidelle ;
Et ce Sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'Amour.*

1. MVSICIEN.

Aimable ardeur !

MVSICIENNE.

Franchise heureuse !

2. MVSICIEN.

Sexe trompeur !

1. MVSICIEN.

Que tu m'es precieuse !

MVSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur !

2. MVSICIEN.

Que tu me fais d'horreur !

1. MVSICIEN.

Ah ! quitte pour aimer, cette haine mortelle !

MVSICIENNE.

*On peut, on peut te montrer
Vne Bergere fidelle.*

2. MVSICIEN.

Hélas ! où la rencontrer ?

MUSICIENNE.

*Pour défendre nostre gloire,
Le te veux offrir mon cœur.*

2. MUSICIEN.

*Mais, Bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur?*

MUSICIENNE.

*Voyons par expérience
Qui des deux aimera mieux.*

2. MUSICIEN.

*Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les Dieux.*

TOUS TROIS.

*A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflâmer;
Ah! qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cœurs sont fidelles!*

MONSIEUR IOVRDAIN.

Est-ce tout?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Oüy.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Je trouve cela bien trouffé, & il y a là-dedans de
petits dictions assez jolis.

MAISTRE A DANCER.

Voicy pour mon affaire, un petit essay des plus beaux
mouvemens, & des plus belles attitudes dont une Dance
puisse estre variée.

MONSIEUR JOVRDAIN.

Sont-ce encore des Bergers ?

MAISTRE A DANCER.

C'est ce qu'il vous plaira. Allons.

Quatre Danseurs exécutent tous les mouvemens différens, & toutes les sortes de pas que le Maître a d'ancer leur commande : Et cette Dance fait le premier Intermede.

Fin du Premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

*Monsieur Jourdain, Maître de musique,
Maître à dancer, Laquais.*

MONSIEUR IOVRDAIN.

Voilà qui n'est point sot, & ces Gens-là se trémoussent bien.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Lors que la Dance sera meslée avec la Musique, cela fera plus d'effet encore, & vous verrez quelque chose de galant dans le petit Ballet que nous avons ajusté pour vous.

MONSIEUR IOVRDAIN.

C'est pour tantost au moins; & la Personne pour qui j'ay fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner ceans.

MAISTRE A DANCER.

Tout est prest.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez, il faut qu'une Personne comme vous, qui estes magnifique, & qui

avez de l'inclination pour les belles choses, ait un Concert de Musique chez soy tous les Mercredis, ou tous les Jeudis.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Est-ce que les Gens de Qualité en ont ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Oüy, Monsieur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

J'en auray donc. Cela sera-t-il beau ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois Voix, un Dessus, une Haute-Contre, & une Basse, qui seront accompagnées d'une Basse de Viole, d'un Theorbe & d'un Claveffin pour les Basses continuës, avec deux Dessus de Violon pour joüer les Ritornelles.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il y faudra mettre aussi une Trompette Marine. La Trompette Marine est un Instrument qui me plaist, & qui est harmonieux.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous gouverner les choses.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantost de m'envoyer des Musiciens, pour chanter à Table.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mais sur tout, que le Ballet soit beau.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous en ferez content, & entr'autres choses de certains Menüets que vous y verrez.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Ah les Menüets sont ma Dance, & je veux que vous me les voyez dancer. Allons, mon Maître.

MAISTRE A DANCER.

Vn Chapeau, Monsieur, s'il vous plaist. La, la, la; La, la, la, la, la; La, la, la, *bis*; La, la, la; La la. En cadence, s'il vous plaist. La, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la; La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiez. La, la, la, la, la. Hauffez la teste. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez vostre corps.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Euh?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Voilà qui est le mieux du monde.

MONSIEUR IOVRDAIN.

A propos. Apprenez-moy comme il faut faire une Reverence pour saluer une Marquise; j'en auray besoin tantost.

MAISTRE A DANCER.

Vne Reverence pour saluer une Marquise?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Oüy. Vne Marquise qui s'apelle Dorimene.

MAISTRE A DANCER.

Donnez-moy la main.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendray bien.

MAISTRE A DANCER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une Reverence en arriere, puis marcher vers elle avec trois Reverences en avant, & à la derniere vous baiffer jusqu'à ses genoux.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Faites un peu. Bon.

I. LAQVAIS.

Monfieur, voila vostre Maistre d'Armes qui est là.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Dy-luy qu'il entre icy pour me donner Leçon. Je veux que vous me voyez faire.

SCENE II.

*Maistre d'armes, Maistre de musique,
Maistre à dancier,
Monfieur Jourdain, 2. Laquais.*

MAISTRE D'ARMES *apres luy avoir mis le Fleuret à la main.*

Allons, Monfieur, la reverence. Vostre corps droit. Un peu panché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une mesme ligne. Vostre

poignet à l'opposite de vostre hanche. La pointe de vostre Epée vis-à-vis de vostre épaule. Le bras pas tout-à-fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée. La teste droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moy l'Epée de quarte, & achevez de mesme. Une, Deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en arriere. Quand vous portez la Botte, Monsieur, il faut que l'Epée parte la premiere, & que le corps soit bien effacé. Une, Deux. Allons, touchez-moy l'Epée de tierce, & achevez de mesme. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, Deux. Remettez-vous. Redoublez. Un saut en arriere. En garde, Monsieur, en garde.

*Le Maître d'Armes luy pousse deux ou trois Bottes, en luy disant,
En garde.*

MONSIEUR IOVRDAIN.

Euh ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

MAISTRE D'ARMES.

Je vous l'ay déjà dit; tout le secret des Armes ne consiste qu'en deux choses, à donner, & à ne point recevoir: Et comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous sçavez détourner l'Epée de vostre ennemy de la ligne de vostre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet ou en dedans, ou en dehors.

MONSIEUR IOVRDAIN.

De cette façon donc un Homme, sans avoir du

cœur, est feur de tuer son Homme, & de n'estre point tué ?

MAISTRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vistes-vous pas la démonstration ?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Oüy.

MAISTRE D'ARMES.

Et c'est en quoy l'on voit de quelle considération nous autres nous devons estre dans un Etat, & combien la Science des Armes l'emporte hautement sur toutes les autres Sciences inutiles, comme la Dance, la Musique, la...

MAISTRE A DANCER.

Tout-beau, Monsieur le Tireur d'Armes. Ne parlez de la Dance qu'avec respect.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la Musique.

MAISTRE D'ARMES.

Vous estes de plaifantes Gens, de vouloir comparer vos Sciences à la mienne !

MAISTRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'Homme d'importance !

MAISTRE A DANCER.

Voila un plaifant Animal, avec son Plastron !

MAISTRE D'ARMES.

Mon petit Maistre à Dancer, je vous ferois dancier

comme il faut. Et vous, mon petit Musicien, je vous ferois chanter de la belle maniere.

MAISTRE A DANCER.

Monsieur le Batteur de Fer, je vous apprendray vostre Mettier.

MONSIEUR IOVRDAIN *au Maître à Dancer.*

Estes-vous fou de l'aller quereller, luy qui entend la tierce & la quarte, & qui sçait tuer un Homme par raison démonstrative ?

MAISTRE A DANCER.

Je me moque de sa raison démonstrative, & de sa tierce, & de sa quarte.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Tout-doux, vous dis-je.

MAISTRE D'ARMES.

Comment ? petit Impertinent.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Eh mon Maître d'Armes.

MAISTRE A DANCER.

Comment ? grand Cheval de Carosse.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Eh mon Maître à Dancer.

MAISTRE D'ARMES

Si je me jette sur vous...

MONSIEUR IOVRDAIN.

Doucement.

MAISTRE A DANCER.

Si je mets sur vous la main...

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tout-beau.

MAISTRE D'ARMES.

Je vous étrilleray d'un air...

MONSIEVR IOVRDAIN.

De grace.

MAISTRE A DANCER.

Je vous roffèray d'une manière...

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je vous prie.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu luy apprendre à parler.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mon Dieu, arrêtez-vous.

SCENE III.

*Maistre de philosophie,
Maistre de musique, Maistre à dancier,
Maistre d'armes,
Monsieur Jourdain, Laquais.*

MONSIEVR IOVRDAIN.

Hola, Monsieur le Philosophe, vous arrivez tout à

propos avec vostre Philosophie. Venez un peu mettre la Paix entre ces Personnes-cy.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il, Messieurs ?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Ils se sont mis en colere pour la preference de leurs Professions, jusqu'à se dire des injures, & vouloir en venir aux mains.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoy, Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? & n'avez-vous point leu le docte Traitté que Seneque a composé de la Colere ? Y a-t-il rien de plus bas & de plus honteux, que cette passion, qui fait d'un Homme une Beste feroce ? Et la Raïson ne doit-elle pas estre maîtresse de tous nos mouvemens ?

MAISTRE A DANCER.

Comment, Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la Dance que j'exerce, & la Musique dont il fait profession ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Un Homme sage est au dessus de toutes les injures qu'on luy peut dire ; & la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération, & la patience.

MAISTRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs Professions à la mienne.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire, & de condition, que les Hommes doivent disputer

entr'eux; & ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la Sagesse, & la Vertu.

MAISTRE A DANCER.

Je luy sôtiens que la Dance est une Science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Et moy, que la Musique en est une que tous les Siecles ont reverée.

MAISTRE D'ARMES.

Et moy, je leur sôtiens à tous deux, que la Science de tirer des Armes, est la plus belle & la plus necessaire de toutes les Sciences.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et que fera donc la Philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinens, de parler devant moy avec cette arrogance; & de donner impudemment le nom de Science à des choses que l'on ne doit pas mesme honorer du nom d'Art, & qui ne peuvent estre comprises que sous le nom de Mestier miserable de Gladiateur, de Chanteur, & de Baladin !

MAISTRE D'ARMES.

Allez, Philosophe de chien.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Allez, Belistre de Pédant.

MAISTRE A DANCER.

Allez, Cuistre fieffé.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Comment ? Marauts que vous estes...

Le Philosophe se jette sur eux, & tous trois le chargent de coups, & sortent en se battant.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Monsieur le Philosophe.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Infames ! coquins ! infolens !

MONSIEVR IOVRDAIN.

Monsieur le Philosophe.

MAISTRE D'ARMES.

La peste l'Animal.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Messieurs.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens !

MONSIEVR IOVRDAIN.

Monsieur le Philosophe.

MAISTRE A DANCER.

Diantre soit de l'Asne basté.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Messieurs.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Scelerats !

MONSIEVR IOVRDAIN.

Monsieur le Philosophe.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Au Diable l'impertinent.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Messieurs.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Fripons ! gueux ! traistres ! imposteurs !

Ils sortent.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Monfieur le Philofophe, Messieurs, Monfieur le Philofophe, Messieurs, Monfieur le Philofophe. Oh battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y fçauois que faire, & je n'iray pas gaffer ma Robe pour vous féparer. Je ferois bien fou, de m'aller fourer parmy eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCENE IV.

Maître de philosophie, Monsieur Jourdain.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE *en recommandant son Cœl.*

Venons à nostre Leçon.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ah ! Monfieur, je fuis fâché des coups qu'ils vous ont donné.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien. Un Philofophe fçait recevoir comme il faut les chofes, & je vay compofer contr'eux une Satyre du ftyle de Iuvenal, qui les déchirera de la belle façon. Laiffons cela. Que voulez-vous apprendre ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tout ce que je pouray, car j'ay toutes les envies du monde d'estre fçavant, & j'enrage que mon Pere & ma

Mere ne m'ayent pas fait bien étudier dans toutes les Sciences, quand j'estois jeune.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable. Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago. Vous entendez cela, & vous sçavez le Latin sans doute.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, mais faites comme si je ne le sçavois pas. Expliquez-moy ce que cela veut dire.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que sans la Science, la Vie est presque une image de la Mort.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ce Latin-la a raison.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des Sciences?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oh oüy, je sçay lire & écrire.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaist-il que nous commençons? Voulez-vous que je vous aprenne la Logique?

MONSIEVR IOVRDAIN:

Qu'est-ce que c'est que cette Logique?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois operations de l'Esprit.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Qui sont-elles, ces trois operations de l'Esprit?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La premiere, la seconde, & la troisiéme. La premiere est, de bien concevoir par le moyen des Universaux. La seconde, de bien juger par le moyen des Cathegories : Et la troisiéme, de bien tirer une consequence par le moyen des Figures. Barbara, Celarent, Dary, Ferio, Baralipton, &c.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voila des mots qui sont trop rebarbatifs. Cette Logique-la ne me revient point. Aprenons autre chose qui soit plus joly.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous aprendre la Morale?

MONSIEVR IOVRDAIN.

La Morale?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Oüy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit cette Morale?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la Felicité ; Enseigne aux Hommes à modérer leurs passions, &c...

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les Diables ; & il n'y a Morale qui tienne, je me veux

mettre en colere tout mon saoul, quand il m'en prend envie.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la Physique que vous voulez apprendre ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante cette Physique ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La Physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, & les proprieté du Corps ; Qui dis-court de la nature des Elemens, des Métaux, des Mineraux, des Pierres, des Plantes, & des Animaux, & nous enseigne les causes de tous les Méteores, l'Arc-en-Ciel, les Feux volans, les Cométes, les Eclairs, le Tonnerre, la Foudre, la Pluye, la Neige, la Grefle, les Vents, & les Tourbillons.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il y a trop de tintamare là-dedans, trop de broüillaminy.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous aprenne ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Aprenez-moy l'Ortographe.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Tres-volontiers.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Après vous m'apprendrez l'Almanach, pour sçavoir quand il y a de la Lune, & quand il n'y en a point.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre vostre pensée, & traiter cette matiere en Philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des Lettres, & de la diferente maniere de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ay à vous dire, que les Lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix ; & en consonnes, ainsi appellées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, & ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, V.

MONSIEVR IOVRDAIN.

J'entens tout cela.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

MONSIEVR IOVRDAIN.

A, A, öüy.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, E, se forme en r'aprochant la machoire d'enbas de celle d'enhaut, A, E.

MONSIEVR IOVRDAIN.

A, E, A, E. Ma foy öüy. Ah que cela est beau !

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix, I, en r'aprochant encore davantage les machoires l'une de l'autre, & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

MONSIEVR IOVRDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vray. Vive la Science.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, O, se forme en r'ouvrant les machoires, & r'aprouchant les levres par les deux coins, le haut & le bas, O.

MONSIEVR IOVRDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O
Cela est admirable ! I, O, I, O.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui represente un O.

MONSIEVR IOVRDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah la belle chose, que de sçavoir quelque chose !

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, V, se forme en r'aprouchant les dents sans les joindre entierement, & allongeant les deux levres en dehors, les aprochant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout-à-fait, V.

MONSIEVR IOVRDAIN.

V, V. Il n'y a rien de plus veritable, V.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux levres s'allongent comme si vous faissiez la mouë : D'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, & vous moquer de luy, vous ne sçauriez luy dire que V.

MONSIEVR IOVRDAIN.

V, V. Cela est vray. Ah que n'ay-je étudié plustost, pour sçavoir tout cela !

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Demain, nous verrons les autres Lettres, qui sont les confonnes.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-cy?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne, D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au dessus des dents d'enhaut, DA.

MONSIEVR IOVRDAIN.

DA, DA. Oüy. Ah les belles choses! les belles choses!

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en apuyant les dents d'enhaut sur la levre de dessous, FA.

MONSIEVR IOVRDAIN.

FA, FA. C'est la verité. Ah mon Pere, & ma Mere, que je vous veux de mal!

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'estant frolée par l'air qui sort avec force, elle luy cede, & revient toujours au mesme endroit, faisant une maniere de tremblement, R, ra.

MONSIEVR IOVRDAIN.

R, r, ra; R, r, r, r, r, ra. Cela est vray. Ah l'habile Homme que vous estes! & que j'ay perdu de temps! R, r, r, ra.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliqueray à fond toutes ces curiositez

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je vous en prie. Au reste il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une Personne de grande qualité, & je souhaiterois que vous m'aidassiez à luy écrire quelque chose dans un petit Billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Fort-bien.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ce sera galant, oüy.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des Vers que vous luy voulez écrire?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, non, point de Vers.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la Prose?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, je ne veux ny Prose, ny Vers.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un, ou l'autre.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Pourquoy?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer, que la Prose, ou les Vers.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il n'y a que la Prose, ou les Vers ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Non, Monsieur : Tout ce qui n'est point Prose, est Vers ; & tout ce qui n'est point Vers, est Prose.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

De la Prose.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Quoy, quand je dis, Nicole, apportez-moy mes Pantouffles, & me donnez mon Bonnet de nuit, c'est de la Prose ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Oüy, Monsieur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Par ma foy, il y a plus de quarante ans que je dis de la Prose, sans que j'en sçeusse rien ; & je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrois donc luy mettre dans un Billet : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ;* mais j'e voudrois que cela fut mis d'une maniere galante ; que cela fut tourné gentiment.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux reduisent vostre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit & jour pour elle les violences d'un...

MONSIEUR IOVRDAIN.

Non, non, non, je ne veux point tout cela ; Je ne veux que ce que je vous ay dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Non, vous dy-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le Billet ; mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manieres dont on les peut mettre.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos beaux yeux mourir, belle Marquise, d'amour.*

MONSIEUR IOVRDAIN.

Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MONSIEUR IOVRDAIN.

Cependant je n'ay point étudié, & j'ay fait cela tout

du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, & je vous prie de venir demain de bonne heure.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manqueray pas.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Comment, mon Habit n'est point encore arrivé ?

2. LAQUAIS.

Non, Monsieur.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Ce maudit Tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ay tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse ferrer bien fort le Bourreau de Tailleur. Au Diable le Tailleur. La peste étouffe le Tailleur. Si je le tenois maintenant ce Tailleur détestable, ce chien de Tailleur-la, ce traître de Tailleur, je...

SCENE V.

Maître tailleur,

Garçon tailleur portant l'Habit de Monsieur Jourdain,
Monsieur Jourdain, Laquais.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Ah vous voila. Je m'allois mettre en colère contre vous.

MAISTRE TAILLEUR.

Je n'ay pas pû venir plustôt, & j'ay mis vingt Garçons apres vostre Habit.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous m'avez envoyé des Bas de soye si étroits, que j'ay eu toutes les peines du monde à les mettre, & il y a déjà deux mailles de rompuës.

MAISTRE TAILLEVR.

Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, si je romps toûjours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des Souliers qui me blessent furieusement.

MAISTRE TAILLEVR.

Point du tout, Monsieur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Comment point du tout!

MAISTRE TAILLEVR.

Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent, moy.

MAISTRE TAILLEVR.

Vous vous imaginez cela.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison.

MAISTRE TAILLEVR.

Tenez, voila le plus bel Habit de la Cour, & le mieux afforty. C'est un chef-d'œuvre, que d'avoir inventé un Habit sérieux, qui ne fut pas noir; & je le donne en six coups aux Tailleurs les plus éclairez.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cecy ? Vous avez mis les fleurs en enbas.

MAISTRE TAILLEVR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en enhaut.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Est-ce qu'il faut dire cela ?

MAISTRE TAILLEVR.

Oüy vrayment. Toutes les Personnes de Qualité les portent de la sorte.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Les Personnes de Qualité portent les fleurs en enbas ?

MAISTRE TAILLEVR.

Oüy, Monsieur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oh voila qui est donc bien.

MAISTRE TAILLEVR.

Si vous voulez, je les mettray en enhaut.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, non.

MAISTRE TAILLEVR.

Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, vous dy-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que l'Habit m'aille bien ?

MAISTRE TAILLEUR.

Belle demande. Je défie un Peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ay chez moy un Garçon, qui pour monter une Ringrave, est le plus grand Génie du Monde; & un autre, qui pour assembler un Pourpoint, est le Héros de nostre Temps.

MONSIEUR IOVRDAIN.

La Perruque, & les Plumes, font-elles comme il faut.

MAISTRE TAILLEUR.

Tout est bien.

MONSIEUR IOVRDAIN, *en regardant l'Habit du Tailleur.*

Ah, ah, Monsieur le Tailleur, voila de mon étoffe du dernier Habit que vous m'avez fait. Je la reconnoy bien.

MAISTRE TAILLEUR.

C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ay voulu lever un Habit pour moy.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Oüy, mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

MAISTRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre vostre Habit?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Oüy, donnez-moy.

MAISTRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ay amené des Gens pour vous habiller en cadance, & ces sortes d'Habits se mettent avec ceremonie. Hola, entrez vous

autres. Mettez cet Habit à Monsieur, de la maniere que vous faites aux Personnes de Qualité.

Quatre Garçons Tailleurs entrent, dont deux luy arrachent le Haut-à-chauffe de ses Exercices, & deux autres la Camifole, puis ils luy mettent son Habit neuf; & Monsieur Jourdain se promene entr'eux, & leur montre son Habit, pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la Symphonie.

GARÇON TAILLEVR.

Mon Gentilhomme, donnez, s'il vous plaist, aux Garçons quelque chose pour boire.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Comment m'appellez-vous ?

GARÇON TAILLEVR.

Mon Gentilhomme.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mon Gentilhomme ! Voila ce que c'est, de se mettre en Personne de Qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en Bourgeois, on ne vous dira point mon Gentilhomme. Tenez, voila pour mon Gentilhomme.

GARÇON TAILLEVR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligez.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Monseigneur, oh, oh ! Monseigneur ! Attendez, mon amy, Monseigneur merite quelque chose, & ce n'est pas une petite parole que Monseigneur. Tenez, voila ce que Monseigneur vous donne. .

GARÇON TAILLEVR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de vostre Grandeur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vostre Grandeur, oh, oh, oh ! Attendez, ne vous en allez pas. A moy, vostre Grandeur ! Ma foy, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la Bourse. Tenez, voila pour ma Grandeur.

GARÇON TAILLEVR.

Monseigneur, nous la remercions tres-humblement de ses liberalitez.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il a bien fait, je luy allois tout donner.

*Les quatre Garçons Tailleurs se réjoignent par une Dance,
qui fait le second Intermede.*

Fin du Second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Monsieur Jourdain, Laquais.

MONSIEUR IOVRDAIN.



VIVEZ-MOY, que j'aïlle un peu montrer mon Habit par la Ville; & sur tout, ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voye bien que vous estes à moy.

LAQVAIS.

Oüy, Monsieur.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Apeliez-moy Nicole, que je luy donne quelques ordres. Ne bougez, la voila.

SCENE II.

Nicole, Monsieur Jourdain, Laquais.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Nicole!

NICOLE.

Plaist-il?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ecoutez.

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Qu'as-tu à rire?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Que veut dire cette Coquine-la?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voila basty! Hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Comment donc?

NICOLE.

Ah, ah, mon Dieu. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Quelle Friponne est-ce là? Te moques-tu de moy?

NICOLE.

Nenny, Monsieur, j'en ferois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je te bailleray sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tu ne t'arresteras pas ?

NICOLE.

Monseür, je vous demande pardon ; mais vous estes si plaissant, que je ne sçaurois me tenir de rire. Hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mais voyez quelle insolence.

NICOLE.

Vous estes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tien, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'apliqueray sur la jouë le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, Monseür, voila qui est fait, je ne riray plus.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que pour tantost tu nettoyes...

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Que tu nettoyes comme il faut...

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoyes la Salle, &...

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Encore.

NICOLE.

Tenez, Monsieur, battez-moy plutost, & me laissez rire tout mon faoul, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grace, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Si je te prens...

NICOLE.

Monsieur, eur, je creveray, ay, si je ne ry. Hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mais a-t-on jamais veu une Pendarde comme celle-là ? qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE.

Que voulez-vous que je fasse, Monsieur ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Que tu songes, Coquine, à preparer ma Maison pour la Compagnie qui doit venir tantost.

NICOLE.

Ah, par ma foy, je n'ay plus envie de rire; & toutes vos Compagnies font tant de defordre ceans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaife humeur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ne dois-je point pour toy fermer ma Porte à tout le Monde?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines Gens.

SCENE III.

*Madame Jourdain, Monsieur Jourdain,
Nicole, Laquais.*

MADAME IOVRDAIN.

Ah, ah, voicy une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon Mary, que cet équipage-la? Vous moquez-vous du Monde, de vous estre fait enharnacher de la sorte? & avez-vous envie qu'on se raille par tout de vous?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il n'y a que des Sots, & des Sottes, ma Femme, qui se railleront de moy.

MADAME IOVRDAIN.

Vrayment on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, & il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le Monde.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Qui est donc tout ce Monde-la, s'il vous plaist?

MADAME IOVRDAIN.

Tout ce Monde-la est un Monde qui a raison, & qui est plus sage que vous. Pour moy, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sçay plus ce que c'est que nostre Maison. On diroit qu'il est ceans Carefme-prenant tous les jours; Et dés le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de Violons & de Chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne sçauois plus voir mon ménage propre, avec cet attirail de Gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la bouë dans tous les Quartiers de la Ville, pour l'apporter icy; & la pauvre Françoisse est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux Maistres viennent crotter regulierement tous les jours.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüais, nostre Servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une Païfanne.

MADAME IOVRDAIN.

Nicole a raison, & son sens est meilleur que le vostre. Je voudrois bien sçavoir ce que vous pensez faire d'un Maistre à Dancer à l'âge que vous avez?

NICOLE.

Et d'un grand Maistre Tireur d'Armes, qui vient, avec ses battemens de pied, ébranler toute la Maison, & nous déraciner tous les carriaux de nostre Salle?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Taisez-vous, ma Servante, & ma Femme.

MADAME IOVRDAIN.

Est-ce que vous voulez apprendre à dancier, pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je, vous estes des ignorantes l'une & l'autre, & vous ne sçavez pas les prérogatives de tout cela.

MADAME IOVRDAIN.

Vous devriez bien plustost songer à marier vostre Fille, qui est en âge d'estre pourveuë.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je songeray à marier ma Fille, quand il se presentera un Party pour elle; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE.

J'ay encore oüy dire, Madame, qu'il a pris aujourd'huy, pour renfort de potage, un Maistre de Philosophie.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'Esprit, & sçavoir raisonner des choses parmy les honnestes Gens.

MADAME IOVRDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au College vous faire donner le foüet, à vostre âge?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Pourquoy non ? Plût à Dieu l'avoir tout-à-l'heure, le foïet, devant tout le Monde, & sçavoir ce qu'on apprend au College.

NICOLE.

Oüy, ma foy, cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Sans doute.

MADAME IOVRDAIN.

Tout cela est fort necessaire pour conduire vostre Maison.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Affurément. Vous parlez toutes deux comme des Bestes, & j'ay honte de vostre ignorance. Par exemple, sçavez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

MADAME IOVRDAIN.

Oüy, je sçay que ce que je dis est fort bien dit, & que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites icy ?

MADAME IOVRDAIN.

Ce sont des paroles bien sensées, & vostre conduite ne l'est guères.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande ;

Ce que je parle avec vous, Ce que je vous dy à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

MADAME IOVRDAIN.

Des Chançons.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Hé non, ce n'est pas cela. Ce que nous difons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

MADAME IOVRDAIN.

Hé bien ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Comment est-ce que cela s'appelle ?

MADAME IOVRDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeller.

MONSIEVR IOVRDAIN.

C'est de la Prose, ignorante.

MADAME IOVRDAIN.

De la Prose !

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, de la Prose. Tout ce qui est Prose, n'est point Vers ; & tout ce qui n'est point Vers, est Prose. Heu, voila ce que c'est d'étudier. Et toy, sçais-tu bien comme il faut faire pour dire un V ?

NICOLE.

Comment ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un V ?

NICOLE.

Quoy ?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Dis un peu, V, pour voir ?

NICOLE.

Hé bien, V.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Quest-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je dy, V.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Oüy; mais quand tu dis, V, qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR IOVRDAIN.

O l'étrange chose, que d'avoir à faire à des Belles !
Tu allonges les levres en dehors, & approches la ma-
choire d'enhaut de celle d'enbas, V, vois-tu ? V. Je fais
la mouë, V.

NICOLE.

Oüy, cela est biau.

MADAME IOVRDAIN.

Voilà qui est admirable.

MONSIEUR IOVRDAIN.

C'est bien autre chose, si vous aviez veu O, & DA,
DA, & FA, FA.

MADAME IOVRDAIN.

Qu'est-ce que c'est que tout ce galimatias-la ?

NICOLE.

Dequoy est-ce que tout cela guerit ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

J'enrage, quand je voy des Femmes ignorantes.

MADAME IOVRDAIN.

Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces Gens-la, avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et sur tout ce grand escogrife de Maistre d'Armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüais, ce Maistre d'Armes vous tient fort au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout-à-l'heure. *Il fait apporter les Fleurets, & en donne un à Nicole.* Tien; Raïson démonstrative. La ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela ; & quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voila le moyen de n'estre jamais tué ; & cela n'est-il pas beau, d'estre assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? La, pousse-moy un peu pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoy ? *Nicole luy pousse plusieurs coups.*

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tout-beau. Hola, oh, doucement. Diantre soit la Coquine.

NICOLE.

Vous me dites de pousser.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy ; mais tu me pusses en tierce, avant que de

pouffer en quarte, & tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME IOVRDAIN.

Vous estes fou, mon Mary, avec toutes vos fantaisies, & cela vous est venu depuis que vous vous mellez de hanter la Noblesse.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Lors que je hante la Noblesse, je fais paroistre mon jugement; & cela est plus beau que de hanter vostre Bourgeoisie.

MADAME IOVRDAIN.

Camon vrayment. Il y a fort à gagner à frequenter vos Nobles, & vous avez bien operé avec ce beau Monsieur le Comte dont vous vous estes embeguiné.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Paix. Songez à ce que vous dites. Sçavez-vous bien, ma Femme, que vous ne sçavez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de luy? C'est une Personne d'importance plus que vous ne pensez; Un Seigneur que l'on confidere à la Cour, & qui parle au Roy tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout-à-fait honorable, que l'on voye venir chez moy si souvent une Personne de cette qualité, qui m'apelle son cher Amy, & me traite comme si j'estois son égal? Il a pour moy des bontez qu'on ne devineroit jamais; & devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moy-mesme confus.

MADAME IOVRDAIN.

Oüy, il a des bontez pour vous, & vous fait des caresses, mais il vous emprunte vostre argent.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Hé bien, ne m'est-ce pas de l'honneur, de prester de l'argent à un Homme de cette condition-la ? & puis-je faire moins pour un Seigneur qui m'appelle son cher Amy ?

MADAME IOVRDAIN.

Et ce Seigneur, que fait-il pour vous ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Des choses dont on seroit étonné, si on les sçavoit.

MADAME IOVRDAIN.

Et quoy ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je luy ay presté de l'argent, il me le rendra bien, & avant qu'il soit peu.

MADAME IOVRDAIN.

Oüy. Attendez-vous à cela.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Affurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

MADAME IOVRDAIN.

Oüy, oüy, il ne manquera pas d'y faillir.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il m'a juré sa foy de Gentilhomme.

MADAME IOVRDAIN.

Chançons.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüais, vous estes bien obstinée, ma Femme ; Je vous dy qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr.

MADAME IOVRDAIN.

Et moy, je suis sûre que non, & que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjoler.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Taisez-vous. Le voicy.

MADAME IOVRDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; & il me semble que j'ay disné, quand je le voy.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV.

*Dorante, Monsieur Jourdain,
Madame Jourdain, Nicole.*

DORANTE.

Mon cher Amy, Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Fort-bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.

Et Madame Jourdain que voila, comment se porte-t-elle?

MADAME IOVRDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment, Monsieur Jourdain, vous voila le plus propre du monde!

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout-à-fait bon air avec cet Habit, & nous n'avons point de jeunes Gens à la Cour qui soient mieux faits que vous.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Hay, hay.

MADAME IOVRDAIN.

Il le grate par où il se demange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela est tout-à-fait galant.

MADAME IOVRDAIN.

Oüy, aussi sot par derriere que par devant.

DORANTE.

Ma foy, Monsieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous estes l'Homme du monde que j'estime le plus, & je parlois de vous encore ce matin dans la Chambre du Roy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. *Madame Jourdain.* Dans la Chambre du Roy!

DORANTE.

Allons, mettez...

MONSIEUR IOVRDAIN.

Monfieur, je fçay le refpect que je vous doy.

DORANTE.

Mon Dieu, mettez ; point de cérémonie entre nous, je vous prie.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Monfieur...

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, Monfieur Jourdain, vous eftes mon Amy.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Monfieur, je fuis voftre Serviteur.

DORANTE.

Je ne me couvriray point, fi vous ne vous couvrez.

MONSIEUR IOVRDAIN.

J'aime mieux eftre incivil, qu'importun.

DORANTE.

Je fuis voftre debiteur, comme vous le fçavez.

MADAME IOVRDAIN.

Oüy, nous ne le fçavons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez genereufement prefté de l'argent en plufieurs occafions, & m'avez obligé de la meilleure grace du monde, affurément.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Monfieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je sçais rendre ce qu'on me preste, & reconnoître les plaisirs qu'on me fait.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE.

Je veux sortir d'affaire avec vous ; & je viens icy pour faire nos comptes ensemble.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Hé bien, vous voyez vostre impertinence, ma Femme.

DORANTE.

Je suis Homme qui aime à m'acquiter le plutôt que je puis.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je vous le disois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous doy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous voila, avec vos soupçons ridicules.

DORANTE.

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez presté ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je croy que ouïy. J'en ay fait un petit Memoire. Le voicy. Donné à vous une fois, deux cens Louïs.

DORANTE.

Cela est vray.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Une autre fois, six-vingts.

DORANTE.

Oüy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raison.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ces trois articles font quatre cens soixante Louïs, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE.

Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mille huit cens trente-deux livres à vostre Plumassier.

DORANTE.

Justement.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Deux mille sept cens quatre-vingts livres à vostre Tailleur.

DORANTE.

Il est vray.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Quatre mille trois cens septante-neuf livres douze sols huit deniers à vostre Marchand.

DORANTE.

Fort-bien. Douze sols huit deniers : Le compte est juste.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Et mille sept cens quarante-huit livres sept sols quatre deniers, à vostre Sellier.

DORANTE.

Tout cela est veritable. Qu'est-ce que cela fait ?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cens livres.

DORANTE.

Somme totale est juste ; Quinze mille huit cens livres. Mettez encore deux cens Pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payeray au premier jour.

MADAME IOVRDAIN.

Hé bien, ne l'avois-je pas bien deviné ?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Eh non.

MADAME IOVRDAIN.

Cet Homme-là fait de vous une Vache à lait.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Taisez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en iray chercher ailleurs.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, Monsieur.

MADAME IOVRDAIN.

Il ne fera pas content, qu'il ne vous ait ruiné.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Point, Monsieur.

MADAME IOVRDAIN.

C'est un vray enjoleux.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Taisez-vous donc.

MADAME IOVRDAIN.

Il vous suçera jusqu'au dernier sou.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous taisez-vous ?

DORANTE.

J'ay force Gens qui m'en presteroient avec joye :
mais comme vous estes mon meilleur Amy, j'ay crû que
je vous ferois tort, si j'en demandois à quelqu'autre.

MONSIEVR IOVRDAIN.

C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites.
Je vay querir vostre affaire.

MADAME IOVRDAIN.

Quoy, vous allez encor luy donner cela ?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Que faire ? Voulez-vous que je refuse un Homme de cette condition-la, qui a parlé de moy ce matin dans la Chambre du Roy ?

MADAME IOVRDAIN.

Allez, vous estes une vraye Dupe.

SCENE V.

Dorante, Madame Jourdain, Nicole.

DORANTE.

Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, Madame Jourdain ?

MADAME IOVRDAIN.

J'ay la teste plus grosse que le poing, & si elle n'est pas enflée

DORANTE.

Mademoiselle vostre Fille, où est-elle, que je ne la voy point ?

MADAME IOVRDAIN.

Mademoiselle ma Fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle ?

MADAME IOVRDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir avec

elle, le Ballet & la Comedie que l'on fait chez le Roy?

MADAME IOVRDAIN.

Oüy vrayment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des Amans dans vostre jeune âge, belle & d'agreable humeur comme vous estiez.

MADAME IOVRDAIN.

Tredame, Monsieur, est-ce que Madame Jourdain est décrépité, & la teste luy groüille-t-elle déjà?

DORANTE.

Ah ma foy, Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeois pas que vous estes jeune, & je respire le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCENE VI.

*Monsieur Jourdain, Madame Jourdain,
Dorante, Nicole.*

MONSIEUR IOVRDAIN.

Voila deux cens Louïs bien comptez.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, & que je brûle de vous rendre un service à la Cour.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je vous suis trop obligé.

DORANTE.

Si Madame Jourdain veut voir le Divertissement Royal, je luy feray donner les meilleures places de la Salle.

MADAME IOVRDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE *bas à Monsieur Jourdain.*

Nostre belle Marquise, comme je vous ay mandé par mon Billet, viendra tantost icy pour le Ballet & le Repas; & je l'ay fait consentir enfin au Cadeau que vous luy voulez donner.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour caule.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ay veu, & je ne vous ay point mandé de nouvelles du Diamant que vous me mistes entre les mains, pour luy en faire present de vostre part; mais c'est que j'ay eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, & ce n'est que d'aujourd'huy qu'elle s'est resolüe à l'accepter.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé ?

DORANTE.

Merveilleux; & je me trompe fort, ou la beauté de ce Diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Plût au Ciel !

MADAME IOVRDAIN.

Quand il est une fois avec luy, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je luy ay fait valoir comme il faut la richesse de ce present, & la grandeur de vostre amour.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ce sont, Monsieur, des bontez qui m'accablent ; & je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une Personne de vostre Qualité s'abaisser pour moy à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous ? Est-ce qu'entre Amis on s'arreste à ces fortes de scrupules ? Et ne feriez-vous pas pour moy la mesme chose, si l'occasion s'en offroit ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ho assurément, & de tres-grand cœur.

MADAME IOVRDAIN.

Que sa presence me pese sur les épaules !

DORANTE.

Pour moy, je ne regarde rien, quand il faut servir un Amy ; & lors que vous me fistes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette Marquise agreable chez qui j'avois commerce, vous vistes que d'abord je m'offris de moy-mesme à servir vostre amour.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il est vray, ce sont des bontez qui me confondent.

MADAME IOVRDAIN.

Est-ce qu'il ne s'en ira point ?

NICOLE.

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les Femmes aiment sur tout les dépenses qu'on fait pour elles ; & vos frequentes Serenades, & vos Bouquets continuels, ce superbe Feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le Diamant qu'elle a reçu de vostre part, & le Cadeau que vous luy preparez, tout cela luy parle bien mieux en faveur de vostre amour, que toutes les paroles que vous auriez pû luy dire vous-mesme.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une Femme de Qualité a pour moy des charmes ravissans, & c'est un honneur que j'acheterois au prix de toute chose.

MADAME IOVRDAIN.

Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t-en un peu tout doucement prester l'oreille.

DORANTE.

Ce sera tantost que vous jouïrez à vostre aïe du plaisir de sa veuë, & vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Pour estre en pleine liberté, j'ay fait en sorte que ma Femme ira dîner chez ma Sœur, où elle passera toute l'apres-dînée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment, & vostre Femme auroit pû nous embarrasser. J'ay donné pour vous l'ordre qu'il faut au Cuisinier, & à toutes les choses qui sont nécessaires pour le Ballet. Il est de mon invention; & pourveu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

MONSIEUR IOURDAIN *s'aperçoit que Nicole écoute,
& lui donne un soufflet.*

Oùais, vous estes bien impertinente. Sortons, s'il vous plaist.

SCENE VII.

Madame Jourdain, Nicole.

NICOLE.

Ma foy, Madame, la curiosité m'a cousté quelque chose; mais je croy qu'il y a quelque anguille sous roche, & ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous foyez.

MADAME IOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'huy, Nicole, que j'ay conçu des soupçons de mon Mary. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, & je travaille à découvrir ce que ce peut estre. Mais songeons à ma Fille. Tu sçais l'amour que Cleonte a pour elle. C'est un Homme qui me revient, & je veux aider sa recherche, & luy donner Lucile, si je puis.

NICOLE.

En verité, Madame, je suis la plus ravie du monde, de vous voir dans ces sentimens ; car si le Maistre vous revient, le Valet ne me revient pas moins, & je souhaiterois que nostre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MADAME IOVRDAIN.

Va-t-en luy parler de ma part, & luy dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon Mary la demande de ma Fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joye, & je ne pouvois recevoir une commission plus agreable. Je vay, je pense, bien réjouir les Gens.

SCENE VIII.

Cleonte, Covielle, Nicole.

NICOLE.

Ah vous voila tout à propos. Je suis une Ambassadrice de joye, & je viens...

CLEONTE.

Retire-toy, perfide, & ne me vien point amuser avec tes traittreffes paroles.

NICOLE.

Est-ce ainfi que vous recevez...

CLEONTE.

Retire-toy, te dis-je, & va-t-en dire de ce pas à ton

infidelle Maïstresse, qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cleonte.

NICOLE.

Quel vertigo est-ce donc là ? Mon pauvre Covielle, dy-moy un peu ce que cela veut dire ?

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite Scélérate ! Allons vifte, oste-toy de mes yeux, vilaine, & me laisse en repos.

NICOLE.

Quoy, tu me viens aussi...

COVIELLE.

Oste-toy de mes yeux, te dis-je, & ne me parle de ta vie.

NICOLE.

Oùais ! Quelle mouche les a piquez tous deux ? Allons de cette belle histoire informer ma Maïstresse.

SCENE IX.

Cleonte, Covielle.

CLEONTE.

Quoy, traiter un Amant de la sorte ; & un Amant le plus fidelle, & le plus passionné de tous les Amans ?

COVIELLE.

C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLEONTE.

Je fais voir pour une Personne toute l'ardeur, & toute la tendresse qu'on peut imaginer; Je n'aime rien au Monde qu'elle, & je n'ay qu'elle dans l'esprit: Elle fait tous mes soins, tous mes desirs, toute ma joye; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle; & voila de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moy deux siècles effroyables; je la rencontre par hazard; mon cœur à cette veuë se sent tout transporté, ma joye éclate sur mon visage; je vole avec ravissement vers elle; & l'infidelle détourne de moy ses regards, & passe brusquement comme si de sa vie elle ne m'avoit veu!

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous!

CLEONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE.

Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLEONTE.

Après tant de sacrifices ardans, de soupirs, & de vœux que j'ay faits à ses charmes!

COVIELLE.

Après tant d'affidus hommages, de soins, & de services que je luy ay rendus dans sa Cuisine!

CLEONTE.

Tant de larmes que j'ay versées à ses genoux !

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ay tirez au Puits pour elle !

CLEONTE.

Tant d'ardeur que j'ay fait paroistre à la chérir plus que moy-mesme !

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ay soufferte à tourner la Broche à sa place !

CLEONTE.

Elle me fuit avec mépris !

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie !

CLEONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands chastimens.

COVIELLE.

C'est une trahison à meriter mille soufflets.

CLEONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moy, Monsieur ! Dieu m'en garde.

CLEONTE.

Ne vien point m'excuser l'action de cette infidelle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLEONTE.

Non, vois-tu, tous tes discours pour la defendre, ne serviront de rien.

COVIELLE.

Qui songe à cela ?

CLEONTE.

Je veux contr'elle conserver mon ressentiment, & rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y consens.

CLEONTE.

Ce Monsieur le Comte qui va chez elle, luy donne peut-estre dans la veuë; & son esprit, jè le voy bien, se laisse éblouïr à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la voy courir, & ne luy laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'est fort bien dit, & j'entre pour mon compte dans tous vos sentimens.

CLEONTE.

Donne la main à mon dépit, & soutien ma resolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dy-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moy de sa Personne une peinture

qui me la rende méprisable ; & marque-moy bien, pour m'en dégouter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur ! Voila une belle Mijaurée, une Pimpesouée bien bastie, pour vous donner tant d'amour ! Je ne luy voy rien que de tres-médiocre, & vous trouverez cent Personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLEONTE.

Cela est vray, elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feux, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLEONTE.

Oüy ; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches ; & cette bouche, en la voyant, inspire des desirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLEONTE.

Non ; mais elle est aisée, & bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler, & dans ses actions.

CLEONTE.

Il est vray ; mais elle a grace à tout cela, & ses ma-

nieres sont engageantes, ont je ne sçay quel charme à s'infinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'Esprit...

CLEONTE.

Ah elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa conversation....

CLEONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toujours sérieuse.

CLEONTE.

Veux-tu de ces enjouemens épanouïs, de ces joyes toujours ouvertes? & vois-tu rien de plus impertinent, que des Femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin elle est capricieuse autant que Personne du monde.

CLEONTE.

Oüy, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux Belles, on souffre tout des Belles.

COVIELLE.

Puis que cela va comme cela, je voy bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLEONTE.

Moy, j'aimerois mieux mourir ; & je vay la haïr autant que je l'ay aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite.

CLEONTE.

C'est en quoy ma vengeance sera plus éclatante ; en quoy je veux faire mieux voir la force de mon cœur, à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voicy.

SCENE X.

Cleonte, Lucile, Covielle, Nicole.

NICOLE.

Pour moy, j'en ay esté toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut estre, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voila.

CLEONTE.

Je ne veux pas seulement luy parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'est-ce donc, Cleonte ? qu'avez-vous ?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle ?

LUCILE.

Quel chagrin vous possède ?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient ?

LUCILE.

Êtes-vous muet, Cleonte ?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle ?

CLEONTE.

Que voilà qui est scelerat !

COVIELLE.

Que cela est Iudas !

LUCILE.

Je voy bien que la rencontre de tantost a troublé
votre esprit.

CLEONTE.

Ah, ah, on voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Nostre accueil de ce matin t'a fait prendre la chevre.

COVIELLE.

On a deviné l'enclôûeure.

LUCILE.

N'est-il pas vray, Cleonte, que c'est là le sujet de
vostre dépit ?

CLEONTE.

Oüy, perfide, ce l'est, puis qu'il faut parler ; & j'ay
à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous

pensez de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avecque vous, & que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'auray de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ay pour vous; cela me causera des chagrins. Je souffriray un temps; mais j'en viendray à bout, & je me perceray plutôt le cœur, que d'avoir la foiblesse de retourner à vous.

COVIELLE.

Queussy, queummy.

LVCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire Cleonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLEONTE.

Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE.

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si viste.

COVIELLE.

Je ne veux rien entendre.

LVCILE.

Sçachez que ce matin...

CLEONTE.

Non, vous dis-je.

NICOLE.

Apprens que...

COVIELLE.

Non, traistresse.

v.

	LVCILE.
Ecoutez.	
	CLEONTE.
Point d'affaire.	
	NICOLE.
Laisse-moy dire.	
	COVIELLE.
Je suis sourd.	
	LVCILE.
Cleonte.	
	CLEONTE.
Non.	
	NICOLE.
Covielle.	
	COVIELLE.
Point.	
	LVCILE.
Arrestez.	
	CLEONTE
Chançons.	
	NICOLE.
Entens-moy.	
	COVIELLE.
Bagatelles.	
	LVCILE.
Un moment.	
	CLEONTE.
Point du tout.	

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LVCILE.

Deux paroles.

CLEONTE.

Non, ç'en est fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LVCILE.

Hé bien, puis que vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, & faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE.

Puis que tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

CLEONTE.

Sçachons donc le fujet d'un si bel accueil.

LVCILE.

Il ne me plaist plus de le dire.

COVIELLE.

Aprens-nous un peu cette histoire.

NICOLE.

Je ne veux plus, moy, te l'apprendre.

CLEONTE.

Dites-moy...

LUCILE.

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE.

Conte-moy...

NICOLE.

Non, je ne conte rien.

CLÉONTE.

De grace.

LUCILE.

Non, vous dy-je.

COVIELLE.

Par charité.

NICOLE.

Point d'affaire.

CLÉONTE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Laissez-moy.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Oste-toy de là.

CLÉONTE.

Lucile.

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole.

NICOLE.

Point.

CLÉONTE.

Au nom des Dieux.

LVCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moy.

NICOLE.

Point du tout.

CLÉONTE.

Eclaircissez mes doutes.

LVCILE.

Non, je n'en feray rien.

COVIELLE.

Gueris-moy l'esprit.

NICOLE.

Non, il ne me plaist pas.

CLÉONTE.

Hé bien, puis que vous vous souciez si peu de me tirer de peine, & de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flâme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois, je vay loin de vous mourir de douleur & d'amour.

COVIELLE.

Et moy, je vay suivre ses pas.

LVCILE.

Cléonte.

NICOLE.

Covielle.

CLEONTE.

Eh ?

COVIELLE.

Plaist-il ?

LVCILE.

Où allez-vous ?

CLEONTE.

Où je vous ay dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LVCILE.

Vous allez mourir, Cleonte ?

CLEONTE.

Oüy, cruelle, puis que vous le voulez.

LVCILE.

Moy, je veux que vous mouriez ?

CLEONTE.

Oüy, vous le voulez.

LVCILE.

Qui vous le dit ?

CLEONTE.

N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons ?

LVCILE.

Est-ce ma faute ? Et si vous aviez voulu m'écouter,

ne vous aurois-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez, a esté causée ce matin par la presence d'une vieille Tante, qui veut à toute force, que la seule approche d'un Homme def-honore une Fille ; Qui perpétuellement nous sermone sur ce chapitre, & nous figure tous les Hommes comme des Diables qu'il faut fuir.

NICOLE.

Voilà le secret de l'affaire.

CLEONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile ?

COVIELLE.

Ne m'en donnes-tu point à garder ?

LUCILE.

Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE.

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE.

Nous rendrons-nous à cela ?

CLEONTE.

Ah, Lucile, qu'avec un mot de vostre bouche vous sçavez apaiser de choses dans mon cœur ! & que facilement on se laisse persuader aux Personnes qu'on aime !

COVIELLE.

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-la !

SCENE XI.

*Madame Jourdain,
Cleonte, Lucile, Covielle, Nicole.*

MADAME JOURDAIN.

Je suis bien aise de vous voir, Cleonte, & vous voilà tout à propos. Mon Mary vient, prenez vite votre temps pour luy demander Lucile en mariage.

CLEONTE.

Ah, Madame, que cette parole m'est douce, & qu'elle flatte mes desirs ! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant ? une faveur plus précieuse ?

SCENE XII.

*Monsieur Jourdain, Madame Jourdain,
Cleonte, Lucile, Covielle, Nicole.*

CLEONTE.

Monsieur, je n'ay voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moy-mesme ; & sans autre détour, je vous diray que l'honneur d'estre votre Gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

MONSIEUR JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire, si vous estes Gentilhomme.

CLÉONTE.

Monsieur, la plupart des Gens sur cette question, n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, & l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moy, je vous l'avouë, j'ay les sentimens sur cette matiere un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honneste Homme, & qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naistre ; à se parer aux yeux du monde d'un Titre dérobé ; à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de Parens, sans doute, qui ont tenu des Charges honorables. Je me suis acquis dans les Armes l'honneur de six ans de services, & je me trouve assez de bien pour tenir dans le Monde un rang assez passable : mais avec tout cela je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiroient pouvoir pretendre ; & je vous diray franchement que je ne suis point Gentilhomme.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Touchez là, Monsieur. Ma Fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE.

Comment ?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Vous n'êtes point Gentilhomme, vous n'aurez pas ma Fille.

MADAME IOVRDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec vostre Gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la Coste de S. Louis ?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Taisez-vous, ma Femme, je vous voy venir.

MADAME IOVRDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne Bourgeoise ?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Voilà pas le coup de langue.

MADAME IOVRDAIN.

Et vostre Pere n'estoit-il pas Marchand aussi bien que le mien ?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Peste soit de la Femme. Elle n'y a jamais manqué. Si vostre Pere a esté Marchand, tant-pis pour luy ; mais pour le mien, ce sont des malavisez qui disent cela. Tout ce que j'ay à vous dire, moy, c'est que je veux avoir un Gendre Gentilhomme.

MADAME IOVRDAIN.

Il faut à vostre Fille un Mary qui luy soit propre, & il vaut mieus pour elle un honneste Homme riche & bien fait, qu'un Gentilhomme gueux & mal basti.

NICOLE.

Cela est vray. Nous avons le Fils du Gentilhomme de nostre Village, qui est le plus grand Malitorne & le plus sot Dadais que j'aye jamais veu.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation ; j'ay du bien assez pour ma Fille, je n'ay besoin que d'honneur, & je la veux faire Marquise.

MADAME IOVRDAIN.

Marquise!

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, Marquise.

MADAME IOVRDAIN.

Helas, Dieu m'en garde.

MONSIEVR IOVRDAIN.

C'est une chose que j'ay resoluë.

MADAME IOVRDAIN.

C'est une chose, moy, où je ne consentiray point. Les alliances avec plus grand que soy, sont sujettes toujours à de fâcheux inconveniens. Je ne veux point qu'un Gendre puisse à ma Fille reprocher ses Parens, & qu'elle ait des Enfans qui ayent honte de m'appeller leur Grand-Maman. S'il falloit qu'elle me vint visiter en equipage de Grand-Dame, & qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du Quartier, on ne manqueroit pas aussi tost de dire cent sottises. Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse? c'est la Fille de Monsieur Jourdain, qui estoit trop heureuse, estant petite, de jouer à la Madame avec nous : Elle n'a pas toujours esté si relevée que la voila; & ses deux Grand-Peres vendoient du drap auprès de la Porte Saint Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs Enfans, qu'ils payent maintenant, peut-estre, bien cher en l'autre Monde, & l'on ne devient gueres si riches à estre honnestes Gens. Je ne veux point tous ces caquets, & je veux un Homme en un mot qui m'ait obligation de ma Fille, & à qui je puisse dire, Mettez-vous là, mon Gendre, & dînez avec moy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voila bien les sentimens d'un petit Esprit, de vouloir demeurer toûjours dans la bassesse. Ne me repliquez pas davantage, ma Fille sera Marquise en dépit de tout le monde; & si vous me mettez en colere, je la feray Duchesse.

MADAME IOVRDAIN.

Cleonte, ne perdez point courage encore. Suivez-moy, ma Fille, & venez dire résolument à vostre Pere, que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCENE XIII.

Cleonte, Covielle.

COVIELLE.

Vous avez fait de belles affaires, avec vos beaux sentimens.

CLEONTE.

Que veux-tu? J'ay un scrupule là-dessus, que l'exemple ne sçauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un Homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? & vous coustoit-il quelque chose de vous accommoder à ses chimeres?

CLEONTE.

Tu as raison; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire

ses preuves de Noblesse, pour estre Gendre de Monsieur Jourdain.

COVIELLE.

Ah, ah, ah.

CLEONTE.

Dequoy ris-tu?

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour jouër nostre Homme, & vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLEONTE.

Comment?

COVIELLE.

L'idée est tout-à-fait plaisante.

CLEONTE.

Quoy donc?

COVIELLE.

Il s'est fait depuis peu une certaine Mascarade qui vient le mieux du monde icy, & que je prétens faire entrer dans une bourle que je veux faire à nostre Ridicule. Tout cela sent un peu sa Comédie; mais avec luy on peut hazarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, & il est Homme à y jouer son rôle à merveille; à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de luy dire. J'ay les Acteurs, j'ay les Habits tout prests, laissez-moy faire seulement.

CLEONTE.

Mais aprens-moy...

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout; retirons-nous, le voila qui revient.

SCENE XIV.

Monsieur Jourdain, Laquais.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Que Diable est-ce-là? Ils n'ont rien que les grands Seigneurs à me reprocher; & moy je ne vois rien de si beau, que de hanter les grands Seigneurs; il n'y a qu'honneur & que civilité avec eux, & je voudrois qu'il m'eust cousté deux doigts de la main, & estre né Comte, ou Marquis.

LAQVAIS.

Monsieur, voicy Monsieur le Comte, & une Dame qu'il mene par la main.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Hé mon Dieu, j'ay quelques ordres à donner. Dy-leur que je vais venir icy tout-à-l'heure.

SCENE XV.

Dorimene, Dorante, Laquais.

LAQVAIS.

Monsieur dit comme cela, qu'il va venir icy tout-à-l'heure.

DORANTE.

Voilà qui est bien.

DORIMENE.

Je ne sçay pas, Dorante; je fais encore icy une

étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une Maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel Lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puis que pour fuir l'éclat, vous ne voulez ny vostre Maison, ny la mienne?

DORIMENE.

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de vostre passion? J'ay beau me defendre des choses, vous fatiguez ma résistance, & vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaist. Les Visites frequentes ont commencé; les Declarations sont venuës en suite, qui apres elles ont traîné les Serenades & les Cadeaux, que les Présens ont suivy. Je me suis oposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, & pied à pied vous gagnez mes résolutions. Pour moy je ne puis plus répondre de rien, & je croy qu'à la fin vous me ferez venir au Mariage dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foy, Madame, vous y devriez déjà estre. Vous estes Veuve, & ne dépendez que de vous. Je suis maistre de moy, & vous aime plus que ma vie. A quoy tient-il que dés aujourd'huy vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMENE.

Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualitez pour vivre heureusement ensemble; & les deux

plus raisonnables Personnes du Monde, ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultez; & l'experience que vous avez faite, ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous voy faire pour moy, m'inquietent par deux raisons; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois; & l'autre, que je suis seûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point, que vous ne vous incommo-diez; & je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah, Madame, ce sont des bagatelles, & ce n'est pas par là...

DORIMENE.

Je sçay ce que je dy: & entr'autres le Diamant que vous m'avez forcée à prendre, est d'un prix...

DORANTE.

Eh, Madame, de grace, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous; & souffrez... Voicy le Maître du Logis.

SCENE XVI.

*Monsieur Jourdain,
Dorimene, Dorante, Laquais.*

MONSIEUR IOVRDAIN, *après avoir fait deux révérences,
se trouvant trop près de Dorimene.*

Un peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMENE.

Quoy donc?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Reculez un peu, pour la troisième.

DORANTE.

Madame, Monsieur Jourdain sçait son monde.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande, de me voir assez fortuné, pour estre si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace, de me faire l'honneur, de m'honorer de la faveur de vostre présence : Et si j'avois aussi le mérite, pour mériter un mérite comme le vostre, & que le Ciel... envieux de mon bien... m'eust accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voila assez ; Madame n'aime pas les grands complimens, & elle sçait que vous estes Homme d'esprit. *Bas à Dorimene.* C'est un bon Bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes les manieres.

DORIMENE.

Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE.

Madame, voila le meilleur de mes Amis.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant Homme tout-à-fait.

DORIMENE.

J'ay beaucoup d'estime pour luy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je n'ay rien fait encore, Madame, pour meriter cette grace.

DORANTE *bas à M. Jourdain.*

Prenez bien garde au moins, à ne luy point parler du Diamant que vous luy avez donné.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ne pourrais-je pas seulement luy demander comment elle le trouve ?

DORANTE.

Comment ? gardez-vous en bien, Cela seroit vilain à

vous; & pour agir en galant Homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'étoit pas vous qui luy eussiez fait ce présent. Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravy de vous voir chez luy.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Que je vous suis obligé, Monsieur, de luy parler ainsi pour moy!

DORANTE.

J'ay eu une peine effroyable à la faire venir icy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je ne sçay quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle Personne du Monde.

DORIMENE.

C'est bien de la grace qu'il me fait.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Madame, c'est vous qui faites les graces, &...

DORANTE.

Songons à manger.

LAQVAIS.

Tout est prest, Monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table, & qu'on fasse venir les Musiciens.

Six Culivriers qui ont préparé le Festin, dansent ensemble, & font le troisième Intermede; après quoy ils apportent une Table couverte de plusieurs Mets.

Fin du Troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

*Dorante, Dorimene, Monsieur Jourdain,
deux Musiciens,
une Musicienne, Laquais.*

DORIMENE.



OMMENT, Dorante, voila un Repas tout-à-fait magnifique !

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous vous moquez, Madame, & je voudrois qu'il fut plus digne de vous estre offert. *Tous se mettent à table.*

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte, & il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez luy. Je demeure d'accord avec luy, que le Repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moy qui l'ay ordonné, & que je n'ay pas sur cette matiere les lumieres de nos Amis, vous n'avez pas icy un Repas fort sçavant, & vous y trouverez des incongruitez de bonne chere, & des barbarismes de bon goust. Si Damis s'en estoit mélé, tout seroit dans les regles; il y auroit par tout de l'élégance & de l'érudition, & il ne manque-

roit pas de vous exagerer luy-mesme toutes les pieces du Repas qu'il vous donneroit, & de vous faire tomber d'accord de sa haute capacite dans la science des bons morceaux; de vous parler d'un Pain de rive, à biseau doré, relevé de crouste par tout, croquant tendrement sous la dent; d'un Vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant; d'un Carré de Mouton gourmandé de persil; d'une Longe de Veau de Riviere, longue comme cela, blanche, délicate, & qui sous les dents est une vraie pâte d'amande; de Perdrix relevées d'un fumet surprenant; & pour son Opera, d'une Soupe à bouillon perlé, soutenu d'un jeune gros Dindon, cantonné de Pigeonneaux, & couronné d'Oignons blancs, mariez avec la Chicorée. Mais pour moy, je vous avoué mon ignorance; & comme Monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le Repas fut plus digne de vous estre offert.

DORIMENE.

Je ne répons à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah que voila de belles mains!

DORIMENE.

Les mains sont mediocres, Monsieur Jourdain; mais vous voulez parler du Diamant qui est fort beau.

MONSIEUR JOURDAIN.

Moy, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler; ce ne seroit pas agir en galant Homme, & le Diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE.

Vous estes bien dégousté.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Vous avez trop de bonté...

DORANTE.

Allons, qu'on donne du Vin à Monsieur Jourdain, & à ces Messieurs qui nous feront la grace de nous chanter un Air à boire.

DORIMÈNE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chere, que d'y mesler la Musique; & je me vois icy admirablement régälée.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Madame, ce n'est pas...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prestons silence à ces Messieurs; ce qu'ils nous diront, vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

Les Musiciens & la Musicienne prennent des Verres, chantent deux Chansons à boire, & font sçavoir de toute la Symphonie.

PREMIERE CHANSON A BOIRE.

Vn petit doigt, Philis, pour commencer le tour :

Ah! qu'un Verre en vos mains a d'agreables charmes!

Vous, & le Vin, vous vous prestez des armes,

Et je sens pour tous deux redoubler mon amour :

Entre luy, vous & moy, jurons, jurons ma Belle,

Vne ardeur eternelle.

*Qu'en mouillant vostre bouche il en reçoit d'atraits,
Et que l'on voit par luy vostre bouche embellie!*

*Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous & de luy je m'enyvre à longs traits :
Entre luy, vous & moy, jurons, jurons ma Belle,
Une ardeur eternelle.*

SECONDE CHANSON A BOIRE.

*Buvons, chers Amis, buvons,
Le temps qui fuit nous y convie;
Profitions de la vie*

*Autant que nous pouvons :
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon Vin, nos amours ;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.*

*Laissons raisonner les Sots
Sur le vray bonheur de la vie ;
Nostre Philosophie
Le met parmy les Pots :
Les biens, le sçavoir, & la gloire,
N'ostent point les soucis fascheux ;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut estre heureux.*

*Sus, sus, du Vin, par tout versez, Garçons versez,
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.*

DORIMENE.

Je ne croy pas qu'on puisse mieux chanter, & cela est tout-à-fait beau.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vois encore icy, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIMÈNE.

Oùais. Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DORANTE.

Comment, Madame, pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prit pour ce que je dirois.

DORIMÈNE.

Encore !

DORANTE.

Vous ne le connoissez pas.

MONSIEUR JOURDAIN.

Elle me connoitra quand il luy plaira.

DORIMÈNE.

Oh je le quitte.

DORANTE.

Il est Homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous touchez.

DORIMÈNE.

Monsieur Jourdain est un Homme qui me ravit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Si je pouvois ravir vostre cœur, je ferois...

SCENE II.

*Madame Jourdain, Monsieur Jourdain,
Dorimene, Dorante,
Musiciens, Musicienne, Laquais.*

MADAME IOVRDAIN.

Ah, ah, je trouve icy bonne compagnie, & je voy bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette belle affaire-cy, Monsieur mon Mary, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma Sœur? Je viens de voir un Theatre là-bas, & je vois icy un Banquet à faire Nopces. Voila comme vous dépensez vostre bien, & c'est ainsi que vous festinez les Dames en mon absence, & que vous leur donnez la Musique & la Comedie, tandis que vous m'envoyez promener?

DORANTE.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain? & quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en teste que vostre Mary dépense son bien, & que c'est luy qui donne ce Régale à Madame? Apprenez que c'est moy, je vous prie; Qu'il ne fait seulement que me prestier sa Maison, & que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Oüy, impertinente, c'est Monsieur le Comte qui donne tout cecy à Madame, qui est une Personne de Qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma Maison, & de vouloir que je sois avec luy.

MADAME IOVRDAIN.

Ce sont des Chançons que cela; je sçay ce que je sçay.

DORANTE.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures Lunettes.

MADAME IOVRDAIN.

Je n'ay que faire de Lunettes, Monsieur, & je voy assez clair; il y a longtemps que je sens les choses, & je ne suis pas une Beste. Cela est fort vilain à vous, pour un grand Seigneur, de prester la main comme vous faites aux sottises de mon Mary. Et vous, Madame, pour une grand'Dame, cela n'est ny beau, ny honneste à vous, de mettre de la dissention dans un Ménage, & de souffrir que mon Mary soit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout cecy? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE.

Madame, hola Madame, où courez-vous?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Madame. Monsieur le Comte, faites-luy excuses, & tâchez de la ramener. Ah, impertinente que vous estes, voila de vos beaux faits; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, & vous chassez de chez moy des Personnes de Qualité.

MADAME IOVRDAIN.

Je me moque de leur Qualité.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je ne sçay qui me tient, maudite, que je ne vous fende la teste avec les pieces du Repas que vous estes venuë troubler.

On ose la Table.

MADAME IOVRDAIN *sortant.*

Je me moque de cela. Ce sont mes droicts que je defens, & j'auray pour moy toutes les Femmes.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colere. Elle est arrivée là bien malheureusement. J'estois en humeur de dire de jolies choses, & jamais je ne m'estois senty tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela ?

SCENE III.

Covielle assis,

Monfieur Jourdain, Laquais.

COVIELLE.

Monfieur, je ne sçay pas si j'ay l'honneur d'estre connu de vous.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, Monfieur.

COVIELLE.

Je vous ay veu que vous n'estiez pas plus grand que cela.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Moy !

COVIELLE.

Oüy, vous estiez le plus bel Enfant du Monde, & toutes les Dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baïser.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Pour me baïser !

COVIELLE.

Oüy. J'estois grand Amy de feu Monsieur vostre Pere.

MONSIEVR IOVRDAIN.

De feu Monsieur mon Pere !

COVIELLE.

Oüy. C'estoit un fort honneste Gentilhomme

MONSIEVR IOVRDAIN.

Comment dites-vous ?

COVIELLE.

Je dis que c'estoit un fort honneste Gentilhomme.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mon Pere !

COVIELLE.

Oüy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE.

Affurément.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Et vous l'avez connu pour Gentilhomme ?

COVIELLE.

Sans doute.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je ne sçay donc pas comment le Monde est fait ?

COVIELLE.

Comment ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il y a de sottes Gens qui me veulent dire qu'il a esté Marchand.

COVIELLE.

Luy Marchand ! C'est pure médifance, il ne l'a jamais esté. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il estoit fort obligeant, fort officieux ; & comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les costez, les faisoit apporter chez luy, & en donnoit à ses Amis pour de l'argent.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je suis ravy de vous connoistre, afin que vous rendiez ce témoignage-la que mon Pere estoit Gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soutiendray devant tout le Monde.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous amene ?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu Monsieur vostre Pere honneste Gentilhomme, comme je vous ay dit, j'ay voyagé par tout le Monde.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Par tout le Monde!

COVIELLE.

Oüy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce Pais-la.

COVIELLE.

Affurément. Je ne suis revenu de tous mes longs Voyages que depuis quatre jours; & par l'intérest que je prens à tout ce qui vous touche, je viens vous anoncer la meilleure nouvelle du monde.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Quelle?

COVIELLE.

Vous sçavez que le Fils du Grand Turc est icy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Moy? non.

COVIELLE.

Comment! Il a un train tout-à-fait magnifique; tout le Monde le va voir, & il a esté reçu en ce Pais comme un Seigneur d'importance.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Par ma foy, je ne sçavois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de vostre Fille.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Le Fils du Grand Turc?

COVIELLE.

Oüy; & il veut estre vostre Gendre.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mon Gendre, le Fils du Grand Turc?

COVIELLE.

Le Fils du Grand Turc vostre Gendre. Comme je le fus voir, & que j'entens parfaitement sa langue, il s'entretint avec moy; & apres quelques autres discours, il me dit. *Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem varahini ouffere carbulath.* C'est à dire, n'as-tu point veu une jeune belle Personne, qui est la Fille de Monsieur Jourdain, Gentilhomme Parisien?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Le Fils du Grand Turc dit cela de moy?

COVIELLE.

Oüy. Comme je luy eus répondu que je vous connoissois particulièrement, & que j'avois veu vostre Fille : Ah, me dit-il, *Marababa sahem*; c'est à dire, Ah que je suis amoureux d'elle!

MONSIEVR IOVRDAIN.

Marababa sahem veut dire, Ah que je suis amoureux d'elle?

COVIELLE.

Oüy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Par ma foy, vous faites bien de me le dire, car pour moy je n'aurois jamais crû que *Marababa sahem* eust voulu dire, Ah que je suis amoureux d'elle! Voila une langue admirable, que ce Turc!

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Sçavez-vous bien ce que veut dire, *Cacaracamouchen* ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Cacaracamouchen ? Non.

COVIELLE.

C'est à dire, Ma chere ame.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Cacaracamouchen veut dire, Ma chere ame ?

COVIELLE.

Oüy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voila qui est merveilleux ! *Cacaracamouchen*, Ma chere ame : Diroit-on jamais cela ? Voila qui me confond.

COVIELLE.

Enfin pour achever mon Ambassade, il vient vous demander vostre Fille en mariage ; & pour avoir un Beau-Pere qui soit digne de luy, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui est une certaine grande Dignité de son Pais.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mamamouchi ?

COVIELLE.

Oüy, *Mamamouchi* ; c'est à dire, en nostre langue, Paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin enfin : Il n'y a rien de plus noble que cela dans le Monde ; &

vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la Terre.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Le Fils du Grand Turc m'honore beaucoup, & je vous prie de me mener chez luy, pour luy en faire mes remerciemens.

COVIELLE.

Comment? le voila qui va venir icy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il va venir icy?

COVIELLE.

Oüy; & il amene toutes choses pour la cérémonie de vostre Dignité.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voila qui est bien prompt.

COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tout ce qui m'embarasse icy, c'est que ma Fille est une opiniâtre, qui s'est allé mettre dans la teste un certain Cleonte, & elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentiment, quand elle verra le Fils du Grand Turc; & puis il se rencontre icy une aventure merveilleuse, c'est que le Fils du Grand Turc ressemble à ce Cleonte, à peu de chose pres. Je viens de le voir, on me l'a montré; & l'amour qu'elle a pour l'un, pourra passer aisément à l'autre, &... Je l'entens venir; le voila.

SCÈNE IV.

*Cleonte en Turc, avec trois Pages portant sa Veste,
Monsieur Jourdain, Covielle déguisé.*

CLEONTE.

Ambousahim oqui boraf, lordina, salamalequi.

COVIELLE.

C'est-à-dire; Monsieur Jourdain, vostre cœur soit toute l'année comme un Rosier fleury. Ce sont façons de parler obligeantes de ces Pais-la.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je suis tres-humble serviteur de son Altesse Turque.

COVIELLE.

Carigar camboto oustin moraf.

CLEONTE.

Oustin yoc catamalequi basum bafe alla moran.

COVIELLE.

Il dit que le Ciel vous donne la force des Lyons, & la prudence des Serpens.

MONSIEUR JOURDAIN.

Son Altesse Turque m'honore trop, & je luy souhaite toutes sortes de prosperitez.

COVIELLE.

Offa binamen sadoc babally oracaf ouram.

CLEONTE.

Bel-men.

COVIELLE.

Il dit que vous alliez vifte avec luy vous préparer pour la cérémonie, afin de voir en fuite voftre Fille, & de conclure le mariage.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tant de chofes en deux mots ?

COVIELLE.

Oüy, la Langue Turque eft comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vifte où il fouhaite.

SCENE V.

Dorante, Covielle.

COVIELLE.

Ha, ha, ha. Ma foy, cela eft tout-à-fait drôle. Quelle dupe ! Quand il auroit appris fon rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah, ah. Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider ceans dans une affaire qui s'y paffe.

DORANTE.

Ah, ah, Covielle, qui t'auroit reconnu ? Comme te voila ajusté !

COVIELLE.

Vous voyez. Ah, ah.

DORANTE.

Dequoy ris-tu ?

COVIELLE.

D'une chose, Monsieur, qui la mérite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons aupres de Monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa Fille à mon Maître.

DORANTE.

Je ne devine point le stratagème, mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puis que tu l'entreprens.

COVIELLE.

Je sçay, Monsieur, que la Beste vous est connue.

DORANTE.

Aprens-moy ce que c'est.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apercoy venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conteray le reste.

La Ceremonie Turque pour ennoblir le Bourgeois, se fait en Dance & en Musique, & compose le quatrième Intermede.

Le Mufti, quatre Dervis, six Turcs dançans, six Turcs Musiciens, & autres Joueurs d'Instrumens à la Turquie, sont les Acteurs de cette Ceremonie.

Le Mufti invoque Mahomet avec les douze Turcs & les quatre Dervis ; apres on luy amene le Bourgeois vestu à la Turque, sans Turban & sans Sabre, auquel il chante ces paroles.

LE MUFTI.

*Se ti fabir
Ti respondir
Se non fabir
Taïr, taïr.*

*Mi star Muphti
Ti qui star ti
Non entendre
Taïr, taïr.*

Le Mufti demande en mesme langue aux Turcs assis, de quelle Religion est le Bourgeois, & ils l'assurent qu'il est Mahometan. Le Mufti invoque Mahomet en langue Franque, & chante les paroles qui suivent.

LE MUFTI.

*Mahametta per Giourdina
Mi pregar fera é Mattina
Voler far un Paladina
Dé Giourdina, dé Giourdina.*

*Dar Turbanta é edar scarcina
Con Galera é Brigantina
Per deffender Palestina.
Mahametta, &c.*

Le Mufti demande aux Turcs si le Bourgeois sera ferme dans la Religion Mahometane, & leur chante ces paroles.

LE MUFTI.

Star bon Turca, Giourdina.

LES TURCS.

Hi valla.

LE MUFTI *dance & chante ces mots.*

Hu la ba ba la chou ba la ba ba la da.

Les Turcs répondent les mêmes Vers.

Le Mufti propose de donner le Turban au Bourgeois, & chante les paroles qui suivent.

LE MUFTI.

Ti non star Furba?

LES TURCS.

No no no.

LE MUFTI.

Non star surfanta?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUFTI.

Donar Turbanta, donar Turbanta.

Les Turcs repètent tout ce qu'a dit le Mufti pour donner le Turban au Bourgeois. Le Mufti & les Dervis se coëffent avec des Turbans de ceremonies, & l'on presente au Mufti l'Alcoran, qui fait une seconde Invocation avec tout le reste des Turcs assistans; apres son Invocation il donne au Bourgeois l'Epée, & chante ces paroles.

LE MUFTI.

*Ti star nobilé é non star fabbola
Pigliar schiabbola.*

Les Turcs repètent les mêmes Vers, mettant tous le Sabre à

la main, & six d'entre eux dancent autour du Bourgeois, auquel ils feignent de donner plusieurs coups de Sabre.

Le Mufti commande aux Turcs de bastonner le Bourgeois, & chante les paroles qui suivent.

LE MUFTI.

Dara dara

Bastonnara, bastonnara.

Les Turcs repètent les mêmes Vers, & luy donnent plusieurs coups de Baston en cadance.

Le Mufti apres l'avoir fait bastonner, luy dit en chantant.

LE MUFTI.

Non tener honta

Questa star ultima affronta.

Les Turcs repètent les mêmes Vers.

Le Mufti recommence une Invocation, & se retire apres la Ceremonie avec tous les Turcs, en dancant & chantant avec plusieurs Instrumens à la Turquesque.

Fin du Quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Madame Iourdain, Monsieur Iourdain.

MADAME IOVRDAIN.



H mon Dieu, miséricorde ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Quelle figure ! Est-ce un Momon que vous allez porter ; & est-il temps d'aller en Masque ? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que cecy ? Qui vous a fagoté comme cela ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi* !

MADAME IOVRDAIN.

Comment donc ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, il me faut porter du respect maintenant, & l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

MADAME IOVRDAIN.

Que voulez-vous dire avec vostre *Mamamouchi* ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mamamouchi, vous dy-je. Je suis *Mamamouchi*.

MADAME IOVRDAIN.

Quelle Beste est-ce là ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mamamouchi, c'est à dire en notre Langue, Paladin.

MADAME IOVRDAIN.

Baladin ! Estes-vous en âge de dancer des Ballets ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Quelle ignorante ! Je dis Paladin ; c'est une Dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

MADAME IOVRDAIN.

Quelle cérémonie donc ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mahameta per Iordina.

MADAME IOVRDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Iordina, c'est à dire Iourdain.

MADAME IOVRDAIN.

Hé bien quoy, Iourdain ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voler far un Paladina de Iordina.

MADAME IOVRDAIN.

Comment ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Dar turbanta con galera.

MADAME IOVRDAIN.

Qu'est-ce à dire cela ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Per deffender Palestina.

MADAME IOVRDAIN.

Que voulez-vous donc dire ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Dara dara bastonnara.

MADAME IOVRDAIN.

Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Non tener honta questa star l'ultima affronta.

MADAME IOVRDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?

MONSIEVR IOVRDAIN *dance & chante.*

Hou la ba ba la chou ba la ba ba la da.

MADAME IOVRDAIN.

Helas, mon Dieu, mon Mary est devenu fou.

MONSIEVR IOVRDAIN *sortant.*

Paix, insolente, portez respect à Monsieur le *Mama-mouchi.*

MADAME IOVRDAIN.

Où est-ce donc qu'il a perdu l'esprit ? Courons l'empêcher de fortir. Ah, ah, voicy justement le reste de nostre écu. Je ne voy que chagrin de tous les côtez.

Elle sort.

SCENE II.

Dorante, Dorimene.

DORANTE.

Oüy, Madame, vous verrez la plus plaifante chose qu'on puisse voir ; & je ne croy pas que dans tout le Monde il foit possible de trouver encore un Homme auffi fou que celui-la : Et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cleonte, & d'apuyer toute fa Mascarade. C'est un fort galant Homme, & qui mérite que l'on s'intereffe pour luy.

DORIMENE.

I'en fais beaucoup de cas, & il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons icy, Madame, un Ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre, & il faut bien voir si mon idée pourra reüffir.

DORIMENE.

I'ay veu là des aprefts magnifiques, & ce font des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oüy, je veux enfin vous empêcher vos profusions ; & pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous voy faire pour moy, j'ay résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vray secret, & toutes ces choses finissent avec le Mariage.

DORANTE.

Ah! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moy une si douce résolution.

DORIMENE.

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; & sans cela je voy bien qu'avant qu'il fust peu, vous n'auriez pas un sou.

DORANTE.

Que j'ay d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entierement à vous, aussi bien que mon cœur, & vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMENE.

L'userez bien de tous les deux. Mais voicy vostre Homme; la figure en est admirable.

SCENE III.

Monsieur Jourdain, Dorante, Dorimene.

DORANTE.

Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame, & moy, à vostre nouvelle Dignité, & nous réjouir avec vous du Mariage que vous faites de vostre Fille avec le Fils du Grand Turc.

*MONSIEUR JOURDAIN apres avoir fait les reuerences
à la Turque.*

Monsieur, je vous souhaite la force des Serpens, & la prudence des Lyons.

DORIMENE.

I'ay esté bien aise d'estre des premieres, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous estes monté.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année vostre Roffier fleury ; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, & j'ay beaucoup de joye de vous voir revenuë icy pour vous faire les tres-humbles excuses de l'extravagance de ma Femme.

DORIMENE.

Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement ; vostre cœur luy doit estre précieux, & il n'est pas étrange que la possession d'un Homme comme vous puisse inspirer quelques allarmes.

MONSIEVR IOVRDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que Monsieur Iourdain n'est pas de ces Gens que les prosperitez aveuglent, & qu'il sçait dans sa gloire connoistre encore ses Amis.

DORIMENE.

C'est la marque d'une ame tout-à-fait généreuse.

DORANTE.

Où est donc Son Altesse Turque ? Nous voudrions bien, comme vos Amis, luy rendre nos devoirs.

[MONSIEVR IOVRDAIN.

Le voila qui vient, & j'ay envoyé querir ma Fille pour luy donner la main.

SCENE IV.

Cleonte, Covielle, Monsieur Jourdain, &c.

DORANTE.

Monfieur, nous venons faire la révérence à Vostre Alteſſe, comme Amis de Monſieur voſtre Beau-Pere, & l'afſurer avec reſpect de nos tres-humbles ſervices.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Où eſt le Truchement, pour luy dire qui vous eſtes, & luy faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra, & il parle Turc à merveille. Hola, où diantre eſt-il allé? *A Cleonte. Strouf, ſtrif, ſtrof, ſtraf.* Monſieur eſt un *grande Segnore, grande Segnore, grande Segnore*; & Madame, une *granda Dama, granda Dama. Ahi* luy Monſieur, luy *Mamamouchi François, & Madame, Mamamouchie François*e. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voicy l'Interprete. Où allez-vous donc? Nous ne ſçaurions rien dire ſans vous. Dites-luy un peu que Monſieur & Madame ſont des Perſonnes de grande Qualité, qui luy viennent faire la révérence, comme mes Amis, & l'afſurer de leurs ſervices. Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLEONTE.

Catalequi tubat ourin foter amalouchan.

MONSIEUR IOVRDAIN.

Voyez-vous ?

COVIELLE.

Il dit que la pluye des prosperitez arrouse en tout temps le jardin de vostre Famille.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je vous l'avois bien dit, qu'il parle Turc.

DORANTE.

Cela est admirable.

SCENE V.

*Lucile, Monsieur Jourdain, Dorante,
Dorimene, &c.*

MONSIEVR IOVRDAIN.

Venez, ma Fille, approchez-vous, & venez donner vostre main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LVCILE.

Comment, mon Pere, comme vous voila fait! Est-ce une Comedie que vous jouëz?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, non, ce n'est pas une Comedie, c'est une affaire fort serieuse, & la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut fouhaiter. Voila le Mary que je vous donne.

LVCILE.

A moy, mon Pere!

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy à vous, allons, touchez-luy dans la main, & rendez grace au Ciel de vostre bonheur.

LVCILE.

Je ne veux point me marier.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je le veux moy, qui suis vostre Pere.

LVCILE.

Je n'en feray rien.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ah que de bruit. Allons, vous dis-je. Ça vostre main.

LVCILE.

Non, mon Pere, je vous l'ay dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre Mary que Cleonte; & je me refoudray plutost à toutes les extrémitez, que de... *reconnoissant Cleonte.* Il est vray que vous estes mon Pere, je vous dois entiere obeissance; & c'est à vous à disposer de moy selon vos volontez.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ah je suis ravy de vous voir si promptement revenue dans vostre devoir; & voila qui me plaist, d'avoir une Fille obeissante.

SCENE DERNIERE.

*Madame Jourdain, Monsieur Jourdain,
Cleonte, &c.*

MADAME IOVRDAIN.

Comment donc, qu'est-ce que c'est que cecy? On dit

que vous voulez donner vostre Fille en Mariage à un Carefme-prenant?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mesler vos extravagances à toutes choses, & il n'y a pas moyen de vous apprendre à estre raisonnable.

MADAME IOVRDAIN.

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, & vous allez de folie en folie. Quel est vostre dessein, & que voulez-vous faire avec cette assemblée?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je veux marier nostre Fille avec le Fils du Grand Turc.

MADAME IOVRDAIN.

Avec le Fils du Grand Turc!

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, faites-luy faire vos complimens par le Truchement que voila.

MADAME IOVRDAIN.

Je n'ay que faire du Truchement, & je luy diray bien moy-mesme à son nez, qu'il n'aura point ma Fille.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE.

Comment, Madame Iourdain, vous vous oposez à un honneur comme celui-là? Vous refusez Son Altesse Turque pour Gendre?

MADAME IOVRDAIN.

Mon Dieu, Monsieur, meslez-vous de vos affaires.

DORIMENE.

C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

MADAME IOVRDAIN.

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embar-
rasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'est l'amitié que nous avons pour vous, qui nous
fait interesser dans vos avantages.

MADAME IOVRDAIN.

Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE.

Voilà votre Fille, qui consent aux volontez de son
Pere.

MADAME IOVRDAIN.

Ma Fille consent à épouser un Turc?

DORANTE.

Sans doute.

MADAME IOVRDAIN.

Elle peut oublier Cleonte?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour estre grand'Dame?

MADAME IOVRDAIN.

Je l'étrangleroie de mes mains, si elle avoit fait un
coup comme celui-là.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voila bien du caquet. Je vous dis que ce Mariage-là se fera.

MADAME IOVRDAIN.

Je vous dy, moy, qu'il ne se fera point.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ah que de bruit.

LVCILE.

Ma Mere.

MADAME IOVRDAIN.

Allez, vous estes une Coquine.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Quoy, vous la querellez, de ce qu'elle m'obeit?

MADAME IOVRDAIN.

Oüy, elle est à moy aussi bien qu'à vous.

COVIELLE.

Madame.

MADAME IOVRDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.

Vn mot.

MADAME IOVRDAIN.

Je n'ay que faire de vostre mot.

COVIELLE à Monsieur Iourdain.

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME IOVRDAIN.

Je n'y consentiray point.

COVIELLE.

Ecoutez-moy seulement.

MADAME IOVRDAIN.

Non.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ecoutez-le.

MADAME IOVRDAIN.

Non, je ne veux pas écouter.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il vous dira...

MADAME IOVRDAIN.

Je ne veux point qu'il me dise rien.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voilà une grande obstination de Femme ! Cela vous fera-t'il mal, de l'entendre ?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter, vous ferez apres ce qu'il vous plaira.

MADAME IOVRDAIN.

Hé bien, quoy ?

COVIELLE *à part.*

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout cecy n'est fait que pour nous ajuster aux visions de vostre Mary, que

nous l'abusons sous ce déguisement, & que c'est Cleonte luy-mesme qui est le Fils du Grand Turc?

MADAME IOVRDAIN

Ah, ah.

COVIELLE.

Et moy, Covielle, qui suis le Truchement.

MADAME IOVRDAIN.

Ah comme cela, je me rens.

COVIELLE.

Ne faites pas semblant de rien.

MADAME IOVRDAIN.

Oüy, voila qui est fait, je consens au Mariage.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ah voila tout le monde raisonnable. Vous ne vouliez pas l'écouter. Je sçavois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le Fils du Grand Turc.

MADAME IOVRDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, & j'en suis satisfaite. Envoyons querir un Notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, Madame Iourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout-à-fait content, & que vous perdiez aujourd'huy toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de Monsieur vostre Mary, c'est que nous nous servirons du mesme Notaire pour nous marier Madame, & moy.

MADAME IOVRDAIN.

Je consens aussi à cela.

MONSIEVR IOVRDAIN.

C'est pour luy faire accroire.

DORANTE.

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Bon, bon. Qu'on aille viste querir le Notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, & qu'il dressera les Contracts, voyons nostre Ballet, & donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.

MONSIEVR IOVRDAIN.

C'est fort bien avisé, allons prendre nos places.

MADAME IOVRDAIN.

Et Nicole ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ie la donne au Truchement; & ma Femme, à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie. Si l'on en peut voir un plus fou, je l'iray dire à Rome.

La Comédie finit par un petit Ballet qui avoit esté préparé.

PREMIERE ENTREE.

Vn Homme vient donner les Livres du Ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de Gens de Provinces différentes, qui crient en Musique pour en avoir, & par trois Importans qu'il trouve toujours sur ses pas.

DIALOGVE DES GENS

qui en Musique demandent des Livres.

TOVS.

*A moy, Monsieur, à moy de grace, à moy, Monsieur,
Vn Livre, s'il vous plaist, à vostre Serviteur.*

HOMME DV BEL AIR.

*Monseigneur, distinguez-nous parmy les Gens qui crient.
Quelques Livres icy, les Dames vous en prient.*

AVTRE HOMME DV BEL AIR.

*Hola Monsieur, Monsieur, ayez la charité
D'en jetter de nostre costé.*

FEMME DV BEL AIR.

*Mon Dieu qu'aux Personnes bien faites,
On sçait peu rendre honneur ceans.*

AVTRE FEMME DV BEL AIR.

*Ils n'ont des Livres & des Bancs,
Que pour Mesdames les Grisettes.*

GASCON.

*Aho! l'Homme aux Libres, qu'on m'en vaille,
l'ay déjà le poumon usé,*

*Bous boyez que chacun mé raille,
Et jé suis escandalisé
De boir és mains de la Canaille,
Ce qui m'est par bous refusé.*

AVTRE GASCON.

*Eh cadedis, Monseu, boyez qui l'on pù estre;
Vn Libret, je bous prie, au Varon d'Asbarat.
Ié pense, mordy, que le fat
N'a pas l'honneur dé mé connoistre.*

LE SVISSE.

*Mon'-siur le donneur de papier,
Que veul dire sty façon de sifre,
Moy l'écorchair tout mon gosier
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein Livre;
Pardy, mon foy, Mon'-siur, je pense fous l'estre ifre.*

VIEUX BOVRGEOIS BABILLARD.

*De tout cecy franc & net,
Je suis mal satisfait;
Et cela sans doute est laid,
Que nostre Fille
Si bien faite & si gentille,
De tant d'Amoureux l'Objet,
N'ait pas à son souhait
Vn Livre de Ballet,
Pour lire le Sujet
Du Divertissement qu'on fait,
Et que toute nostre Famille
Si proprement s'habille,
Pour estre placée au sommet*

*De la Salle, où l'on met
Les Gens de l'entrigue :
De tout cecy franc & net
Je suis mal satisfait,
Et cela sans doute est laid.*

VIEILLE BOVRGROISE BABILLARDE.

*Il est vray que c'est une honte,
Le sang au visage me monte,
Et ce letteur de Vers qui manque au capital,
L'entend fort mal;
C'est un brutal,
Vn vray Cheval,
Franc animal,
De faire si peu de conte
D'une Fille qui fait l'ornement principal
Du Quartier du Palais Royal,
Et que ces jours passez un Comte
Fut prendre la premiere au Bal.
Il l'entend mal,
C'est un brutal,
Vn vray Cheval,
Franc animal.*

HOMMES ET FEMMES DV BEL AIR.

*Ah ! quel bruit !
Quel fracas !
Quel cahos !
Quel mélange
Quelle confusion !
Quelle cohue étrange !
Quel desordre !*

Quel embarras!

On y seche.

L'on n'y tient pas.

GASCON.

Bentre je suis à vout.

AUTRE GASCON.

I'enrage, Diou me damne.

SVISSE.

Ah que ly faire saif dans sty sal de cians.

GASCON.

lé murs.

AUTRE GASCON.

lé pers la tramontane.

SVISSE.

Mon foy moy le foudrois estre hors de dedans.

VIEUX BOVRGEOIS BABILLARD.

Allons, ma Mie,

Suivez mes pas,

Je vous en prie,

Et ne me quittez pas,

On fait de nous trop peu de cas,

Et je suis las

De ce tracas :

Tout ce frattras,

Cet embarras

Me pese par trop sur les bras :

S'il me prend jamais envie

De retourner de ma vie

*A Ballet ny Comedie
le veux bien qu'on m'estropie.
Allons, ma Mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas,
On fait de nous trop peu de cas.*

VIEILLE BOVRGEOISE BABILLARDE.

*Allons, mon Mignon, mon Fils,
Regagnons nostre logis,
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut estre assis ;
Ils seront bien ébobis
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion regne dans cette Salle,
Et j'aimerois mieux estre au milieu de la Halle ;
Si jamais je reviens à semblable Regale,
le veux bien recevoir des soufflets plus de fix.
Allons, mon Mignon, mon Fils,
Regagnons nostre logis,
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut estre assis.*

TOVS.

*A moy, Monsieur, à moy de grace, à moy, Monsieur,
Vn Livre, s'il vous plaist, à vostre Serviteur.*

SECONDE ENTREE.

Les trois Importuns dansent.

TROISIÈME ENTREE.

Trois Espagnols chantent.

*Sè que me muero de amor
Y solícito el dolor.*

*A un muriendo de querer
De tan buen ayre adolezco
Que es mas de lo que padezco,
Lo que quiero padecer
Y no pudiendo exceder
A mi deseo el rigor.*

*Sè que me muero de amor
Y solícito el dolor.*

*Lifonxeame la suerte
Con piedad tan advertida,
Que me assegura la vida
En el riesgo de la muerte.
Vivir de su golpe fuerte
Es de mi salud primor.*

Sè que, &c.

Six Espagnols dancent.

TROIS MUSIENS ESPAGNOLS.

*Ay que locura, con tanto rigor
Quexarse de amor,
Del niño bonito
Que todo es dulçura.
Ay que locura,
Ay que locura.*

ESPAGNOL *chantant.*

*El dolor sollicita,
El que al dolor se da
Y nadie de amor muere
Sino quien no sabe amar.*

DEUX ESPAGNOLS.

*Dulce muerte es el amor
Con correspondencia yqual,
Y si esta gozamos o
Porque la quieres turbar?*

VN ESPAGNOL.

*Alegrese Enamorado
Y tome mi parecer
Que en esto de querer
Todo es hallar el vado.*

TOUS TROIS ENSEMBLE.

*Vaya, vaya de fiestas,
Vaya de vayne,
Alegria, alegria, alegria,
Que esto de dolor es fantacia.*

QVATRIESME ENTREE.

ITALIENS.

Vne Musicienne Italienne fait le premier Recit,
dont voicy les paroles.

*Di rigori armata il seno
Contro amor mi ribellai,*

,

*Ma fui vinta in un baleno
In mirar duo vaghi rai,
Ahi che resiste puoco
Cor di gelo a flral di fuoco.*

*Ma si caro è'l mio tormento
Dolce è si la piaga mia,
Ch'il penare è'l mio contento,
E'l sanarmi è tirannia.
Ahi che più giova, è piace
Quanto amor è più vivace.*

Après l'Air que la Musicienne a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins, & un Harlequin, representent une Nuit à la maniere des Comédiens Italiens, en cadance.

Vn Musicien Italien se joint à la Musicienne Italienne, & chante avec elle les paroles qui suivent.

LE MUSICIEN ITALIEN.

*Bel tempo che vola
Rapiscè il contento,
D'amor ne la scola
Si coglie il momento.*

LA MUSICIENNE.

*Infin che florida
Ride l'età
Che pur tropp' horrida
Da noi sen vâ.*

TOUS DEUX.

*Sù cantiamo,
Sù godiamo
Ne bei di, di gioventù :
Perduto ben non si racquista più.*

MVSICIEN.

*Puilla che vaga
 Mill' alme incatena,
 Fà dolce la piaga
 Felice la pena.*

MVSICIENNE.

*Ma poiche frigida
 Langue l'està,
 Più l'alma rigida
 Fiamme non hà.*

TOVS DEUX.

Sù cantiamo, &c.

Après le Dialogue Italien, les Scaramouches & Trivelins
 dancent une Réjouissance.

CINQVIESME ENTREE.

FRANÇOIS.

Deux Musiciens Poitevins dancent, & chantent les paroles
 qui suivent.

PREMIER MENVET.

*Ah! qu'il fait beau dans ces Boccages,
 Ah! que le Ciel donne un beau jour.*

AVTRE MVSICIEN.

*Le Rossignol sous ces tendres feüillages
 Chante aux Echos son doux retour :
 Ce beau séjour,
 Ces doux ramages,
 Ce beau séjour
 Nous invite à l'Amour.*

2. MENNET. TOUS DEUX ENSEMBLE.

*Voy, ma Climene,
Voy sous ce Chefne
S'entrebaïser ces Oyseaux amoureux ;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gese,
De leurs doux feux
Leur ame est pleine.
Qu'ils sont heureux !
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Estre comme eux.*

Six autres François viennent apres vestus galamment à la Poitevine, trois en Hommes, & trois en Femmes, accompagnez de huit Flûtes & de Haut-bois, & dancent les Menuets.

SIXIESME ENTREE.

Tout cela finit par le mélange des trois Nations, & les applaudissemens en Dance & en Musique de toute l'assistance, qui chante les deux Vers qui suivent.

*Quels Spectacles charmans, quels plaisirs goûtons-nous,
Les Dieux mesmes, les Dieux, n'en ont point de plus doux.*

FIN.





PSICHÉ,

TRAGÉDIE - BALLET.

Par I. B. P. MOLIERE.



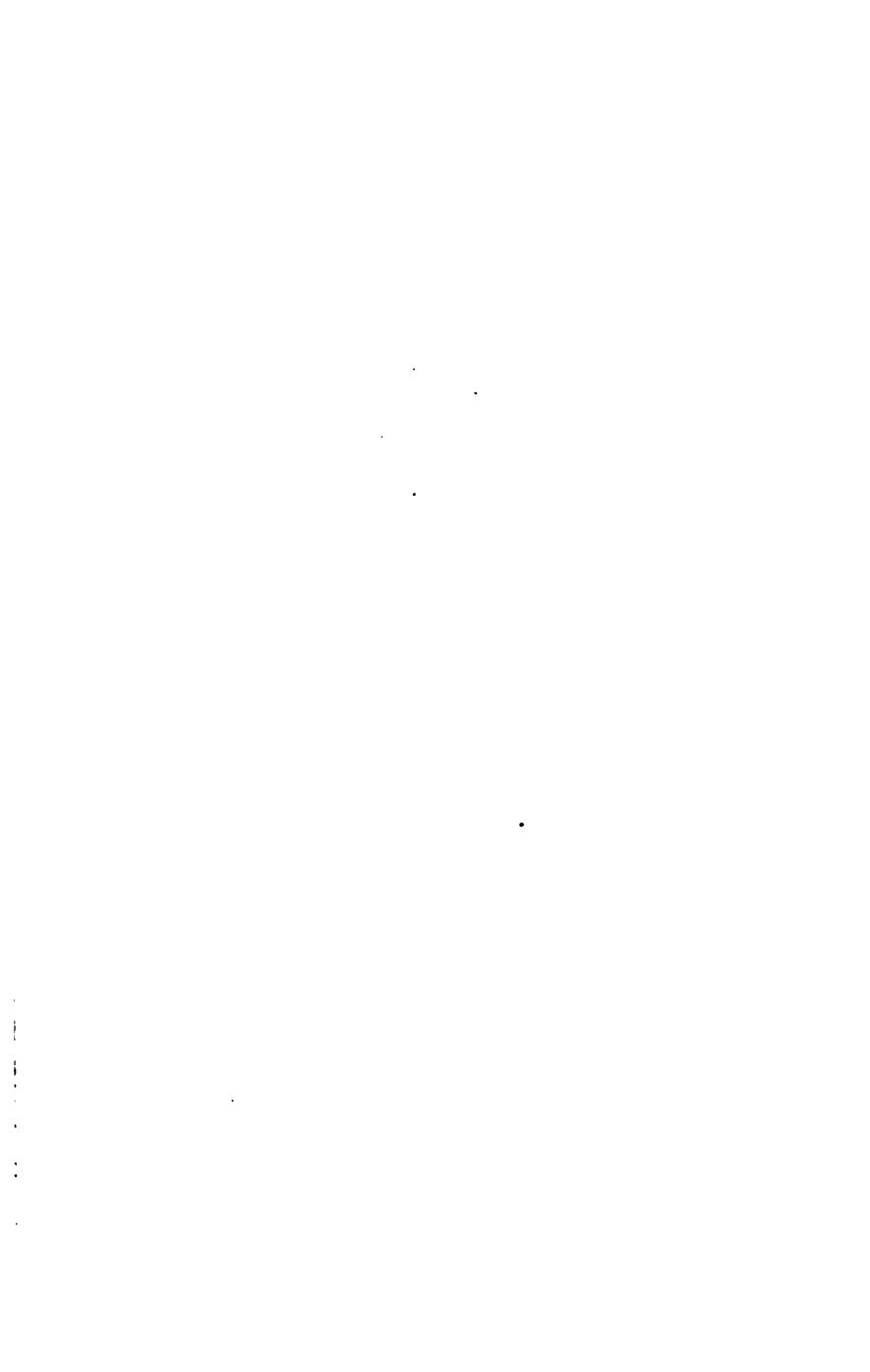
Et se vend pour l'Auteur,

A PARIS,

Chez PIERRE LE MONNIER, au Palais,
vis-à-vis la Porte de l'Eglise de la S. Chapelle
à l'Image S. Louis, & au Feu Divin.

M. DC. LXXI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.





LE LIBRAIRE AU LECTEUR.



ET Ouvrage n'est pas tout d'une main. *M. Quinault a fait les Paroles qui s'y chantent en Musique, à la reserve de la Plainte Italienne. M. de Moliere a dressé le Plan de la Piece, & réglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautés & à la pompe du Spectacle, qu'à l'exacte regularité. Quant à la Versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entiere. Le Carnaval approchoit, & les Ordres pressans du Roy, qui se vouloit donner ce magnifique Divertissement plusieurs fois avant le Carefme, l'ont mis dans la necessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le Prologue, le Premier Acte, la premiere Scene du Second, & la premiere du Troisième, dont les Vers soient de luy. M. Corneille a employé une quinzaine au reste; & par ce moyen Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avoit ordonné.*



ACTEURS.

JUPITER.

VENUS.

L'AMOUR.

ÆGIALE, }
PHAËNE, } Graces.

PSICHÉ.

LE ROY, Pere de Pŕiché.

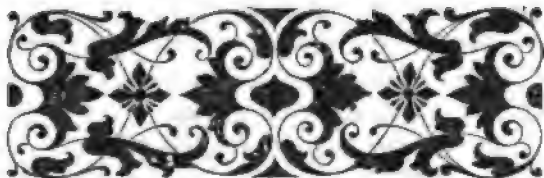
AGLAURE, }
CIDIPPE, } Sœurs de Pŕiché.

CLEOMENE, }
AGENOR, } Princes Amans de Pŕiché.

LE ZEPHIRE.

LYCAS.

LE DIEU D'UN FLEUVE.



PSICHÉ.

TRAGÉDIE-BALLET.

PROLOGUE.

La Scène représente sur le devant un Lieu champêtre, & dans l'enfoncement un Rocher percé à jour, à travers duquel on voit la Mer en éloignement.

Flora paroît au milieu du Théâtre, accompagnée de Vertume Dieu des Arbres & des Fruits, & de Paléon Dieu des Eaux. Chacun de ces Dieux conduit une Troupe de Divinités; l'un mène à sa suite des Dryades & des Sylvans; & l'autre des Dieux, des Fleuves & des Nymphes. Flora chante ce Recit pour inviter Vénus à descendre en Terre.

Ce n'est plus le temps de la Guerre;
Le plus puissant des Rois
Interrompt ses Explois
Pour donner la Paix à la Terre.
Descendez, Mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Vertume & Paléon, avec les Divinités qui les accompagnent, joignent leur voix à celle de Flora, & chantent ces paroles.

CHŒUR DES DIVINITÉZ

de la Terre & des Eaux,

*Composé de Fiers, Nymphes, Palémon, Vertumne,
Sylvains, Faunes, Dryades, & Náyades.*

Nous goustons une Paix profonde;
 Les plus doux Jeux sont icy bas;
 On doit ce repos plein d'appas
 Au plus grand Roy du Monde.
 Descendez, Mere des Amours,
 Venez nous donner de beaux jours.

*Il se fait en suite une Entrée de Ballet, composée de deux Dryades, quatre Syl-
vains, deux Fleuves, & deux Náyades. Après laquelle, Vertumne & Palémon
chantent ce Dialogue.*

VERTUMNE.

Rendez-vous, Beutez cruelles,
 Soupirez à vostre tour.

PALÉMON.

Voicy la Reyne des Belles,
 Qui vient inspirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel Objet toujours severe
 Ne se fait jamais bien aimer.

PALÉMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
 Mais la douceur acheve de charmer.

Ils repètent ensemble ces derniers Vers.

C'est la beauté qui commence de plaire,
 Mais la douceur acheve de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous blesse;
 Languissons, puis qu'il le faut.

PALÉMON.

Que sert un cœur sans tendresse ?
Est-il un plus grand défaut ?

VERTUMNE.

Un bel Objet toujours severe
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÉMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

Flora répond au Dialogue de Vertumne & de Palamon, par ce Menuet; & les autres Divinités y meslent leurs Dances.

Est-on sage
Dans le bel âge,
Est-on sage
De n'aimer pas ?
Que sans cesse
L'on se presse
De goûter les plaisirs icy bas :
La sagesse
De la Jeunesse,
C'est de sçavoir jouir de ses appas.

L'Amour charme
Ceux qu'il desarme ;
L'Amour charme,
Cedons luy tous.
Notre peine
Seroit vaine
De vouloir résister à ses coups :
Quelque chaîne

Qu'un Amant prenne,
La liberté n'a rien qui soit si doux.

Vénus descend du Ciel dans une grande Machine avec l'Amour son Fils, & deux petites Grâces, nommées Égiale & Phadus : Et les Divinités de la Terre & des Eaux recommencent de joindre toutes leurs voix, & continuant par leurs Dances de luy témoigner la joye qu'elles ressentent à son abord.

CHŒUR DE TOUTES LES DIVINITÉZ
DE LA TERRE ET DES EAUX.

Nous gouffons une Paix profonde;
Les plus doux Jeux sont icy bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roy du Monde.
Descendez, Mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

VÉNUS dans sa Machine.

Cessez, cessez pour moy tous vos chants d'allegresse :
De si rares honneurs ne m'appartiennent pas,
Et l'hommage qu'icy vostre bonté m'adresse
Doit estre réservé pour de plus doux appas.

C'est une trop vieille méthode
De me venir faire sa Cour;
Toutes les choses ont leur tour,
Et Vénus n'est plus à la mode.
Il est d'autres attraits naissans
Où l'on va porter ses encens;

Psiché, Psiché la Belle, aujourd'huy tient ma place,
Déjà tout l'Univers s'empresse à l'adorer,

Et c'est trop que dans ma disgrâce
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux mérites,
A quitter mon party tout s'est licencié,

Et du nombreux amas de Graces favorites,
Dont je traïsnois par tout les soins & l'amitié,
Il ne m'en est resté que deux des plus petites,
 Qui m'accompagnent par pitié.
 Souffrez que ces Demeures sombres
 Presentent leur solitude aux troubles de mon cœur,
 Et me laissez parmy leurs ombres
 Cacher ma honte & ma douleur.

Flors & les autres Dieux se retirent, & Venus avec sa Suite sort de sa Machine.

ÆGIALE.

Nous ne sçavons, Déesse, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler :
 Notre respect veut se taire,
 Notre zèle veut parler.

VENUS.

Parlez, mais si vos soins aspirent à me plaire,
Laissez tous vos conseils pour une autre saison,
 Et ne parlez de ma colere,
 Que pour dire que j'ay raison.
C'estoit-là, c'estoit-là la plus sensible offence
Que ma Divinité pût jamais recevoir ;
 Mais j'en auray la vangeance,
 Si les Dieux ont du pouvoir.

PHAËNE.

Vous avez plus que nous de clartez, de sagesse,
Pour juger ce qui peut estre digne de vous :
Mais pour moy, j'aurois crû qu'une grande Déesse
 Devroit moins se mettre en couroux.

VENUS.

Et c'est là la raison de ce couroux extrême.

Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant,
 Et si je n'estois pas dans ce degré suprême,
 Le dépit de mon cœur seroit moins violent.
 Moy, la Fille du Dieu qui lance le Tonnerre,
 Mere du Dieu qui fait aimer;
 Moy, les plus doux souhaits du Ciel & de la Terre,
 Et qui ne suis venuë au jour que pour charmer;
 Moy, qui par tout ce qui respire
 Ay veu de tant de vœux encenser mes Autels,
 Et qui de la Beauté, par des droicts immortels,
 Ay tenu de tout temps le souverain Empire;
 Moy, dont les yeux ont mis deux grandes Deïtez
 Au point de me ceder le prix de la plus belle,
 Je me voy ma victoire & mes droits disputez
 Par une chetive Mortelle!
 Le ridicule excès d'un fol entestement
 Va jusqu'à m'opposer une petite Fille!
 Sur ses traits & les miens j'effuyray constamment
 Un temeraire jugement!
 Et du haut des Cieux où je brille,
 J'entendray prononcer aux Mortels prévenus,
 Elle est plus belle que Vénus!

ÆGIALE.

Voila comme l'on fait, c'est le style des Hommes,
 Ils sont impertinens dans leurs comparaisons.

PHAENE.

Ils ne sçauroient louer, dans le Siecle où nous sommes,
 Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VENUS.

Ah que de ces trois mots la rigueur insolente

Vange bien Junon & Pallas,
Et console leurs cœurs de la gloire éclatante
Que la fameuse Pomme acquit à mes appas !
Je les voy s'applaudir de mon inquietude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et d'un fixe regard chercher avec étude

Ma confusion dans mes yeux.

Leur triomphante joye, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, insultant mon courroux,
Vante, vante, Vénus, les traits de ton visage,
Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous,

Mais par le jugement de tous

Une simple Mortelle a sur toy l'avantage.

Ah ! ce coup-là m'acheve, il me perce le cœur,
Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales,
Et c'est trop de surcroît à ma vive douleur,

Que le plaisir de mes Rivaies.

Mon Fils, si j'eus jamais sur toy quelque crédit,

Et si jamais je te fus chere,

Si tu portes un cœur à sentir le dépit

Qui trouble le cœur d'une Mere,

Qui si tendrement te chérit ;

Employe, employe icy l'effort de ta puissance

A soutenir mes interets,

Et fais à Pfiché par tes traits

Sentir les traits de ma vengeance.

Pour rendre son cœur malheureux,

Prends celui de tes traits le plus propre à me plaire,

Le plus empoisonné de ceux

Que tu lances dans ta colere ;

Du plus bas, du plus vil, du plus affreux Mortel,

Fais que jusqu'à la rage elle soit enflammée,

Et qu'elle ait à souffrir le suplice cruel
D'aimer, & n'estre point aimée.

L'AMOUR.

Dans le Monde on n'entend que plaintes de l'Amour,
On m'impute par tout mille fautes commises,
Et vous ne croiriez point le mal & les sottises
Que l'on dit de moy chaque jour.
Si pour servir vostre colere...

VENUS.

Va, ne resiste point aux souhaits de ta Mere,
N'applique tes raisonnemens
Qu'à chercher les plus prompts momens
De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
Parts, pour toute réponse à mes empressements,
Et ne me revoy point que je ne sois vangée.

L'Amour s'envole, & Venus se retire avec les Graces.

*La Scene est changée en une grande Ville, où l'on découvre des deux costez, des
Palais & des Maisons de difereus ordres d'Architectüre.*





ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Aglaure, Cidippe.

AGLAURE.



I est des maux, ma Sœur, que le silence aigrit,
Laissons, laissons parler mon chagrin & le vostre,
Et de nos cœurs l'un à l'autre
Exhalons le cuisant dépit :
Nous nous voyons Sœurs d'infortune,
Et la vostre & la mienne ont un si grand rapport,
Que nous pouvons mesler toutes les deux en une,
Et dans nostre juste transport
Murmurer à plainte commune
Des cruautés de nostre sort.
Quelle fatalité secrète,
Ma Sœur, soumet tout l'Univers
Aux attraits de nostre Cadette,
Et de tant de Princes divers
Qu'en ces lieux la Fortune jette,
N'en presente aucun à nos fers ?
Quoy, voir de toutes parts, pour luy rendre les armes,
Les cœurs se précipiter,
Et passer devant nos charmes,

Sans s'y vouloir arrester?
Quel sort ont nos yeux en partage,
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux Dieux,
De ne jouir d'aucun hommage,
Parmy tous ces tributs de soupirs glorieux,
Dont le superbe avantage
Fait triompher d'autres yeux?
Est-il pour nous, ma Sœur, de plus rude disgrâce,
Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas,
Et l'heureuse Psiché jouir avec audace
D'une foule d'Amans attachez à ses pas?

CIDIPPE.

Ah, ma Sœur, c'est une aventure
A faire perdre la raison,
Et tous les maux de la Nature,
Ne sont rien en comparaison.

AGLAURE.

Pour moy j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes,
Tout plaisir, tout repos, par là m'est arraché,
Contre un pareil malheur ma constance est sans armes,
Toujours à ce chagrin mon esprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,
Et le triomphe de Psiché.
La nuit il m'en repasse une idée éternelle
Qui sur toute chose prévaut;
Rien ne me peut chasser cette image cruelle,
Et dès qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon esprit aussitôt
Quelque songe la rappelle,
Qui me réveille en sursaut.

CIDIPPE.

Ma Sœur, voila mon martire,
 Dans vos discours je me voy,
 Et vous venez-là de dire
 Tout ce qui se passe en moy.

AGLAURE.

Mais encor, raisonnons un peu sur cette affaire.
 Quels charmes si puissans en elle sont épars,
 Et par où, dites-moy, du grand secret de plaire,
 L'honneur est-il acquis à ses moindres regards?

Que voit-on dans sa personne,
 Pour inspirer tant d'ardeurs?
 Quel droit de beauté luy donne
 L'Empire de tous les cœurs?

Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeunesse,
 On en tombe d'accord, je n'en disconviens pas;
 Mais luy cede-t-on fort pour quelque peu d'aisnesse,
 Et se voit-on sans appas?

Est-on d'une figure à faire qu'on se raille?
 N'a-t-on point quelques traits, & quelques agrémens,
 Quelque teint, quelques yeux, quelque air, & quelque taille
 A pouvoir dans nos fers jetter quelques Amans?

Ma Sœur, faites-moy la grace
 De me parler franchement:

Suis-je faite d'un air, à vostre jugement,
 Que mon mérite au sien doive ceder la place,
 Et dans quelque ajustement
 Trouvez-vous qu'elle m'efface?

CIDIPPE.

Qui, vous, ma Sœur? nullement.
 Hier à la Chasse, pres d'elle,

Je vous regarday longtemps,
Et sans vous donner d'encens,
Vous me parûtes plus belle.
Mais moy, dites, ma Sœur, sans me vouloir flater,
Sont-ce des visions que je me mets en teste,
Quand je me croy taillée à pouvoir meriter
La gloire de quelque conquête?

AGLAURE.

Vous, ma Sœur, vous avez sans nul déguisement,
Tout ce qui peut causer une amoureuse flâme;
Vos moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me sens toucher l'ame;
Et je serois vôtre Amant,
Si j'estois autre que Femme.

CIDIPPE.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter sur nous deux,
Qu'à ses premiers regards les cœurs rendent les armes,
Et que d'aucun tribut de sôûpirs & de vœux
On ne fait honneur à nos charmes?

AGLAURE.

Toutes les Dames d'une voix
Trouvent ses attraits peu de chose,
Et du nombre d'Amans qu'elle tient sous ses loix,
Ma Sœur, j'ay découvert la cause.

CIDIPPE.

Pour moy je la devine, & l'on doit présumer
Qu'il faut que là-dessous soit caché du mystere :
Ce secret de tout enflâmer
N'est point de la Nature un effet ordinaire;
L'Art de la Thessalie entre dans cette affaire,

Et quelque main a sçeu sans doute luy former
Un charme pour se faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appuy ma croyance se fonde,
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'est un air en tout temps defarmé de rigueurs,
Des regards careffans que la bouche seconde,
Un sourris chargé de douceurs
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.
Nostre gloire n'est plus aujourd'huy conservée,
Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiertez,
Qui par un digne effay d'illustres cruautez,
Vouloient voir d'un Amant la constance éprouvée.
De tout ce noble orgueil qui nous seyoit si bien,
On est bien descendu dans le Siecle où nous sommes,
Et l'on en est reduite à n'esperer plus rien,
A moins que l'on se jette à la teste des Hommes.

CIDIPPE.

Oüy, voila le secret de l'affaire, & je voy
Que vous le prenez mieux que moy.
C'est pour nous attacher à trop de bienfiance,
Qu'aucun Amant, ma Sœur, à nous ne veut venir,
Et nous voulons trop soutenir
L'honneur de nostre Sexe, & de nostre naissance.
Les Hommes maintenant aiment ce qui leur rit,
L'esperoir, plus que l'Amour, est ce qui les attire,
Et c'est par là que Pfiché nous ravit
Tous les Amans qu'on voit sous son empire.
Suivons, suivons l'exemple, ajustons-nous au temps,
Abaissons-nous, ma Sœur, à faire des avances,

Et ne ménageons plus de tristes bienfeances
Qui nous ostent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'approuve la pensée, & nous avons matiere
D'en faire l'épreuve premiere
Aux deux Princes qui sont les derniers arrivez.
Ils sont charmans, ma Sœur, & leur personne entiere
Me... Les avez-vous observez?

CIDIPPE.

Ah, ma Sœur, ils sont faits tous deux d'une maniere,
Que mon ame... Ce sont deux Princes achevez.

AGLAURE.

Je trouve qu'on pourroit rechercher leur tendresse,
Sans se faire des-honneur.

CIDIPPE.

Je trouve que sans honte une belle Princeffe
Leur pourroit donner son cœur.

SCENE II.

Cleomene, Agenor, Aglaure, Cidippe.

AGLAURE.

Les voicy tous deux, & j'admire
Leur air & leur ajustement.

CIDIPPE.

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

AGLAURE.

D'où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainſy ?
Prenez-vous l'épouvante, en nous voyant paroître ?

CLEOMENE.

On nous faisoit croire qu'icy
La Princeſſe Pſiché, Madame, pourroit eſtre.

AGLAURE.

Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agréable pour vous,
Si vous ne les voyez ornez de ſa preſence ?

AGENOR.

Ces lieux peuvent avoir des charmes aſſez doux ;
Mais nous cherchons Pſiché dans noſtre impatience.

CIDIPPE.

Quelque choſe de bien preſſant
Vous doit à la chercher pouſſer tous deux ſans doute

CLEOMENE.

Le motif eſt aſſez puiffant,
Puis que noſtre fortune enfin en dépend toutc.

AGLAURE.

Ce ſeroit trop à nous, que de nous informer
Du ſecret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLEOMENE.

Nous ne pretendons point en faire de miſtere ;
Auſſi bien malgré nous paroïtroit-il au jour,
Et le ſecret ne dure guere,
Madame, quand c'eſt de l'amour.

CIDIPPE.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire,
Que vous aimez Pſiché tous deux.

AGENOR.

Tous deux soumis à son empire
Nous allons de concert luy découvrir nos feux.

AGLAURE.

C'est une nouveauté sans doute assez bizarre,
Que deux Rivaux si bien unis.

CLEOMENE.

Il est vray que la chose est rare,
Mais non pas impossible à deux parfaits Amis.

CIDIPPE.

Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de belle,
Et n'y trouvez-vous point à separer vos vœux ?

AGLAURE.

Parmy l'éclat du sang, vos yeux n'ont-ils veu qu'elle
A pouvoir meriter vos feux ?

CLEOMENE.

Est-ce que l'on consulte au moment qu'on s'enflâme ?
Choisit-on qui l'on veut aimer ?
Et pour donner toute son ame,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer ?

AGENOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On fuit dans une telle ardeur
Quelque chose qui nous attire,
Et lors que l'Amour touche un cœur,
On n'a point de raisons à dire.

AGLAURE.

En verité je plains les fâcheux embarras

Où je voy que vos cœurs se mettent;
Vous aimez un Objet dont les rians appas
Melleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent,
Et son cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'espoir qui vous appelle au rang de ses Amans
Trouvera du méconte aux douceurs qu'elle étale;
Et c'est pour essuyer de tres-fâcheux momens,
Que les foudains retours de son ame inégale.

AGLAURE.

Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le Sort où cet Amour vous guide,
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec autant d'attraits, une ame plus solide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié
Vous pouvez de l'Amour sauver vostre amitié,
Et l'on voit en vous deux un merite si rare,
Qu'un tendre avis veut bien prevenir par pitié
Ce que vostre cœur se prepare.

CLEOMENE.

Cet avis genereux fait pour nous éclater
Des bontez qui nous touchent l'ame ;
Mais le Ciel nous reduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGENOR.

Vostre illustre pitié veut en vain nous distraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet;

Ce que nostre amitié, Madame, n'a pas fait,
Il n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Pſiché... La voicy.

SCENE III.

*Pſiché, Cidippe, Aglaure, Cleomene,
Agenor.*

CIDIPPE.

Venez jouir, ma Sœur, de ce qu'on vous apreste.

AGLAURE.

Preparez vos attraits à recevoir icy
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.

Ces Princes ont tous deux si bien senty vos coups,
Qu'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

PSICHÉ.

Du sujet qui les tient si rêveurs parmy nous
Je ne me croyois pas la cause,
Et j'aurois crû toute autre chose
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ny beauté, ny naissance
A pouvoir meriter leur amour & leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLEOMENE.

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas,
Est sans doute, Madame, un aveu temeraire ;

Mais tant de cœurs pres du trépas,
Sont par de tels aveus forcez à vous déplaire,
Que vous estes reduite à ne les punir pas
Des foudres de vostre colere.

Vous voyez en nous deux Amis,
Qu'un doux raport d'humeurs sçeut joindre dès l'enfance ;
Et ces tendres liens se sont veus affermis
Par cent combats d'estime & de reconnoissance.

Du Destin ennemy les assauts rigoureux,
Les mépris de la mort, & l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats de mutuels offices
Ont de nostre amitié signalé les beaux nœuds :
Mais à quelques essais qu'elle se soit trouvée,

Son grand triomphe est en ce jour,
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée,
Que de se conserver au milieu de l'Amour.
Oüy, malgré tant d'apas, son illustre constance
Aux Loix qu'elle nous fait a soumis tous nos vœux ;
Elle vient d'une douce & pleine déference
Remettre à vostre choix le succès de nos feux,
Et pour donner un poids à nostre concurrence,
Qui des raisons d'Etat entraine la balance

Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette mesme amitié s'offre sans répugnance
D'unir nos deux Etats au sort du plus heureux.

AGENOR.

Oüy, de ces deux Etats, Madame,
Que sous vostre heureux choix nous offrons d'unir,

Nous voulons faire à nostre flâme
Un secours pour vous obtenir.
Ce que pour ce bonheur, pres du Roy vostre Pere,
Nous nous sacrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux,
Et c'est au plus heureux faire un don neccessaire
D'un pouvoir dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSICHÉ.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre à mes yeux
Dequoy remplir les vœux de l'ame la plus fiere,
Et vous me le parez tous deux d'une maniere,
Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus précieux.
Vos feux, vostre amitié, vostre vertu suprême,
Tout me releve en vous l'offre de vostre foy,
Et j'y vois un mérite à s'opposer luy-mesme
A ce que vous voulez de moy.
Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je déferé
Pour entrer sous de tels liens;
Ma main, pour se donner, attend l'ordre d'un Pere,
Et mes Sœurs ont des droits qui vont devant les miens.
Mais si l'on me rendoit sur mes vœux absoluë,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois,
Et toute mon estime entre vous suspenduë
Ne pourroit sur aucun laisser tomber mon choix.
A l'ardeur de vostre poursuite
Je répondrois assez de mes vœux les plus doux;
Mais c'est parmy tant de mérite
Trop que deux cœurs pour moy, trop peu qu'un cœur pour vous.
De mes plus doux souhaits j'aurois l'ame gsnée
A l'effort de vostre amitié,

Et j'y vois l'un de vous prendre une Destinée

A me faire trop de pitié.

Oüy, Princes, à tous ceux dont l'amour suit le vôtre,

Je vous préférerois tous deux avec ardeur ;

Mais je n'aurois jamais le cœur

De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.

A celui que je choisirois,

Ma tendresse feroit un trop grand sacrifice,

Et je m'imputerois à barbare injustice

Le tort qu'à l'autre je ferois.

Oüy, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'ame,

Pour en faire aucun malheureux,

Et vous devez chercher dans l'amoureuse flâme

Le moyen d'estre heureux tous deux.

Si vôtre cœur me confidère

Assez pour me souffrir de disposer de vous,

J'ay deux Sœurs capables de plaire,

Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux,

Et l'amitié me rend leur personne assez chère,

Pour vous souhaiter leurs Epoux.

CLÉOMÈNE.

Un cœur dont l'amour est extrême

Peut-il bien consentir, hélas,

D'estre donné par ce qu'il aime !

Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas

Nous donnons un pouvoir suprême,

Disposez-en pour le trépas,

Mais pour une autre que vous-même

Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

AGÉNOR.

Aux Princesses, Madame, on feroit trop d'outrage,

Et c'est pour leurs attraits un indigne partage,
Que les restes d'une autre ardeur;
Il faut d'un premier feu la pureté fidelle,
Pour aspirer à cet honneur
Où vostre bonté nous appelle,
Et chacune mérite un cœur
Qui n'ait soupiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me semble, sans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on se fust expliqué sur vous.
Nous croyez-vous un cœur si facile & si tendre?
Et lors qu'on parle icy de vous donner à nous,
Sçavez-vous si l'on veut vous prendre?

CIDIPPE.

Je pense que l'on a d'assez hauts sentimens
Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre mérite
La conquête de ses Amans.

PSICHÉ.

J'ay crû pour vous, mes Sœurs, une gloire assez grande,
Si la possession d'un mérite si haut...

SCENE IV.

*Lycas, Psiché, Aglaure, Cidippe,
Cleomene, Agenor.*

LYCAS.

Ah, Madame!

PSICHÉ.

Qu'as-tu?

LYCAS.

Le Roy...

PSICHÉ.

Quoy?

LYCAS.

Vous demande.

PSICHÉ.

De ce trouble si grand, que faut-il que j'attende?

LYCAS.

Vous ne le sçavez que trop tost.

PSICHÉ.

Helas! que pour le Roy tu me donnes à craindre!

LYCAS.

Ne craignez que pour vous, c'est vous que l'on doit plaindre.

PSICHÉ.

C'est pour louer le Ciel, & me voir hors d'effroy,

De sçavoir que je n'aye à craindre que pour moy.
Mais apren-moy, Lycas, le sujet qui te touche.

LYCAS.

Souffrez que j'obeïsse à qui m'envoye icy,
Madame, & qu'on vous laisse apprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsy.

PSICHÉ.

Allons sçavoir surquoy l'on craint tant ma foiblesse.

SCENE V.

Aglaure, Cidippe, Lycas.

AGLAURE.

Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dy-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.

LYCAS.

Helas! ce grand malheur, dans la Cour répandu,
Voyez-le vous-mesme, Princesse,
Dans l'Oracle qu'au Roy les Destins ont rendu.
Voicy ses propres mots, que la douleur, Madame,
A gravez au fond de mon ame.

*Que l'on ne pense nullement
A vouloir de Psiché conclure l'Hyménée;
Mais qu'au sommet d'un Mont elle soit promptement
En pompe funebre menée,
Et que de tous abandonnée,
Pour Epoux elle astende en ces lieux constamment
Un Monstre dont on a la veüe empoisonnée,*

*Vn Serpent qui répand son venin en tous lieux,
Et trouble dans sa rage & la Terre & les Cieux.*

Après un Arrest si severe,
Je vous quitte, & vous laisse à juger entre vous,
Si par de plus cruels & plus sensibles coups
Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur colere.

SCÈNE VI.

Aglaure, Cidippe.

CIDIPPE.

Ma Sœur, que sentez-vous à ce soudain malheur
Où nous voyons Pfiché par les Destins plongée?

AGLAURE.

Mais vous, que sentez-vous, ma Sœur?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir, je sens que dans mon cœur
Je n'en suis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moy, je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joye.
Allons, le Destin nous envoie
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.





PREMIER INTERMEDE

La Scene est changée en des Rochers affreux, & fait voir en Eloignement une Grotte effroyable.

C'est dans ce Desert que Piché doit estre exposé pour obeir à l'Oracle. Une Troupe de Personnes affligées y viennent déplorer sa disgrâce. Une partie de cette Troupe desolée témoigne sa pitié par des Plaintes touchantes, & par des Concerts lugubres ; & l'autre exprime sa desolation par une Danse pleine de toutes les marques du plus violent desespoir.

PLAINTES EN ITALIEN,

chantées par une Femme desolée, & deux Hommes affligés.

FEMME DESOLÉE.

Deh, piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve,
Lagrimate fonti, e belve,
D'un bel volto il fato rio.

1. HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore!

2. HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire!

1. HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte!

2. HOMME AFFLIGÉ.

Empia sorte!

TOUS TROIS.

Che condanni a morir tanta beltà.
Cieli, stelle, ahì crudelrà.

2. HOMME AFFLIGÉ.

Com'esser puo fra voi, o Numi eterni,
Chi voglia estinta una beltà innocente?
Ahi! che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli stessi Inferni.

1. HOMME AFFLIGÉ.

Nume fiero!

2. HOMME AFFLIGÉ.

Dio severo!

ENSEMBLE.

Perche tanto rigor
Contro innocente cor?
Ahi, sentenza inudita,
Dar morte à la Beltà, ch'altrui da vita.

FEMME DESOLÉE.

Ahi ch'indarno si tarda,
Non resiste à li Dei mortale affetto,
Alto impero ne sforza,
Ove comanda il Ciel, l'Vom cede à forza.

Ahi dolore! &c. *Come sopra.*

*Ces Plaintes sont entrecoupées & finies par une Entrée de Ballet de huit
Personnes affligées.*





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

*Le Roy, Psiché, Aglaure, Cidippe,
Lycas, Suite.*

PSICHÉ.



De vos larmes, Seigneur, la source m'est bien chere;
Mais c'est trop aux bontez que vous avez pour moy,
Que de laisser regner les tendresses de Pere
Jusque dans les yeux d'un grand Roy.
Ce qu'on vous voit icy donner à la Nature
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure,
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs:
Laissez moins sur vostre sagesse
Prendre d'empire à vos douleurs,
Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs,
Qui dans le cœur d'un Roy montrent de la foiblesse.

LE ROY.

Ah! ma Fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts,
Mon deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême,
Et lors que pour toujours on perd ce que je perds,
La Sagesse, croy-moy, peut pleurer elle-mesme.
En vain l'orgueil du Diadème
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers,

En vain de la Raison les secours sont offerts,
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime :
L'effort en est barbare aux yeux de l'Univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.

Je ne veux point dans cette adversité
Parer mon cœur d'insensibilité,
Et cacher l'ennuy qui me touche ;
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche,
Que l'on appelle fermeté ;
Et de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je ressens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma Fille, aux yeux de tous,
Et dans le cœur d'un Roy montrer le cœur d'un Homme.

PSICHÉ.

Je ne mérite pas cette grande douleur :
Opposez, opposez un peu de résistance
Aux droits qu'elle prend sur un cœur
Dont mille événemens ont marqué la puissance.
Quoy, faut-il que pour moy vous renonciez, Seigneur,
A cette Royale constance,
Dont vous avez fait voir dans les coups du malheur
Une fameuse expérience ?

LE ROY.

La constance est facile en mille occasions.
Toutes les révolutions
Où nous peut exposer la Fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les persécutions,
Le poison de l'Envie, & les traits de la Haine,
N'ont rien que ne puissent sans peine
Braver les résolutions

D'une ame où la Raïson est un peu souveraine :

Mais ce qui porte des rigueurs
A faire succomber les cœurs
Sous le poids des douleurs ameres,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalitez severes,
Qui nous enlèvent pour jamais
Les Personnes qui nous sont cheres.
La Raïson contre de tels coups
N'offre point d'armes secourables,
Et voila des Dieux en couroux
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

PSICHÉ.

Seigneur, une douceur icy vous est offerte :
Vostre hymen a reçu plus d'un present des Dieux,
Et par une faveur ouverte
Ils ne vous ostent rien en m'ostant à vos yeux,
Dont ils n'ayent pris le soin de reparer la perte.
Il vous reste dequoy consoler vos douleurs,
Et cette Loy du Ciel que vous nommez cruelle,
Dans les deux Princeesses mes Sœurs,
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

LE ROY.

Ah, de mes maux soulagement frivole !
Rien, rien ne s'offre à moy qui de toy me console ;
C'est sur mes déplaïrs que j'ay les yeux ouverts,
Et dans un destin si funeste
Je regarde ce que je perds,
Et ne voy point ce qui me reste.

PSICHÉ.

Vous sçavez mieux que moy qu'aux volontez des Dieux,
Seigneur, il faut regler les nostres,
Et je ne puis vous dire en ces tristes Adieux
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.

Ces Dieux sont maistres souverains
Des presens qu'ils daignent nous faire ;
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire.
Lors qu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer

Des graces que leur main ne veut plus nous étendre ;
Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux,
Et quand par cet Arrest ils veulent me reprendre,
Ils ne vous ostent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROY.

Ah, cherche un meilleur fondement
Aux consolations que ton cœur me presente,
Et de la fausseté de ce raisonnement
Ne fais point un accablement
A cette douleur si cuisante,
Dont je souffre icy le tourment.
Crois-tu là me donner une raison puissante,
Pour ne me plaindre point de cet Arrest des Cieux ?
Et dans le procedé des Dieux
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assassinate
Ne paroist-elle pas aux yeux ?
Voy l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,

Et l'autre où te reçoit mon cœur infortuné :
Tu connoistras par là qu'ils me viennent reprendre
 Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
 Je reçeus d'eux en toy, ma Fille,
Un présent que mon cœur ne leur demandoit pas ;
 J'y trouvois alors peu d'appas,
Et leur en vis sans joye accroître ma famille.
 Mais mon cœur ainsi que mes yeux
S'est fait de ce présent une douce habitude :
J'ay mis quinze ans de soins, de veilles, & d'étude,
 A me le rendre précieux,
 Je l'ay paré de l'aimable richesse
 De mille brillantes vertus,
En luy j'ay renfermé par des soins assidus
Tous les plus beaux trésors que fournit la Sagesse,
A luy j'ay de mon ame attaché la tendresse,
J'en ay fait de ce cœur le charme & l'allegresse,
La consolation de mes sens abbatus,
 Le doux espoir de ma vieillesse.
 Ils m'ostent tout cela, ces Dieux,
Et tu veux que je n'aye aucun sujet de plainte
Sur cet affreux Arrest dont je souffre l'atteinte ?
Ah ! leur pouvoir se jouë avec trop de rigueur
 Des tendresses de nostre cœur :
Pour m'oster leur présent, leur falloit-il attendre
 Que j'en eusse fait tout mon bien ?
Ou plutôt, s'ils avoient dessein de le reprendre,
N'eust-il pas esté mieux de ne me donner rien ?

PSICHÉ.

Seigneur, redoutez la colere
De ces Dieux contre qui vous osez éclater,

LE ROY.

Après ce coup que peuvent-ils me faire ?
Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSICHÉ.

Ah, Seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, & je doy me haïr...

LE ROY.

Ah, qu'ils souffrent du moins mes plaintes legitimes,
Ce m'est assez d'effort que de leur obeïr,
Ce doit leur estre assez que mon cœur r'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans pretendre gefner la douleur que me donne
L'épouvantable Arrest d'un Sort si rigoureux.
Mon juste defespoir ne fçauroit se contraindre,
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux sentir toujours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre,
Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer
Ce que tout l'Univers ne peut me reparer.

PSICHÉ.

Ah, de grace, Seigneur, épargnez ma foiblesse,
J'ay besoin de constance en l'état où je suis :
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de vostre tendresse.
Seuls ils sont assez forts, & c'est trop pour mon cœur
De mon destin, & de vostre douleur.

LE ROY.

Oüy, je doy t'épargner mon deuil inconsolable.
Voicy l'instant fatal de m'arracher de toy :
Mais comment prononcer ce mot épouvantable ?

Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loy,
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
Adieu, je vais... Adieu.

*Ce qui suit jusqu'à la fin de la Pièce, est de M. C. à la réserve de la première
Scène du troisième Acte, qui est de la même main que ce qui a précédé.*

SCENE II.

Psiché, Aglaure, Cidippe.

PSICHÉ.

Suivez le Roy, mes Sœurs, vous essuyrez ses larmes,
Vous adoucirez ses douleurs,
Et vous l'accableriez d'alarmes,
Si vous vous exposiez encor à mes malheurs.
Conservez luy ce qui luy reste,
Le Serpent que j'attens peut vous estre funeste,
Vous envelopper dans mon sort,
Et me porter en vous une seconde mort.
Le Ciel m'a seule condamnée
A son haleine empoisonnée,
Rien ne sçauroit me secourir,
Et je n'ay pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos déplaîsirs,
De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs;
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSICHÉ.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'est en vostre faveur esperer un miracle,
Ou vous accompagner jusques au monument.

PSICHÉ.

Que peut-on se promettre apres un tel Oracle ?

AGLAURE.

Un Oracle jamais n'est sans obscurité,
On l'entend d'autant moins que mieux on croit l'entendre,
Et peut-estre apres tout n'en devez-vous attendre
Que gloire, & que felicité.

Laissez-nous voir, ma Sœur, par une digne issuë,
Cette frayeur mortelle heureusement déçeuë,
Ou mourir du moins avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

PSICHÉ.

Ma Sœur, écoutez mieux la voix de la Nature,
Qui vous apelle aupres du Roy.
Vous m'aimez trop, le devoir en murmure,
Vous en sçavez l'indispensable loy,
Un Pere vous doit estre encor plus cher que moy.
Rendez-vous toutes deux l'appuy de sa vieillesse,
Vous luy devez chacune un Gendre, & des Neveux,
Mille Rois à l'envy vous gardent leur tendresse,
Mille Rois à l'envy vous offriront leurs vœux :
L'Oracle me veut seule, & seule aussi je veux
Mourir, si je puis, sans foiblesse,
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que malgré moy la Nature m'en laisse.

AGLAURE.

Partager vos malheurs, c'est vous importuner.

CIDIPPE.

J'ose dire un peu plus, ma Sœur, c'est vous déplaire.

PSICHÉ.

Non, mais enfin c'est me gêner,
Et peut-être du Ciel redoubler la colere.

AGLAURE.

Vous le voulez, & nous partons.
Daigne ce même Ciel plus juste & moins severe,
Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons,
Et que nostre amitié sincere
En dépit de l'Oracle & malgré vous espere.

PSICHÉ.

Adieu, c'est un espoir, ma Sœur, & des souhaits,
Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

SCENE III.

Pfiché seule.

Enfin seule, & toute à moy-mesme,
Je puis envisager cet affreux changement,
Qui du haut d'une gloire extrême
Me précipite au monument.
Cette gloire estoit sans seconde,
L'éclat s'en répandoit jusqu'aux deux bouts du monde.
Tout ce qu'il a de Rois sembloient faits pour m'aimer.
Tous leurs Sujets me prenant pour Déesse

Commençoient à m'accoutumer
Aux encens qu'ils m'offroient sans cesse ;
Leurs soupirs me suivoient sans qu'il m'en coûtât rien,
Mon ame restoit libre en captivant tant d'ames,
Et j'estois parmy tant de flâmes
Reyne de tous les cœurs, & maistresse du mien.
O Ciel ! m'auriez-vous fait un crime
De cette insensibilité ?
Déployez-vous sur moy tant de severité,
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime ?
Si vous m'imposiez cette loy,
Qu'il fallust faire un choix pour ne pas vous déplaire,
Puis que je ne pouvois le faire,
Que ne le faisiez-vous pour moy ?
Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant d'autres
Le mérite, l'amour, &... Mais que vois-je icy ?

SCENE IV.

Cleomene, Agenor, Psiché.

CLEOMENE.

Deux Amis, deux Rivaux, dont l'unique soucy
Est d'exposer leurs jours pour conserver les vôtres.

PSICHÉ.

Puis-je vous écouter quand j'ay chassé deux Sœurs ?
Princes, contre le Ciel pensez-vous me defendre ?
Vous livrer au Serpent qu'icy je dois attendre,
Ce n'est qu'un desespoir qui sied mal aux grands cœurs,
Et mourir alors que je meurs,

C'est accabler une ame tendre
Qui n'a que trop de ses douleurs.

AGENOR.

Un Serpent n'est pas invincible ;
Cadmus qui n'aimoit rien défit celui de Mars,
Nous aimons, & l'Amour sçait rendre tout possible
Au cœur qui fuit ses étendarts,
A la main dont luy-mesme il conduit tous les dards.

PSICHÉ.

Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrata
Que tous ses traits n'ont pû toucher ?
Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle éclate,
Et vous aide à m'en arracher ?
Quand mesme vous m'auriez servie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit esperez-vous de qui ne peut aimer ?

CLEOMÈNE.

Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
Que nous nous sentons animer,
Nous ne cherchons qu'à satisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer
Que jamais, quoy qu'il puisse faire,
Il soit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflâmer.
Vivez, belle Princesse, & vivez pour un autre :
Nous le verrons d'un œil jaloux,
Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous falloit voir le vostre.
Et si nous ne mourons en vous sauvant le jour,

Quelque amour qu'à nos yeux vous préféreriez au nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur & d'amour.

PSICHÉ.

Vivez, Princes, vivez, & de ma Destinée
Ne songez plus à rompre, ou partager la loy :
Je croy vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moy,
Le Ciel m'a seule condamnée.
Je pense ouïr déjà les mortels sifflemens
De son Ministre qui s'approche,
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous momens,
Et maïstresse qu'elle est de tous mes sentimens,
Elle me le figure au haut de cette Roche.
J'en tombe de foiblesse, & mon cœur abatu
Ne soutient plus qu'à peine un reste de vertu.
Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

AGENOR.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne,
Et quand vous vous peignez un si proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs & des bras
Que l'espoir n'abandonne pas.
Peut-être qu'un Rival a dicté cet Oracle,
Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu :
Ce ne seroit pas un miracle,
Que pour un Dieu muet un Homme eust répondu,
Et dans tous les Climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est ainsi qu'ailleurs des meschans dans les Temples.

CLEOMENE.

Laissez-nous opposer au lâche Ravisseur,
A qui le Sacrilège indignement vous livre,

Un amour qu'a le Ciel choisi pour défenseur
De la seule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'osons prétendre à sa possession,
Du moins en son péril permettez-nous de suivre
L'ardeur & les devoirs de notre passion.

PSICHÉ.

Portez-les à d'autres moy-mêmes,
Princes, portez-les à mes Sœurs
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes
Dont pour moy sont remplis vos cœurs.
Vivez pour elles quand je meurs,
Plaiguez de mon Destin les funestes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matières :
Ce sont mes volontez dernières,
Et l'on a reçu de tout temps
Pour souveraines loix les ordres des Mourans.

CLEOMÈNE.

Princesse...

PSICHÉ.

Encor un coup, Princes, vivez pour elles,
Tant que vous m'aimerez vous devez m'obeir ;
Ne me réduisez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles,
A force de m'être fidelles.
Allez, laissez-moy seule expirer en ce lieu,
Où je n'ay plus de voix que pour vous dire Adieu.
Mais je sens qu'on m'enleve, & l'air m'ouvre une route
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes, Adieu pour la dernière fois.
Voyez si de mon sort vous pouvez être en doute.

Elle est enlevée en l'air par deux Zéphires.

AGENOR.

Nous la perdons de veüë, allons tous deux chercher
Sur le faiste de ce Rocher,
Prince, les moyens de la suivre.

CLEOMENE.

Allons-y chercher ceux de ne luy point furvivre.

SCENE V.

L'Amour en l'air.

Allez mourir, Rivaux d'un Dieu jaloux,
Dont vous méritez le couroux,
Pour avoir eu le cœur sensible aux mesmes charmes.
Et toy, forge, Vulcain, mille brillans attraits
Pour orner un Palais,
Où l'Amour de Pfiché veut effuyer les larmes,
Et luy rendre les armes.





SECOND INTERMEDE.

La Scene se change en une Cour magnifique, ornée de Colonnes de Lappys enrichies de Figures d'or, qui forment un Palais pompeux & brillant, que l'Amour destine pour Pſiché. Six Cyclopes avec quatre Fées y font une Entrée de Ballet, où ils achevent en cadence quatre gros Vases d'argent que les Fées leur ont apportés. Cette Entrée est interrompue par ce Recit de Vulcain, qu'il fait à deux reprises.

Depeschez, preparez ces lieux
Pour le plus aimable des Dieux,
Que chacun pour luy s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut :
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tost.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,
Travaillez, hastez-vous,
Frappez, redoublez vos coups ;
Que l'ardeur de luy plaire
Fasse vos soins les plus doux.

SECOND COUPLET.

Servez bien un Dieu si charmant,
Il se plaist dans l'empressement.
Que chacun pour luy s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut :

Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tost.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,
Travaillez, &c.





ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

L'Amour, Zephire.

ZEPHIRE.



UY, je me suis galamment acquité
De la commission que vous m'avez donnée,
Et du haut du Rocher je l'ay, cette Beauté,
Par le milieu des airs doucement amenée
Dans ce beau Palais enchanté,
Où vous pouvez en liberté
Disposer de sa Destinée :
Mais vous me surprenez par ce grand changement
Qu'en vostre personne vous faites ;
Cette taille, ces traits, & cet ajustement,
Cachent tout-à-fait qui vous estes,
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
Vous reconnoître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connoître,
Je ne veux à Pfiché découvrir que mon cœur,
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur
Que ses doux charmes y font naître ;
Et pour en exprimer l'amoureuse langueur,

Et cacher ce que je puis estre
Aux yeux qui m'imposent des loix,
J'ay pris la forme que tu vois.

ZEPHIRE.

En tout vous estes un grand Maître,
C'est icy que je le connois.
Sous des déguisemens de diverse nature
On a veu les Dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux :
Mais en bon sens vous l'emportez sur eux,
Et voila la bonne figure
Pour avoir un succès heureux,
Pres de l'aimable Sexe où l'on porte ses vœux.
Oüy, de ces formes-là l'assistance est bien forte,
Et sans parler ny de rang, ny d'esprit,
Qui peut trouver moyen d'estre fait de la sorte,
Ne soupire guere à crédit.

L'AMOUR.

J'ay résolu, mon cher Zephire,
De demeurer ainsi toujourns,
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'aîné de tous les Amours.
Il est temps de sortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience,
Il est temps deormais que je devienne grand.

ZEPHIRE.

Fort-bien, vous ne pouvez mieux faire,
Et vous entrez dans un mystere
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement sans doute irritera ma Mère.

ZEPHIRE.

Je prévoiy là-dessus quelque peu de colere.
 Bien que les disputes des ans
Ne doivent point regner parmy des Immortelles,
Vostre Mère Vénus est de l'humeur des belles
 Qui n'aiment point de grands enfans.
 Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir,
 Et c'est l'avoir étrangement vangée,
Que d'aimer la Beauté qu'elle vouloit punir.
Cette haine où ses vœux prétendent que réponde
La puissance d'un Fils que redoutent les Dieux...

L'AMOUR.

Laissons cela, Zephire, & me dy si tes yeux
Ne trouvent pas Pſiché la plus belle du Monde?
Est-il rien sur la Terre, est-il rien dans les Cieux,
Qui puisse luy ravir le titre glorieux
 De beauté sans seconde?
 Mais je la voy, mon cher Zephire,
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZEPHIRE.

Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,
 Luy découvrir son destin glorieux,
Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
 Les sôûpirs, la bouche, & les yeux.
En Confident discret je ſçay ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.

SCENE II.

Pfiché.

Où suis-je? & dans un lieu que je croyois barbare,
Quelle sçavante main a basti ce Palais,
 Que l'Art, que la Nature pare
 De l'assemblage le plus rare
 Que l'œil puisse admirer jamais?
 Tout rit, tout brille, tout éclate,
 Dans ces Jardins, dans ces Apartemens,
 Dont les pompeux ameublemens
 N'ont rien qui n'enchanter & ne flatte;
Et de quelque costé que tournent mes frayeurs,
Je ne voy sous mes pas que de l'or, ou des fleurs.

Le Ciel auroit-il fait cet amas de merveilles
 Pour la demeure d'un Serpent?
Et lors que par leur veuë il amuse & suspend
De mon Destin jaloux les rigueurs sans pareilles,
 Veut-il montrer qu'il s'en repent?
Non, non, c'est de sa haine en cruauté féconde
 Le plus noir, le plus rude trait,
Qui par une rigueur nouvelle & sans seconde
 N'étale ce choix qu'elle a fait
 De ce qu'a de plus beau le Monde,
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.

 Que mon espoir est ridicule,
S'il croit par là soulager mes douleurs!

Tout autant de momens que ma mort se recule,
Sont autant de nouveaux malheurs;
Plus elle tarde, & plus de fois je meurs.

Ne me fay plus languir, vien prendre ta victime,
Monstre qui dois me déchirer;
Veux-tu que je te cherche, & faut-il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer?

Si le Ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,
De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer,
Je suis lasse de murmurer
Contre un châtiment legitime,
Je suis lasse de soupirer,
Vien, que j'acheve d'expirer.

SCENE III.

L'Amour, Psiché, Zephire.

L'AMOUR.

Le voila ce Serpent, ce Monstre impitoyable,
Qu'un Oracle étonnant pour vous a préparé,
Et qui n'est pas peut-estre à tel point effroyable
Que vous vous l'estes figuré.

PSICHÉ.

Vous, Seigneur, vous seriez ce Monstre dont l'Oracle
A menacé mes tristes jours,
Vous qui semblez plutôt un Dieu qui par Miracle
Daigne venir luy-mesme à mon secours!

L'AMOUR.

Quel besoin de secours au milieu d'un Empire,

Où tout ce qui respire
N'attend que vos regards pour en prendre la loy,
Où vous n'avez à craindre autre Monstre que moy ?

PSICHÉ.

Qu'un Monstre tel que vous inspire peu de crainte !
Et que s'il a quelque poison,
Une ame auroit peu de raison
De hazarder la moindre plainte,
Contre une favorable atteinte
Dont tout le cœur craindrait la guérison !
A peine je vous voy, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sçay quel feu que je ne connoy pas.
J'ay senty de l'estime, & de la complaisance ;
De l'amitié, de la reconnoissance,
De la compassion les chagrins innocens
M'en ont fait sentir la puissance,
Mais je n'ay point encor senty ce que je sens.
Je ne sçay ce que c'est, mais je sçay qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarme ;
Plus j'ay les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer :
Tout ce que j'ay senty n'agissoit point de même,
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, si je sçavois ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournes point, ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçans, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Helas ! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.
Par quel ordre du Ciel que je ne puis comprendre

Vous dy-je plus que je ne doy,
Moy de qui la pudeur devoit du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous voy ?
Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire,
Vos sens comme les miens paroissent interdits,
C'est à moy de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'est moy qui vous le dis.

L'AMOUR.

Vous avez eu, Psiché, l'ame toujours si dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner,
Si pour en reparer l'injure
L'Amour en ce moment se paye avec usure
De ceux qu'elle a deu luy donner.
Ce moment est venu qu'il faut que vostre bouche
Exhale des soupirs si longtemps retenus,
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de transports aussi doux qu'inconnus
Aussi sensiblement tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
Dont cette ame insensible a profané le cours.

PSICHÉ.

N'aimer point, c'est donc un grand crime !

L'AMOUR.

En souffrez-vous un rude châtiment ?

PSICHÉ.

C'est punir assez doucement.

L'AMOUR.

C'est luy choisir sa peine légitime,
Et se faire justice en ce glorieux jour
D'un manquement d'amour, par un excès d'amour.

PSICHÉ.

Que n'ay-je esté plutôt punie !
J'y mets le bonheur de ma vie,
Je devrois en rougir, ou le dire plus bas,
Mais le supplice a trop d'appas :
Permettez que tout haut je le die & redie,
Je le dirois cent fois & n'en rougirois pas.
Ce n'est point moy qui parle, & de vostre presence
L'empire surprenant, l'aimable violence,
Dés que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
Que le Sexe & la bienfiance
Osent me faire d'autres loix ;
Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix,
Et ma bouche asservie à leur toute-puissance
Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle Psiché, croyez ce qu'ils vous disent,
Ces yeux, qui ne sont point jaloux,
Qu'à l'envy les vôtres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
Croyez-en ce cœur qui soupire,
Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,
Vous dira bien plus d'un soupir
Que cent regards ne peuvent dire.
C'est le langage le plus doux,
C'est le plus fort, c'est le plus seur de tous.

PSICHÉ.

L'intelligence en étoit deuë
A nos cœurs, pour les rendre également contens :

J'ay soupiré, vous m'avez entenduë ;
 Vous soupirez, je vous entens.
 Mais ne me laissez plus en doute,
 Seigneur, & dites-moy si par la mesme route
 Après moy le Zéphire icy vous a rendu
 Pour me dire ce que j'écoute.
 Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu ?
 Et quand vous luy parlez, êtes-vous entendu ?

L'AMOUR.

J'ay dans ce doux climat un souverain empire,
 Comme vous l'avez sur mon cœur :
 L'Amour m'est favorable, & c'est en sa faveur
 Qu'à mes ordres Æole a soumis le Zéphire.
 C'est l'Amour qui pour voir mes feux récompensez
 Luy-mesme a dicté cet Oracle,
 Par qui vos beaux jours menacez
 D'une foule d'Amans se sont débarassez,
 Et qui m'a delivré de l'éternel obstacle
 De tant de soupirs empressez,
 Qui ne méritoient pas de vous estre adressez.
 Ne me demandez point quelle est cette Province,
 Ny le nom de son Prince,
 Vous le sçavez quand il en sera temps :
 Je veux vous acquérir, mais c'est par mes services,
 Par des soins assidus, & par des vœux constans,
 Par les amoureux sacrifices
 De tout ce que je suis,
 De tout ce que je puis,
 Sans que l'éclat du rang pour moy vous sollicite,
 Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite,
 Et bien que Souverain dans cet heureux séjour,

Je ne vous veux, Psiché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moy les merveilles,
Princesse, & préparez vos yeux & vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantemens.

Vous y verrez des Bois & des Prairies
Contester sur leurs agrémens
Avec l'Or & les Pierreries,
Vous n'entendrez que des concerts charmans,
De cent Beutez vous y ferez servie,
Qui vous adoreront sans vous porter envie,
Et brigueront à tous momens
D'une ame soumise & ravie
L'honneur de vos commandemens.

PSICHÉ.

Mes volontez suivent les vôtres,
Je n'en sçaurois plus avoir d'autres;
Mais votre Oracle enfin vient de me séparer
De deux Sœurs & du Roy mon Père,
Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.
Pour dissiper l'erreur dont leur ame accablée
De mortels déplaisirs se voit pour moy comblée,
Souffrez que mes Sœurs soient témoins
Et de ma gloire & de vos soins.
Prétez-leur comme à moy les aîles du Zéphire,
Qui leur puissent de votre Empire
Ainsi qu'à moy faciliter l'accès;
Faites-leur voir en quel lieu je respire,
Faites-leur de ma perte admirer le succès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psiché, toute votre ame :

Ce tendre souvenir d'un Père & de deux Sœurs
 Me vole une part des douceurs
 Que je veux toutes pour ma flamme.
 N'ayez d'yeux que pour moy, qui n'en ay que pour vous,
 Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire,
 Et quand de tels soucis osent vous en distraire...

PSICHÉ.

Des tendresses du sang peut-on estre jaloux?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psiché, de toute la Nature.
 Les rayons du Soleil vous baissent trop souvent,
 Vos cheveux souffrent trop les caresses du Vent,
 Dés qu'il les flate, j'en murmure :
 L'air même que vous respirez
 Avec trop de plaisir passe par vostre bouche,
 Vostre habit de trop pres vous touche,
 Et si-tôt que vous soupirez,
 Je ne sçay quoy qui m'effarouche
 Craint parmy vos soupirs des soupirs égarez.
 Mais vous voulez vos Sœurs, allez, partez Zephire,
 Psiché le veut, je ne l'en puis dédire.

Le Zephire s'envole.

Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
 De ses trésors faites leur cent largesses,
 Prodiguez-leur caresses sur caresses,
 Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,
 Pour vous rendre toute à l'Amour.
 Je n'y mesleray point d'importune présence,
 Mais ne leur faites pas de si longs entretiens ;
 Vous ne sçauriez pour eux avoir de complaisance,
 Que vous ne dérobiez aux miens.

PSICHÉ.

Vostre amour me fait une grace
Dont je n'abuseray jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces Jardins, ce Palais,
Où vous ne verrez rien que vostre éclat n'efface.
Et vous, petits Amours, & vous jeunes Zéphirs,
Qui pour ames n'avez que de tendres soupirs,
Montrez tous à l'envy ce qu'à voir ma Princesse
Vous avez senty d'allégresse.





TROISIÈME INTERMEDE.

Il se fait une Entrée de Ballet de quatre Amours & quatre Zéphirs, interrompue deux fois par un Dialogue chanté par un Amour & un Zéphir.

LE ZEPHIR.

Aimable Jeunesse,
Suivez la tendresse,
Joignez aux beaux jours
La douceur des Amours.
C'est pour vous surprendre
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs soupirs,
Et craindre leurs desirs :
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.

ILS CHANTENT ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour,
Et plus on a dequoy charmer,
Plus on doit à l'Amour.

LE ZEPHIR *seul*.

Un cœur jeune & tendre
Est fait pour se rendre,
Il n'a point à prendre
De fâcheux détour.

LES DEUX ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
 A son tour,
 Et plus on a dequoy charmer,
 Plus on doit à l'Amour.

L'AMOUR *seul.*

Pourquoy se defendre ?
 Que sert-il d'attendre ?
 Quand on perd un jour,
 On le perd sans retour.

LES DEUX ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
 A son tour,
 Et plus on a dequoy charmer,
 Plus on doit à l'Amour.

SECOND COUPLET.

LE ZEPHIR.

L'Amour a des charmes,
 Rendons-luy les armes,
 Ses soins & ses pleurs
 Ne sont pas sans douceurs.
 Un cœur pour le suivre
 A cent maux se livre.
 Il faut pour goûter ses appas
 Languir jusqu'au trépas,
 Mais ce n'est pas vivre
 Que de n'aimer pas.

ILS CHANTENT ENSEMBLE.

S'il faut des soins & des travaux,

En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

LE ZEPHIR *seul.*

On craint, on espere,
Il faut du mystere,
Mais on n'obtient guere
De bien sans tourment.

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il faut des soins & des travaux,
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

L'AMOUR *seul.*

Que peut-on mieux faire
Qu'aimer & que plaire?
C'est un soin charmant
Que l'employ d'un Amant.

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il faut des soins & des travaux,
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

Le Théâtre devient un autre Palais magnifique, coupé dans le fond par un Vestibule, au travers duquel on voit un jardin superbe & charmant, décoré de plusieurs Vases d'Orangers, & d'Arbres chargés de toutes sortes de Fruits.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Aglaure, Cidippe.

AGLAURE.

Nen'en puis plus, ma Sœur, j'ay veu trop de merveilles,
L'avenir aura peine à les bien concevoir;
Le Soleil qui voit tout, & qui nous fait tout voir,
N'en a veu jamais de pareilles.

Elles me chagrinent l'esprit,
Et ce brillant Palais, ce pompeux équipage,
Font un odieux étalage
Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la Fortune indignement nous traite,
Et que sa largesse indiscrete
Prodigue aveuglement, épuise, unit d'efforts,
Pour faire de tant de trésors
Le partage d'une Cadette!

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos sentimens,
J'ay les mesmes chagrins, & dans ces lieux charmans
Tout ce qui vous déplaist me blesse;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront

Comme vous m'accable, & me laisse
L'amertume dans l'ame, & la rougeur au front.

AGLAURE.

Non, ma Sœur, il n'est point de Reynes,
Qui dans leur propre Etat parlent en Souveraines,
Comme Psiché parle en ces lieux.
On l'y voit obeïe avec exactitude,
Et de ses volontez une amoureuse étude
Les cherche jusques dans ses yeux.
Mille beautez s'emprescent autour d'elle,
Et semblent dire à nos regards jaloux,
Quels que soient nos attraits, elle est encor plus belle,
Et nous qui la servons le sommes plus que vous.
Elle prononce, on execute,
Aucun ne s'en defend, aucun ne s'en rebute :
Flore qui s'attache à ses pas
Répand à pleines mains autour de sa personne
Ce qu'elle a de plus doux appas,
Zephire vole aux ordres qu'elle donne,
Et son Amante & luy s'en laissant trop charmer,
Quittent pour la servir les soins de s'entr'aimer.

CIDIPPE.

Elle a des Dieux à son service,
Elle aura bientôt des Autels ;
Et nous ne commandons qu'à de chétifs Mortels,
De qui l'audace & le caprice
Contre nous à toute heure en secret revoltiez,
Opposent à nos volontez
Ou le murmure, ou l'artifice.

AGLAURE.

C'estoit peu que dans nostre Cour
Tant de cœurs à l'envy nous l'eussent préférée,
Ce n'estoit pas assez que de nuit & de jour
D'une foule d'Amans elle y fust adorée :
Quand nous nous consolions de la voir au tombeau
Par l'ordre imprévu d'un Oracle,
Elle a voulu de son destin nouveau
Faire en nostre présence éclater le miracle,
Et choisy nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du cœur nous souhaitions le moins.

CIDIPPE.

Ce qui le plus me defespere,
C'est cet Amant parfait & si digne de plaire,
Qui se captive sous ses loix.
Quand nous pourrions choisir entre tous les Monarques,
En est-il un de tant de Rois
Qui porte de si nobles marques ?
Se voir du bien par dela ses souhaits,
N'est souvent qu'un bonheur qui fait des misérables :
Il n'est ny train pompeux, ny superbes Palais,
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables ;
Mais avoir un Amant d'un mérite achevé,
Et s'en voir chèrement aimée ;
C'est un bonheur si haut, si relevé,
Que sa grandeur ne peut estre exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma Sœur, nous en mourrions d'ennuy,
Songeons plutôt à la vangeance,
Et trouvons le moyen de rompre entre elle & luy
Cette adorable intelligence.

La voicy. J'ay des coups tous prests à luy porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCENE II.

Psiché, Aglaure, Cidippe.

PSICHÉ.

Je viens vous dire Adieu, mon Amant vous renvoye,
Et ne sçauroit plus endurer
Que vous luy retranchiez un moment de la joye
Qu'il prend de se voir seul à me considerer.
Dans un simple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs,
Qu'en faveur du sang je luy vole,
Quand je les partage à des Sœurs.

AGLAURE.

La jalousie est assez fine,
Et ces délicats sentimens
Méritent bien qu'on s'imagine
Que celui qui pour vous a ces empressemens
Passe le commun des Amans.
Je vous en parle ainsi faute de le connoître.
Vous ignorez son nom, & ceux dont il tient l'estre,
Nos esprits en sont alarmez :
Je le tiens un grand Prince, & d'un pouvoir suprême
Bien au dela du Diadème,
Ses trésors sous vos pas confusément semez
Ont dequoy faire honte à l'abondance mesme,
Vous l'aimez autant qu'il vous aime,

Il vous charme, & vous le charmez;
Vostre félicité, ma Sœur, seroit extrême,
Si vous sçaviez qui vous aimez.

PSICHÉ.

Que m'importe? j'en suis aimée,
Plus il me voit, plus je luy plais,
Il n'est point de plaisirs dont l'ame soit charmée
Qui ne préviennent mes souhaits,
Et je vois mal dequoy la vostre est alarmée,
Quand tout me sert dans ce Palais.

AGLAURÉ.

Qu'importe qu'icy tout vous serve,
Si toujours cet Amant vous cache ce qu'il est?
Nous ne nous alarmons que pour vostre intérêt.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaist,
Le véritable amour ne fait point de réserve,
Et qui s'obstine à se cacher
Sent quelque chose en soy qu'on luy peut reprocher.
Si cet Amant devient volage,
Car souvent en amour le change est assez doux,
Et j'ose le dire entre nous,
Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
Il en peut estre ailleurs d'aussi belles que vous.
Si, dis-je, un autre objet sous d'autres loix l'engage,
Si dans l'état où je vous voy,
Seule en ses mains & sans défense,
Il va jusqu'à la violence,
Sur qui vous vengera le Roy
Ou de ce changement, ou de cette insolence?

PSICHÉ.

Ma Sœur, vous me faites trembler.

Juste Ciel ! pourrais-je être assez infortunée...

CIDIPPE.

Que sçait-on si déjà les nœuds de l'Hyménée...

PSICHÉ.

N'achevez pas, ce seroit m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ay plus qu'un mot à vous dire.
Ce Prince qui vous aime, & qui commande aux Vents,
Qui nous donne pour char les aîles du Zephire,
Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous momens,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la Nature,
Peut-être à tant d'amour melle un peu d'imposture,
Peut-être ce Palais n'est qu'un enchantement,
Et ces lambris dorez, ces amas de richesses
Dont il achete vos tendresses,
Dés qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
Disparoîtront en un moment.
Vous sçavez comme nous ce que peuvent les charmes.

PSICHÉ.

Que je fens à mon tour de cruelles alarmes !

AGLAURE.

Nostre amitié ne veut que vostre bien.

PSICHÉ.

Adieu, mes Sœurs, finissons l'entretien,
J'aime & je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez, & demain si je puis
Vous me verrez, ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au Roy quelle nouvelle gloire,
Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.

CIDIPPE.

Nous allons luy conter d'un changement si doux
La surprenante & merveilleuse histoire.

PSICHÉ.

Ne l'inquiétez point, ma Sœur, de vos soupçons,
Et quand vous luy peindrez un si charmant Empire...

AGLAURE.

Nous sçavons toutes deux ce qu'il faut taire, ou dire,
Et n'avons pas besoin sur ce point de leçons.

Le Zéphire enleve les deux Sœurs de Psiché dans un nuage qui descend jusqu'à terre, & dans lequel il les emporte avec rapidité.

SCENE III.

L'Amour, Psiché.

L'AMOUR.

Enfin vous estes seule, & je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes Sœurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moy d'empire,

Et quel excès ont les douceurs
Qu'une sincère ardeur inspire
Si-tost qu'elle assemble deux cœurs.

Je puis vous expliquer de mon ame ravie
Les amoureux empressemens,
Et vous jurer qu'à vous seule asservie

Elle n'a pour objet de ses raviffemens,
Que de voir cette ardeur de mefme ardeur fuivie
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de regler mes vœux fur vos defirs,
Et de ce qui vous plaift faire tous mes plaifirs.
Mais d'où vient qu'un trifte nuage
Semble offufquer l'éclat de ces beaux yeux ?
Vous manque-t-il quelque chofe en ces lieux ?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage ?

PSICHÉ.

Non, Seigneur.

L'AMOUR.

Qu'est-ce donc, & d'où vient mon malheur ?
J'entens moins de foupirs d'amour que de douleur,
Je voy de voftre teint les rofes amorties
Marquer un déplairir fecret ;
Vos Sœurs à peine font parties
Que vous foupirez de regret !
Ah, Pfiché, de deux cœurs quand l'ardeur eft la mefme,
Ont-ils des foupirs différens ?
Et quand on aime bien, & qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on fonger à des Parens ?

PSICHÉ.

Ce n'eft point là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.

Eft-ce l'abfence d'un Rival,
Et d'un Rival aimé qui fait qu'on me neglige ?

PSICHÉ.

Dans un cœur tout à vous que vous pénétrez mal !
Je vous aime, Seigneur, & mon amour s'irrite

De l'indigne soupçon que vous avez formé :
Vous ne connoissez pas quel est vostre mérite,
Si vous craignez de n'estre pas aimé.
Je vous aime, & depuis que j'ay veu la lumiere,
Je me suis montrée assez fiere,
Pour dédaigner les vœux de plus d'un Roy :
Et s'il vous faut ouvrir mon ame toute entiere,
Je n'ay trouvé que vous qui fust digne de moy.
Cependant j'ay quelque tristesse
Qu'en vain je voudrois vous cacher,
Un noir chagrin se melle à toute ma tendresse
Dont je ne la puis détacher.
Ne m'en demandez point la cause,
Peut-estre la sçachant voudrez-vous m'en punir,
Et si j'ose aspirer encor à quelque chose,
Je suis seûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR.

Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite,
Que vous connoissiez mal quel est vostre mérite,
Ou feigniez de ne pas sçavoir
Quel est sur moy vostre absolu pouvoir ?
Ah si vous en doutez, soyez desabusée,
Parlez.

PSICHÉ.

J'auray l'affront de me voir refusée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs sentimens,
L'expérience en est aisée,
Parlez, tout se tient prest à vos commandemens.
Si pour m'en croire il vous faut des sermens,
J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon ame,

Ces divins auteurs de ma flame,
Et si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Stryx, comme jurent les Dieux.

PSICHÉ.

J'ose craindre un peu moins apres cette assurance.
Seigneur, je vois icy la pompe & l'abondance,
Je vous adore, & vous m'aimez,
Mon cœur en est ravy, mes sens en sont charmez;
Mais parmy ce bonheur suprême
J'ay le malheur de ne sçavoir qui j'aime.
Dissipez cet aveuglement,
Et faites-moy connoître un si parfait Amant.

L'AMOUR.

Pfiché, que venez-vous de dire?

PSICHÉ.

Que c'est le bonheur où j'aspire,
Et si vous ne me l'accordez...

L'AMOUR.

Je l'ay juré, je n'en suis plus le maistre,
Mais vous ne sçavez pas ce que vous demandez.
Laissez-moy mon secret, si je me fais connoître,
Je vous perds, & vous me perdez.
Le seul remede est de vous en dédire.

PSICHÉ.

C'est là sur vous mon souverain empire?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, & je suis tout à vous;
Mais si nos feux vous semblent doux,
Ne mettez point d'obstacle à leur charmante fuite,
Ne me forcez point à la fuite:

C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver
D'un souhait qui vous a séduite.

PSICHÉ.

Seigneur, vous voulez m'éprouver,
Mais je sçay ce que j'en doy croire.
De grace, aprenez-moy tout l'excès de ma gloire,
Et ne me cachez plus pour quel illustre choix
J'ay rejetté les vœux de tant de Rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous ?

PSICHÉ.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous sçaviez, Psiché, la cruelle aventure
Que par là vous vous attirez...

PSICHÉ.

Seigneur, vous me desesperez.

L'AMOUR.

Pensez-y bien, je puis encor me taire.

PSICHÉ.

Faites-vous des fermens pour n'y point satisfaire ?

L'AMOUR.

Hé bien, je suis le Dieu le plus puissant des Dieux,
Absolu sur la Terre, absolu dans les Cieux,
Dans les eaux, dans les airs mon pouvoir est suprême,
En un mot je suis l'Amour mesme,
Qui de mes propres traits m'estois blessé pour vous,
Et sans la violence, hélas ! que vous me faites,

Et qui vient de changer mon amour en couroux,
 Vous m'alliez avoir pour Epoux.
 Vos volontez sont satisfaites,
 Vous avez sçeu qui vous aimiez,
 Vous connoissez l'Amant que vous charmiez,
 Pfiché, voyez où vous en estes.
 Vous me forcez vous-mesme à vous quitter,
 Vous me forcez vous-mesme à vous oster
 Tout l'effet de vostre victoire:
 Peut-estre vos beaux yeux ne me reverront plus,
 Ce Palais, ces Jardins avec moy disparus
 Vont faire évanouïr vostre naissante gloire;
 Vous n'avez pas voulu m'en croire,
 Et pour tout fruit de ce doute éclaircy,
 Le Destin sous qui le Ciel tremble,
 Plus fort que mon amour, que tous les Dieux ensemble,
 Vous va montrer sa haine, & me chasse d'icy.

*L'Amour disparoit, & dans l'instant qu'il s'envole, le superbe Jardin s'évanouït.
 Psiché demeure seule au milieu d'une vaste Campagne, & sur le bord sauvage
 d'un grand Fleuve où elle se veut précipiter. Le Dieu du Fleuve paroît assis
 sur un amas de Ioncs & de Roseaux, & appuyé sur une grande Frêne, d'où
 sort une grosse source d'eau.*

SCENE IV.

Pfiché.

Cruel Destin! funeste inquiétude!
 Fatale curiosité!
 Qu'avez-vous fait, affreuse Solitude,
 De toute ma félicité?
 J'aimois un Dieu, j'en estois adorée,

Mon bonheur redoubloit de moment en moment,
Et je me voy seule, éplorée,
Au milieu d'un Desert, où pour accablement,
Et confuse, & desespérée,
Je sens croistre l'amour, quand j'ay perdu l'Amant.
Le souvenir m'en charme & m'empoisonne,
Sa douceur tyrannise un cœur infortuné
Qu'aux plus cuisans chagrins ma flâme a condamné.
O Ciel! quand l'Amour m'abandonne,
Pourquoy me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné?
Source de tous les biens inépuisable & pure,
Maitre des Hommes & des Dieux,
Cher Auteur des maux que j'endure,
Estes-vous pour jamais disparu de mes yeux?
Je vous en ay banny moy-mesme,
Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,
D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé;
Cœur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé,
Et l'on ne peut vouloir du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'Objet aimé.
Mourons, c'est le party qui seul me reste à suivre,
Après la perte que je fais.
Pour qui, grands Dieux, voudrois-je vivre,
Et pour qui former des souhaits?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,
Ensevely mon crime dans tes flots,
Et pour finir des maux si déplorables,
Laisse-moy dans ton lit assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas souilleroit mes ondes,
Pfiché, le Ciel te le défend,

Et peut-estre qu'après des douleurs si profondes
Un autre sort t'attend.

Fuy plutôt de Vénus l'implacable colere:
Je la voy qui te cherche & qui te veut punir,
L'amour du Fils a fait la haine de la Mere,
Fuy, je sçauray la retenir.

PSICHÉ.

J'attens les Fureurs vangeresses.
Qu'auront-elles pour moy qui ne me soit trop doux?
Qui cherche le trépas, ne craint Dieux, ny Déeses,
Et peut braver tout leur couroux.

SCENE V.

Venus, Psiché.

VENUS.

Orgueilleuse Psiché, vous m'osez donc attendre,
Après m'avoir sur Terre enlevé mes honneurs,
Après que vos traits suborneurs
Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre?
J'ay veu mes Temples desertez,
J'ay veu tous les Mortels séduits par vos beautez
Idolâtrer en vous la beauté souveraine,
Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,
Et ne se mettre pas en peine
S'il estoit une autre Vénus:
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les justes chastimens,
Et de me regarder en face,
Comme si c'estoit peu que mes ressentimens.

PSICHÉ.

Si de quelques Mortels on m'a veuë adorée,
Est-ce un crime pour moy d'avoir eu des appas,
Dont leur ame inconsiderée
Laiſſoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas ?
Je ſuis ce que le Ciel m'a faite,
Je n'ay que les beautez qu'il m'a voulu preſter :
Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal ſatisfaite,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous préſenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite,
Qui pour les rendre à leur devoir,
Pour ſe faire adorer, n'a qu'à ſe faire voir.

VENUS.

Il falloir vous en mieux défendre,
Ces reſpects, ces encens ſe devoient reſuſer,
Et pour les mieux deſabuſer,
Il falloir à leurs yeux vous-meſme me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur ;
Vous avez bien fait plus, voſtre humeur arrogante
Sur le mépris de mille Rois
Juſques aux Cieux a porté de ſon choix
L'ambition extravagante.

PSICHÉ.

J'aurois porté mon choix, Déeſſe, juſqu'aux Cieux ?

VENUS.

Voſtre infolence eſt ſans ſeconde ;
Dédaigner tous les Rois du Monde,
N'eſt-ce pas aſpirer aux Dieux ?

PSICHÉ.

Si l'amour pour eux tous m'avoit endurcy l'ame,
Et me reservoit toute à luy,
En puis-je estre coupable, & faut-il qu'aujourd'huy
Pour prix d'une si belle flâme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennuy ?

VENUS.

Pfiché, vous deviez mieux connoître
Qui vous estiez, & quel estoit ce Dieu.

PSICHÉ.

Et m'en a-t-il donné ny le temps, ny le lieu,
Luy qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu maistre ?

VENUS.

Tout vostre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit, j'aime.

PSICHÉ.

Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour luy-mesme ?
C'est vostre Fils, vous sçavez son pouvoir,
Vous en connoissez le mérite.

VENUS.

Oüy, c'est mon Fils, mais un Fils qui m'irrite,
Un Fils qui me rend mal ce qu'il sçait me devoir,
Un Fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui pour mieux flater ses indignes amours,
Depuis que vous l'aimez, ne blesse plus personne
Qui vienne à mes Autels implorer mon secours.
Vous m'en avez fait un rebelle,
On m'en verra vangée, & hautement, sur vous,

Et je vous apprendray s'il faut qu'une Mortelle
Souffre qu'un Dieu soupire à ses genoux.
Suivez-moy, vous verrez par vostre expérience
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition;
Venez, & préparez autant de patience,
Qu'on vous voit de présomption.





QVATRIESME INTERMEDE.

La Scene represente les Enfers. On y voit une Mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpetuelle agitation. Cette Mer effroyable est bornde par des Ruines enfändees ; & au milieu de ses flots agitez, au travers d'une Guenle affreuse, paroist le Palais Infernal de Pluton. Huit Furies en sortent, & forment une Entrée de Ballet, où elles se réjouissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'ame de la plus douce des Divinites. Un Lutin meste quantité de sauts périlleux à leurs Dances, cependant que Ppché qui a passé aux Enfers par le commandement de Vénus, repasse dans la Barque de Charon, avec la Boîte qu'elle a reçeuë de Proserpine pour cette Déesse.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Pêché.

IMPROYABLES replis des ondes infernales,
Noirs Palais où Mégère & ses Sœurs font leur Cour,
Eternels ennemis du Jour,
Parmy vos Ixions & parmy vos Tantales,
Parmy tant de tourmens qui n'ont point d'intervalles,
Est-il dans vostre affreux séjour
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour ?
Elle n'en peut estre assouvie,
Et depuis qu'à ses loix je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentimens,
Il m'a fallu dans ces cruels momens
Plus d'une ame, & plus d'une vie,
Pour remplir ses commandemens.
Je souffrirois tout avec joye,
Si parmy les rigueurs que sa haine déploie,
Mes yeux pouvoient revoir, ne fust-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable Amant :
Je n'ose le nommer, ma bouche criminelle
D'avoir trop exigé de luy,

S'en est renduë indigne, & dans ce dur ennuy
La souffrance la plus mortelle
Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas,
Est celle de ne le voir pas.
Si son couroux duroit encore,
Jamais aucun malheur n'aprocheroit du mien :
Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
Quoy qu'il fallust souffrir, je ne souffrirois rien.
Oüy, Destins, s'il calmoit cette juste colére,
Tous mes malheurs seroient finis :
Pour me rendre insensible aux fureurs de la Mere,
Il ne faut qu'un regard du Fils.
Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
Il voit ce que je souffre, & souffre comme moy,
Tout ce que j'endure le gésne,
Luy-mesme il s'en impose une amoureuse loy :
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'est luy qui me soutient, c'est luy qui me ranime,
Au milieu des périls où l'on me fait courir :
Il garde la tendresse où son feu le convie,
Et prend soin de me rendre une nouvelle vie,
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux Ombres
Qu'à travers le faux jour de ces Demeures sombres
J'entrevoiy s'avancer vers moy ?

SCENE II.

Psiché, Cleomene, Agenor.

PSICHÉ.

Cleomene, Agenor, est-ce vous que je voy ?
Qui vous a ravy la lumiere ?

CLEOMENE.

La plus juste douleur, qui d'un beau desespoir
Nous eust pû fournir la matiere,
Cette pompe funebre, où du sort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fiere,
L'injustice la plus entiere.

AGENOR.

Sur ce mesme Rocher, où le Ciel en couroux
Vous promettoit au lieu d'Epoux
Un Serpent dont soudain vous seriez devorée,
Nous tenions la main preparée
A repouffer sa rage, ou mourir avec vous.
Vous le sçavez, Princesse, & lors qu'à nostre veü
Par le milieu des airs vous estes disparuë,
Du haut de ce Rocher, pour suivre vos beautez,
Ou plûtoft pour goufter cette amoureuse joye
D'offrir pour vous au Monstre une premiere proye,
D'amour & de douleur l'un & l'autre emportez,
Nous nous sommes précipitez.

CLEOMENE.

Heureusement déçus au sens de vostre Oracle,
Nous en avons icy reconnu le miracle,

Et sçeu que le Serpent prest à vous devorer
 Estoit le Dieu qui fait qu'on aime,
Et qui tout Dieu qu'il est, vous adorant luy-mesme,
 Ne pouvoit endurer
Qu'un Mortel comme nous oîst vous adorer.

AGENOR.

Pour prix de vous avoir suivie,
Nous jouïssons icy d'un trépas assez doux :
 Qu'avions-nous affaire de vie,
 Si nous ne pouvions estre à vous ?
 Nous revoyons icy vos charmes
Qu'aucun des deux là-haut n'auroit reveus jamais,
Heureux si nous voyons la moindre de vos larmes
Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

PSICHÉ.

Puis-je avoir des larmes de reste
Après qu'on a porté les miens au dernier point ?
Unissons nos sôûpirs dans un sort si funeste,
 Les sôûpirs ne s'épuisent point.
Mais vous sôûpireriez, Princes, pour une ingrate,
Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs,
 Et quelque douleur qui m'abate,
 Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLEOMENE.

L'avons-nous mérité, nous dont toute la flâme
N'a fait que vous laisser du recit de nos maux ?

PSICHÉ.

Vous pouviez mériter, Princes, toute mon ame,
 Si vous n'eussiez esté Rivaux.
Ces qualitez incomparables

Qui de l'un & de l'autre accompagnoient les vœux,
Vous rendoient tous deux trop aimables,
Pour mépriser aucun des deux.

AGENOR.

Vous avez pû sans estre injuste, ny cruelle,
Nous refuser un cœur réservé pour un Dieu.
Mais revoyez Vénus : Le Destin nous rapelle,
Et nous force à vous dire Adieu.

PSICHÉ.

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
Quel est icy vostre séjour ?

CLEOMENE.

Dans des Bois toujourns verts, où d'amour on respire,
Aussitost qu'on est mort d'amour.
D'amour on y revit, d'amour on y soupire,
Sous les plus douces loix de son heureux Empire,
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour,
Que luy-mesme il attire
Sur nos fantômes qu'il inspire,
Et dont aux Enfers mesme il se fait une Cour.

AGENOR.

Vos envieuses Sœurs apres nous descenduës
Pour vous perdre se sont perduës,
Et l'une & l'autre tour à tour,
Pour le prix d'un conseil qui leur couste la vie,
A costé d'Ixion, à costé de Tirye,
Souffre tantost la rouë, & tantost le Vautour.
L'Amour par les Zephirs s'est fait prompte justice
De leur envenimée & jalouse malice :
Ces Ministres aillez de son juste couroux,

Sous couleur de les rendre encor auprès de vous,
Ont plongé l'une & l'autre au fond d'un précipice,
Où le spectacle affreux de leurs corps déchirez
N'étoit que le moindre, & le premier supplice
De ces conseils dont l'artifice
Fait les maux dont vous soupirez.

PSICHÉ.

Que je les plains !

CLEOMÈNE.

Vous êtes seule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir,
Adieu, puissions-nous vivre en votre souvenir,
Puissiez-vous, & bientôt, n'avoir plus rien à craindre,
Puisse, & bientôt, l'Amour vous enlever aux Cieux,
Vous y mettre à côté des Dieux,
Et rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux.

SCENE III.

Pfiché.

Pauvres Amans ! leur amour dure encore,
Tous morts qu'ils sont l'un & l'autre m'adore,
Moy dont la dureté reçoit si mal leurs vœux :
Tu n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,
Amant, que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux nœuds.
Ne me fuy plus, & souffre que j'espère

Que tu pourras un jour rabaïsser l'œil sur moy,
Qu'à force de souffrir j'auray dequoy te plaire,
Dequoy me rengager ta foy.
Mais ce que j'ay souffert m'a trop défigurée,
Pour rapeller un tel espoir;
L'œil abatu, triste, desespérée,
Languissante, & décolorée,
Dequoy puis-je me prévaloir,
Si par quelque miracle impossible à prévoir
Ma beauté qui t'a plû ne se voit réparée?
Je porte icy dequoy la reparer,
Ce trésor de beauté divine
Qu'en mes mains pour Vénus a remis Proserpine,
Enferme des appas dont je puis m'emparer,
Et l'éclat en doit estre extrême,
Puis que Vénus la beauté mesme
Les demande pour se parer.
En dérober un peu feroit-ce un si grand crime?
Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'est fait mon Amant,
Pour regagner son cœur, & finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop legitime?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau,
Et que vois-je sortir de cette Boëte ouverte?
Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
Pour ne revivre plus, je descens au tombeau.

Elle s'évanouit, & l'Amour descend auprès d'elle en volant.

SCENE IV.

L'Amour, Psiché évanouye.

L'AMOUR.

Vostre péril, Psiché, dissipe ma colere,
Ou plutôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé,
Et bien qu'au dernier point vous m'ayez sçu déplaire,
Je ne me suis intéressé

Que contre celle de ma Mere.

J'ay veu tous vos travaux, j'ay suivy vos malheurs,
Mes soupirs ont par tout accompagné vos pleurs;
Tournez les yeux vers moy, je suis encor le même.
Quoy! je dis & redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Psiché, que vous m'aimez!
Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermez?
Qu'à jamais la clarté leur vient d'estre ravie?
O mort, devois-tu prendre un dard si criminel,
Et sans aucun respect pour mon Estre éternel

Attenter à ma propre vie?

Combien de fois, ingrate Deité,

Ay-je grossy ton noir Empire,

Par les mépris & par la cruauté

D'une orgueilleuse ou farouche beauté?

Combien même, s'il le faut dire,

T'ay-je immolé de fidelles Amans

A force de ravissemens?

Va, je ne blesseray plus d'ames,

Je ne perceray plus de cœurs,

Qu'avec des dards trempez aux divines liqueurs

Qui nourrissent du Ciel les immortelles flâmes,
Et n'en lanceray plus que pour faire à tes yeux
Autant d'Amans, autant de Dieux.
Et vous, impitoyable Mere,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avois de plus cher,
Craignez à vostre tour l'effet de ma colere.
Vous me voulez faire la loy,
Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moy !
Vous qui portez un cœur sensible comme un autre,
Vous enviez au mien les delices du vostre !
Mais dans ce mesme cœur j'enfonceray des coups,
Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux ;
Je vous accableray de honteuses surprises,
Et choisiray par tout à vos vœux les plus doux
Des Adonis & des Anchises,
Qui n'aurent que haine pour vous.

SCENE V.

Venus, l'Amour, Psiché évanouïs.

VENUS.

La menace est respectueuse,
Et d'un Enfant qui fait le révolté
La colere présomptueuse...

L'AMOUR.

Je ne suis plus enfant, & je l'ay trop été,
Et ma colere est juste autant qu'impétueuse.

VENUS.

L'impétuosité s'en devrait retenir,
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur & des appas
Qui relevent de ma puissance :
Que mon arc de la vôtre est l'unique soutien,
Que sans mes traits elle n'est rien,
Et que si les cœurs les plus braves
En triomphe par vous se sont laissez traîner,
Vous n'avez jamais fait d'Esclaves
Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner.
Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance
Qui tyrannisent mes desirs ;
Et si vous ne voulez perdre mille soupirs,
Songez en me voyant à la reconnoissance,
Vous qui tenez de ma puissance
Et votre gloire, & vos plaisirs.

VENUS.

Comment l'avez-vous défenduë,
Cette gloire dont vous parlez ?
Comment me l'avez-vous renduë ?
Et quand vous avez vu mes Autels desolez,
Mes Temples violez,
Mes honneurs ravalez,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on vu punie
Pfiché qui me les a volez ?
Je vous ay commandé de la rendre charmée

Du plus vil de tous les Mortels,
Qui ne daignast répondre à son ame enflâmée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels,
Et vous-mesme l'avez aimée !
Vous avez contre moy séduit des Immortels,
C'est pour vous qu'à mes yeux les Zephirs l'ont cachée,
Qu'Apollon mesme suborné
Par un Oracle adroitement tourné
Me l'avoit si bien arrachée,
Que si sa curiosité
Par une aveugle défiance
Ne l'eust renduë à ma vangeance,
Elle échapoit à mon cœur irrité.
Voyez l'état où vostre amour l'a mise,
Vostre Psiché, son ame va partir,
Voyez, & si la vostre en est encor éprise,
Recevez son dernier soupir.
Menacez, bravez-moy, cependant qu'elle expire :
Tant d'insolence vous sied bien,
Et je dois endurer, quoy qu'il vous plaise dire,
Moy qui sans vos traits ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déesse impitoyable,
Le Destin l'abandonne à tout vostre courroux :
Mais soyez moins inexorable
Aux prieres, aux pleurs d'un Fils à vos genoux.
Ce doit vous estre un spectacle assez doux,
De voir d'un œil Psiché mourante,
Et de l'autre ce Fils d'une voix supliante
Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.

Rendez-moy ma Pſiché, rendez-luy tous ſes charmes,
Rendez-la, Déesſe, à mes larmes,
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur
Le charme de mes yeux, & le choix de mon cœur.

VENUS.

Quelque amour que Pſiché vous donne,
De ſes malheurs par moy n'attendez pas la fin :
Si le Deſtin me l'abandonne,
Je l'abandonne à ſon Deſtin.
Ne m'importunez plus, & dans cette infortune
Laiſſez-la ſans Vénus triompher, ou périr.

L'AMOUR.

Helas ! ſi je vous importune,
Je ne le ferois pas, ſi je pouvois mourir.

VENUS.

Cette douleur n'eſt pas commune,
Qui force un Immortel à ſouhaiter la mort.

L'AMOUR.

Voyez par ſon excéz ſi mon amour eſt fort.
Ne luy ferez-vous grace aucune ?

VENUS.

Je vous l'avouë, il me touche le cœur,
Voſtre amour, il deſarme, il fléchit ma rigueur :
Voſtre Pſiché reverra la lumière.

L'AMOUR.

Que je vous vay par tout faire donner d'encens !

VENUS.

Oüy, vous la reverrez dans ſa beauté première :

Mais de vos vœux reconnoiffans
 Je veux la déférence entiere.
 Je veux qu'un vray respect laisse à mon amitié
 Vous choisir une autre Moitié.

L'AMOUR.

Et moy, je ne veux plus de grace,
 Je reprends toute mon audace,
 Je veux Pſiché, je veux ſa foy,
 Je veux qu'elle revive & revive pour moy,
 Et tiens indifferent que voſtre haine laſſe,
 En faveur d'une autre ſe paſſe.
 Jupiter qui paroît va juger entre nous
 De mes emportemens, & de voſtre couroux.

*Après quelques éclairs & roulemens de Tonnerre,
 Jupiter paroît en l'air ſur ſon Aigle.*

SCENE DERNIERE.

Jupiter, Venus, l'Amour, Pſiché.

L'AMOUR.

Vous à qui ſeul tout eſt poſſible,
 Pere des Dieux, Souverain des Mortels,
 Flechiſſez la rigueur d'une Mere inflexible
 Qui ſans moy n'auroit point d'Autels.
 J'ay pleuré, j'ay prié, je ſoùpire, menace,
 Et perds menaces & ſoùpirs.
 Elle ne veut pas voir que de mes déplaiſirs
 Dépend du Monde entier l'heureuſe, ou triſte face,
 Et que ſi Pſiché perd le jour,
 Si Pſiché n'eſt à moy, je ne ſuis plus l'Amour.

Oüy, je rompray mon arc, je briseray mes flèches,
 J'éteindray jusqu'à mon flambeau,
 Je laisseray languir la Nature au tombeau ;
 Ou si je daigne aux cœurs faire encor quelques brèches,
 Avec ces pointes d'or qui me font obeïr
 Je vous blefferay tous là-haut pour des Mortelles,
 Et ne décocheray sur elles
 Que des traits émouffez qui forcent à hair,
 Et qui ne font que des rebelles,
 Des ingrates & des cruelles.
 Par quelle tyrannique loy
 Tiendray-je à vous servir mes armes toujours prestes,
 Et vous feray-je à tous conquestes sur conquestes,
 Si vous me défendez d'en faire une pour moy ?

JUPITER.

Ma Fille, sois-luy moins severe.
 Tu tiens de sa Psiché le Destin en tes mains,
 La Parque au moindre mot va fuivre ta colere,
 Parle, & laisse-toy vaincre aux tendresses de Mere,
 Ou redoute un couroux que moy-mesme je crains.
 Veux-tu donner le monde en proye
 A la haine, au desordre, à la confusion,
 Et d'un Dieu d'union,
 D'un Dieu de douceurs & de joye,
 Faire un Dieu d'amertume & de division ?
 Considere ce que nous sommes,
 Et si les passions doivent nous dominer ;
 Plus la vengeance a dequoy plaire aux Hommes,
 Plus il sied bien aux Dieux de pardonner.

VENUS.

Je pardonne à ce Fils rebelle ;

Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
Qu'une misérable Mortelle,
L'objet de mon couroux, l'orgueilleuse Psiché,
Sous ombre qu'elle est un peu belle,
Par un Hymen dont je rougis,
Souille mon alliance, & le lit de mon Fils?

JUPITER.

Hé bien, je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

VENUS.

Je n'ay plus de mépris, ny de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.

Psiché, reprenez la lumiere,
Pour ne la reperdre jamais,
Jupiter a fait vostre paix,
Et je quitte cette humeur fiere
Qui s'opposoit à vos souhaits.

PSICHÉ.

C'est donc vous, ô grande Déesse,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent!

VENUS.

Jupiter vous fait grace, & ma colere cesse,
Vivez, Vénus l'ordonne; aimez, elle y consent.

PSICHÉ à l'Amour.

Je vous revois enfin, cher objet de ma flâme!

L'AMOUR à Psiché.

Je vous possède enfin, delices de mon ame!

V.

JUPITER.

Venez Amans, venez aux Cieux
Achever un si grand & si digne Hymenée ;
Viens-y, belle Psiché, changer de Destinée,
Viens prendre place au rang des Dieux.





Deux grandes Machines descendent aux deux costez de Iubiter, cependant qu'il dit ces derniers Vers. Vénus avec sa Suite monte dans l'une, l'Amour avec Pſché dans l'autre, & tous ensemble remontent au Ciel.

Les Divinités qui avoient esté partagées entre Vénus & son Fils, se réunissent en les voyant d'accord; & toutes ensemble par des Concerts, des Chants, & des Dances, celebrent la Feste des Noces de l'Amour.

Apollon paroît le premier, & comme Dieu de l'Harmonie commence à chanter, pour inviter les autres Dieux à se réjouir.

RECIT D'APOLLON.

Vnifſſons-nous, Troupe immortelle;
Le Dieu d'Amour devient heureux Amant,
Et Vénus a repris ſa douceur naturelle
En faveur d'un Fils ſi charmant :
Il va gouſter en paix, apres un long tourment,
Une felicité qui doit eſtre éternelle.

Toutes les Divinités chantent enſemble ce Couplet à la gloire de l'Amour.

Celebrons ce grand Jour;
Celebrons tous une Feſte ſi belle :
Que nos Chants en tous lieux en portent la nouvelle ;
Qu'ils faſſent retentir le celeſte ſéjour :
Chantons, repetons tour à tour,
Qu'il n'eſt point d'Ame ſi cruelle
Qui toſt ou tard ne ſe rende à l'Amour.

APOLLON *continué.*

Le Dieu qui nous engage
A luy faire la Cour,
Defend qu'on ſoit trop ſage.
Les plaiſirs ont leur tour,

C'est leur plus doux usage,
Que de finir les soins du Jour.
La Nuit est le partage
Des Jeux, & de l'Amour.

Ce seroit grand dommage
Qu'en ce charmant Sejour
On eust un cœur sauvage.
Les Plaisirs ont leur tour,
C'est leur plus doux usage,
Que de finir les soins du Jour.
La Nuit est le partage
Des Jeux, & de l'Amour.

Deux Muses qui ont toujours évité de s'engager sous les Loix de l'Amour, conseillent aux Bellas, qui n'ont point encore aimé, de s'en défendre avec soin à leur exemple.

CHANSON DES MUSES.

Gardez-vous, Beutez severes,
Les Amours font trop d'affaires,
Craignez toujours de vous laisser charmer :
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflâmer ;
Le martire
De le dire,
Couste plus cent fois que d'aimer.

SECOND COUPLET DES MUSES.

On ne peut aimer sans peines,
Il est peu de douces chaînes,
A tout moment on se sent alarmer ;
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflâmer ;

Le martire
De le dire,
Couste plus cent fois que d'aimer.

Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux que l'Amour.

RECIT DE BACCHUS.

Si quelquefois,
Suivant nos douces Loix,
La raison se perd & s'oublie,
Ce que le Vin nous cause de folie
Commence & finit en un jour;
Mais quand un cœur est enyvré d'Amour,
Souvent c'est pour toute la vie.

Mome declare qu'il n'a point de plus doux employ que de médire, & que ce n'est qu'à l'Amour seul qu'il n'ose se jouer.

RECIT DE MOME.

Je cherche à médire
Sur la Terre & dans les Cieux;
Je soumets à ma Satire
Les plus grands des Dieux.
Il n'est dans l'Univers que l'Amour qui m'étonne;
Il est le seul que j'épargne aujourd'huy;
Il n'appartient qu'à luy
De n'épargner personne.

ENTRÉE DE BALLET,

Composée de deux Ménades & de deux Égyptiens qui suivent Bacchus.

ENTRÉE DE BALLET,

Composée de quatre Polichinelles & de deux Mataffins qui suivent Mome, & viennent joindre leur plaisanterie & leur badinage aux divertissemens de cette grande Feste.

Bacchus & Mome qui les conduisent, chantent au milieu d'eux chacun une Chanson, Bacchus à la louange du Vin, & Mome une Chanson enjouée, sur le sujet & les avantages de la raillerie.

RECIT DE BACCHUS.

Admiron le jus de la Treille :
 Qu'il est puissant ! qu'il a d'attraits !
 Il sert aux douceurs de la Paix,
 Et dans la Guerre il fait merveille :
 Mais sur tout pour les Amours,
 Le Vin est d'un grand secours.

RECIT DE MOME.

Folastrons, divertissons nous,
 Raillons, nous ne sçaurions mieux faire,
 La raillerie est necessaire
 Dans les Jeux les plus doux.
 Sans la douceur que l'on gouste à médire,
 On trouve peu de plaisirs sans ennuy ;
 Rien n'est si plaissant que de rire,
 Quand on rit aux despens d'autr uy.
 Plaifantons, ne pardonnons rien,
 Rions, rien n'est plus à la mode,
 On court péril d'estre incommode,
 En disant trop de bien.
 Sans la douceur que l'on gouste à médire,
 On trouve peu de plaisirs sans ennuy ;
 Rien n'est si plaissant que de rire,
 Quand on rit aux despens d'autr uy.

Mars arrive au milieu du Théâtre, suivy de sa Troupe guerriere, qu'il excite à profiter de leur loisir, en prenant part aux Divertissemens.

RECIT DE MARS.

Laissions en paix toute la Terre,

Cherchons de doux amusemens;
Parmy les Jeux les plus charmans,
Meslons l'image de la Guerre.

ENTRÉE DE BALLET.

*Suivans de Mars, qui font, en dansant avec des Enseignes,
une maniere d'Exercice.*

DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

*Les Troupes diferentes de la Suite d'Apollon, de Bacchus, de Momus, & de Mars, apres avoir achevé leurs Entrées particulieres, s'unissent ensemble, & forment la dernière Entrée, qui renferme toutes les autres.
Un Chœur de toutes les Voix & de tous les Instrumens, qui sont au nombre de quarante, se joint à la Danse generale, & termine la Feste des Noces de l'Amour & de Pêche.*

DERNIER CHOEUR.

Chantons les plaisirs charmans
Des heureux Amans,
Que tout le Ciel s'empresse
A leur faire sa Cour,
Celebrons ce beau Jour
Par mille doux chants d'allegresse,
Celebrons ce beau Jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

Dans le grand Sallon du Palais des Tuilleries, où Pêche a été représentée devant Leurs Majestés; il y avoit des Tymbales, des Trompettes & des Tambours, mistez dans ces derniers Concerts; & ce dernier Couplet se chantoit ainsi.

Chantons les plaisirs charmans
Des heureux Amans.
Repondez-nous, Trompettes,

Tymbales & Tambours :
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des Musettes,
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des Amours.

FIN.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages
L'AVARE, Comedie.	3
MONSIEUR DE POVRCEAUVNAC, Comedie.	139
LES AMANS MAGNIFIQUES, Comedie.	235 .
LE BOURGEOIS GENTILHOMME, Comedie-Ballet. . .	321
PSICHÉ, Tragedie-Ballet.	467





IMPRIMÉ

PAR L'ANCIENNE MAISON QUANTIN

LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES

MAY ET MOTTEROZ, DIRECTEURS

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS



DUE NOV 6 1928

DUE '311'33

~~DUE FEB 11 '33~~

